Collection complete des oeuvres de J.J. Rousseau, citoyen de Geneve

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome VI A

3 Lettres

LETTRE

A M, h prince DE C o N T I.

A Yverdon , le 17 juin tjCz»

Monfeigneur.

Je dois à V. A. S. ma vie , ma liberté , mon honneur même , plus augmenté par l'intérêt que vous daignez prendre à moi , qu'altéré par l'iniquité du parlement de Paris. Ces biens les plus cftimës des hommes , ont un nouveau prix pour celui qui les tient de vous. Que ne puis-je , monfeigneur , les employer au gré de ma reconnoifTance ! C'eft alors que je me glorifierois tous les jours de ma vie , d'être avec le plus profond refpecl , &c.

Diverses. g?

LETTRE

A Mai. la maréchale DE LUXEMBOURG,

A Yverdon^ le i y juin tyGz,

V ous l'avez voulu , Mad. la maréchale. I\Te voilà donc exilé loin de tout ce qui m'attachoit à la vie ; effc-ce un bien de la conferver à ce prix ? Du moins en perdant le bonheur auquel

vous m'aviez accoutumé , ce fera quelque confolation dans ma mifere , de fonger aux motifs qui m'ont déterminé.

Etant allé à Villeroy , comme nous en étions convenus , je remis à M. le duc la lettre que vous m'aviez donnée pour lui. Il me reçut en homme bien voulu de vous , & me donna une lettre pour le fecretaire de M. le commandant de Lyon : mais , réfléchiffant en chemin , que celui à qui elle étoit adreffée , pouvoit être abfent ou malade , & qu'alors je ferois plus embar» rafle peut-être , que fi M, le duc n'avoit point écrit, je pris le.parti d'éviter ésrale-

ment Lyon & Be£ uk on , afin de n'avoir a comparoître par-devant aucun commandant ; ik prenant entre les deux une route moins fuivie , je fuis venu ici fans accident, par Salins & Pontar-Jier. Je dois pourtant vous dire , qu'en paffant à Dijon , il fallut donner mon nom , & qu'ayant pris la plume dans l'intention de fubftitucr celui de ma mère à celui de mou père , il me fut impofiible d'en venir à bout ; la main me trembloit tellement , que je fus contraint deux fois de pofer la plume; «.r.imle nom de Roulfeau fut le fcul que "je pus écrire , ■& toute ma falfification confifta à fupprimer l'J , d'un de mes deux prénoms. Si-tôt que je fus parti , je croyoi* toujours entendre la maréchaufTéc à mes trou Mes ; & un courier ayant pafié la même nuit fous mes fenêtres, je crus auffi-tôt qu'il venoit m'arréter. Quels font donc les tourmensdu crime , fi l'innocence oppn* mée en a de tels ?

Je fuis arrivé ici , dans un accablement, inconcevable ; mais depuis deuxjour* que j'y fuis, je me feiis déjà beaucoup mieux:

Tai'r natal , l'accueil de l'amitié , la berfuté des lieux , la faifon , tout concourt à répa- Ter les fatigues du plus trifte voyage*.

Quand j'aurai reçu de vos nouvelles , que vous m'aurez dit que vous m'aimez toirjours , que M. le maréchal, m'aura dit la même chofe , je ferai tranquille fur tout le refte. Quelque malheur qui m'attende , une confolation qui m'eft fûre , eft de ne l'avoir pas mérité,

Voilà , madame la maréchale , une lettre pour M. le prince de Contr; je vou> fupplie de la lui faire agréer , & d'y joindre tout ce qui vous paroîtra propre à lui montrer la reconnoifTance dont je fuis pénétré pour fes bontés. Quand l'innocence a- befoin de faveur & de grâces , elle eft heureufe au moins de les recevoir d'une main dont elle peut s'honorer. Je voudrois écrire à Mad. la comteffe de Boufflenr; mais l'heure prefle , & le courier ne repartira de huit jours.

N'ayant point encore commencé mesrecherches , j'ignore en quel lieu je fixerai ma retraite ; de nouvelles courfes m'e£-

fraient trop pour la chercher bien loin d'ici. Toutféjour m'effc bon , pourvu qu'il fort ignoré , & que l'injuftice & la violence ne viennent pas m'y pourfuivre ; & c'eft un malheur qu'on n'a pas à craindre en ce pays. Je n'ofe vous demander ides nouvelles ; je les attends horribles ; mais les jugemens du parlement de Paris ne font pas fi refpeclables , qu'on n'en puiffe appeller à l'Europe & à la poftérité. Je prends la liberté de vous recommander ma pauvre gouvernante. Dans quels embarras je l'ai laiiïee , & quel bonheur pour elle & pour moi , que vous ayez été à Montmorency, dans ces temps de nos calamités !

LETTRE

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG,

A Yverdon , le ty juin iyG%,

J E vous écrivis de Dôle , monfieur le maréchal , famedi dernier. Hier , je vous écrivis d'ici , par la route de Genève ; &

je vous écris aujourd'hui , par la route de Pontarlier. En voilà maintenant pour huit jours avant qu'aucun courier reparte. A l'égard de ceux de Paris pour ce pays , on peut écrire prefque tous les jours : il y en a cependant trois de préférence ; mais le mercredi eft le meilleur.

Si quelque ehofe au monde , pouvoit me confoler de m'être éloigné de vous , ce feroit de retrouver ici , dans un digne Suifife , tout l'accueil de l'amitié , & dans tous les habitans du pays , l'hofpitaJité la plus douce & la moins gênante. Je n'ai pourtant dit mon nom qu'à M. Roguin , &je ne fuis connu de perfonne que comme un de fes amis ; mais je ne pourrai éviter d'être préfenté aujourd'hui ou demain à M. le baillif , qui eft. ici le gouverneur de la province. J'efpere qu'en m'ouvrant à lui , il me gardera le fecret.

Tous mes arrangemens ultérieurs dépendent tellement de la décifion de Mlle. le Vafleur , qu'il faut que j'en fois inflruit avant que de rien faire. Je. verrai en attendant , tous les lieux des environs , où je

puis chercher un afyle; mais je ne le choî- -firai qu'après que j'aurai fu fi elle veut le partager; & là-deffus , je vous fupplie, qu'il ne lui foit rien infinué pour l'engager à venir , fi elle y a la moindre répugnance : car l'emprcffement de l'avoir avec moi , n'eft que le fécond de mes de (1rs ; le premier fera toujours,

qu'elle, foit heureufe & contente ;■ & je crains qu'elle ne trouve ma retraite trop folitaire , qu'elle ne s'y ennuie. Si elle ne vient pas , je la regretterai toute ma vie ; mais fi elle vient , fon féjour ici ne fera pas pour moi fans embarras : cependant, qu'à cela ne tienne ;& fût-elle ici dhs demain!

Une autre chofe tjuimetientenfufpens, c'eft. le fort des petits effets que j'ai laiffcF ; s'ils me relient , ce que Mlle, le Vaffeur ne vendra pas & qui fera d'un plus facile tranfport , pourroit être emballé ou encaifié , & envoyé ici par les foins de 2YT. de Rougemont , banquier , rue Beaubourg, lequel e(l prévenu. Mais û le parlement juge à propos de tout confifquer fy de s'enrichir de mes guenilles , il fau|

Cjue je pourvoie ici peu à peu , aux chofes dont j'ai un abfolu befoin. Voulez-vous bien , monfieur le maréchal , me faire donner un mot d'avis fur tout cela , & vous charger des lettres que Mlle, le Vaffeur peut avoir à m'écrire ? Car elle n'a pas mon ad relie , & je fouhaite qu'elle ne foit communiquée à perfonne , ne vou*]ant plus être connu que de vous. Voici une lettre pour elle. Je me crois autorifé par vos bontés , à prendre ces fortes de libertés.

Je ne vous ai point fait l'hiiloire de mon voyage ; il n'a rien de fort intéreflant. Je ne vous renouvelle plus l'expofition de mes fentimens , ils feront toujours les mêmes. Mon tendre attachement pour vous eft à l'épreuve du temps , de l'éloignément , des malheurs , de ces malheurs même , auxquels le cœur d'un honnête homme ne fait point fe préparer , parce qu'il n'cfi: pas fait pour l'ignominie , & qui l'abforbent tout entier , quand ils lui font arrivés. En cachant ma honte à toute ia terre .jç- penferai toujours à vous avec

attendriffement , & ce précieux fouvenir fera ma confolation dans mes miferes.

Mais vous , monfieur le maréchal , daignerez-vous quelquefois vous fouvenir d'un malheureux profcrit?

LETTRE

A Mlle. LE V A S S EU R.

A Yverdon, le i y juin iyGi,

Ma

chère enfant , vous apprendrez avec grand plaifir, que je fuis en fureté. Puiffaije apprendre bientôt que vous vous portez bien & que vous m'aimez toujours ! Je me fuis occupé de vous , en partant & durant tout mon voyage; je m'occupe à préfent du foin de nous réunir. Voyez ce que vous voulez faire , & ne fuivez en cela que votre inclination : car quelque répugnance que j'aie âme-féparerde vous, après avoir fi long-temps vécu enfemble, je le puis cependant, fans inconvénient, quo' qu'avec regret ; & même votre féjour £n ce pays , trouve des difficultés qui ne

m'arrêteront pourtant pas , s'il vous convient d'y venir. Confukez- vous donc, ma chère enfant, & voyez ii vous pourrez iupporter ma retraite. Si vous venez, je tâcherai de vous Ja rendre douce , & je pourvoirai même , autant qu'il fera' poffible , à ce que vous puilliez remplir les devoirs de votre religion auffi fouvent qu'il vous plaira. Mais fi vous aimez mieux, relier, faites-le fans fcru-

pulc , & je concourrai toujours de tout mon pouvoir , à vous rendre la vie commode & agréable.

Je ne fais rien de ce qui fe paffe ; mais]es iniquités du parlement ne peuvent pius me furprendre , & il n'y a point cl horreurs auxquelles je ne fois déjà préparc. Mon enfant , ne me méprifez pas à caufe de ma mifere. Les hommes peuvent me rendre malheureux ; mais ils ne fauroient me rendre méchant , ni injufte ; & vous favez mieux que perfonne , que je n'ai rien fait contre les loix.

J'ignore comment on aura difpofé des eHets qui font rejftcs dans ma maifon;

T2 Lettres

j'ai toute confiance en la complaifanctf qu'a eue M. Dumoulin , de vouloir bien en être le gardien. Je crois que cela pourra lever bien des difficultés que d'autres auroient pu faire. Je ne préfume pas que le. parlement , tout injufte qu'il eft , ait la baïïeffe de confifquer mes guenilles. Cependant , fi cela arrivoit , venez avec

rien , mon enfant ; & |e ferai confolé de

.* tout , quand je vous aurai près de moi.

Si , comme je le crois , on ferme les yeux & qu'on vous biffe difpofer du tout, eo-irfultez Mrs. Mathas , Dumoulin , de la Roche , fur la manière de vous défaire de tout cela , ou de la plus grande partie, fur- tout des livres & des gros meubles, dont le tranfport coûteroit plus qu'ils ne valent ; & vous ferez emballer le refte avec foin , afin qu'il me foit envoyé par une voie qui eft connue de M. le maréchal : mais avant tout , vous tâcherez de me faire parvenir une malle pleine de linge & hardes , dont j'ai un

très -grand befoin , donnant avec la malle , un mémoire cxaét de tout ce qu'elle contient^

Si vous venez , vous garderez ce qu'il $ a de meilleur & qui occupe le moins de volume, pour l'apporter avec vous, ainft que l'argent que le refte aura produit, dont vous vous fervirez pour votre voyage. Si cela , joint à l'appoint du compte de M. de la Roche , excède ce qui vous eft nécellaire , vous le convertirez en lettre de change , par le banquier qui dirigera votre voyage. Car, contre mon attente, j'ai trouvé qu'il faifoit ici très-cher vivre; que tout y coûtoit beaucoup ; & que s'il faut nous remonter abfolument en meubles & hardes , ce ne fera pas une petite affaire. Vous favez qu'il y a l'épinette & quelques livres à reftituer , & M. Mathas , & le boucher , & mon barbier à payer; je vous enverrai un mémoire fur tout cela. Vous avez dû trouver dans le couvercle de la boite aux bonbons , trois ou quatre écus qui doivent fuffire pour le paiement du boucher.

Je ne fuis point encore déterminé fur i'afyle que je choifirai dans ce pays, j'at* tends votre réponfe pour me fixer j cajû

î\ vous ne veniez pas , je nVarrangcroi/ différemment. Je vous prie de témoigner à Mrs. JMathas & Dumoulin , à M ad. de Vcrdelin , à Mrs. Alamanni & Mandard , à M. & Mad. de Ja Roche , & généralement à toutes les perfonnes qui vous pa« roitront s'intérelTer à mon fort, combien il m'en a coûté pour quitter û brufquement tous mes amis , & un pays où j'étoi» bien voulu. Vous favez le vrai motif de mon départ ; (i perfonne n'eût été compromis dans cette malheureufe affaire , je ne ferois fûremelit jamais parti , n'ayant rien à me reprocher. Ne manquez pas auiîi de voir de ma part , M. le curé , & de lui marquer avec quelle édification j'ai toujours admiré fon zèle & toute fa conduite, Cx combien j'ai

regretté de m'éloigner d'urï pafleur fi refpeclable , dont l'exemple me' rendoit meilleur. M. Alamanni avoit promis de me faire fane un bandage femb'able à un modèle qu'il m'a montré, excepté" que ce qui étoit à droite , de voit être à gauche : je penfe que ce bandage peut bien fe faire fans mefure cxaclr

DIVERSES. Tg

n'ouvrant pas les boutonnières ; enforte que je les pourrois. faire ouvrir ici à ma mefure. S'il vouloit bien prendre la peine de m'en faire faire deux femblables , je lui en ferois fenfiblement obligé ; vous auriez foin de lui en rembourfer le prix, & de me les envoyer dans la première malle que vous- me ferez parvenir. N'oubliez pas auffi les étuis à bougies , &foyez attentive à envelopper le tout ayec le plus grand foin.

Adieu , ma chère enfant. Je me confole un peu des embarras où je vous lailTe, par les bontés & la protection de M. le maréchal & de Mad. la maréchale , qui ne vous abandonneront pas au befoin. M.

& Mad. Dubettier m'ont paru bien difpofés pour vous : je fouhaiterois que vous nfliez les avances d'un raccommodement, auquel ils fe prêteront fûrement ; que ne puis -je les raccommoder de même avec M. & Mad. de la Roche! Sij'étois refté , j'aurois tenté cette bonne œuvre , & j'ai dans l'efprit que j'aurois réuffi. Adieu derechef. Je vous recommande toute chofe 7

i6 Lettres

mais fur- tout de vous çonfeivcr, & Je

prendre foin de vous»

A M. U maréchal de Luxembourg.

Yv triton , U ia juin iyCi.

'AYANT plus à Paris d'autre correfpondance que la vôtre , monfieur le maréchal , je me trouve forcé de vous importuner de mes commiffions , puifque je ne puis m'adrefler pour cela qu'à vous feul. Je crois qu'on a fauve quelques exemplaires de mon dernier livre. M. le baillif cTYverdon , qui m'a fait l'accueil le plus obligeant, a le plus grand empreflement de voir cet ouvrage ; & moi , j'ai le pln> grand delir & Je plus grand intérêt de lui complaire. J'en ai promis aufli un , à mon hôte & ami M. Roguin. Il s'agiroit donc d'en faire empaqueter deux exemplaires , de les faire porter chez M. Rougemont , rue Beaubourg , en lui faifant marquer (ur une carte , qu'il cft prié par M. D. R« h

guin , de les lui faire parvenir par la voie la plus courte & la plus fûre , qui eft , je penfe , le caroffe de Befançon. Pardon , monfieur le maréchal. Je fuis dans un de Ces momens qui doivent tout excufer.

Mes deux livres viennent d'exciter la plus grande fermentation dans Genève. On dit que la voix publique eft pour moi; cependant ils y font défendus tous les deux. Ainfi mes malheurs font au comble; il ne peut plus guère m'arriver pis.

J'atteuds avec grande impatience , un, mot fur la décifion de Mlle, le Vaffeur 3 dont le féjour ici ne fera pas fans inconvénient ; mais qu'à cela ne tienne , & qu'elle fade ce qu'elle aimera le mieux.

LETTRE

A M. Mou lt o u.

A Yvcrdoriy le 6 juillet i-C-z,

Je vois bien , cher concitoyen , que tant que je ferai malheureux , vous ne pourrez vous taire ; & cela vraifemblablement m'afiure vos foins & votre correfpondance , pour le refte de mes jours. Plaife à Dieu que toute votre conduite dans cette affaire, ne vous faffe pas autant de tort qu'elle vous fera d'honneur ! 11 ne falloit pas moins avec votre eftime, que celle de quelques vrais père- de la pa- , pour tempérer le fentiment de ma mifere , dans un concours de calamités, que je n'ai jamais dû prévoir. La noble fermeté de M. Jalabert ne me furprend point : j'ofe croire que fon fentiment étoit îe plus honorable au confeil , ainfi que le plus équitable; & pour cela même , je lui fuis encore plus obligé du courage avec lequel il l'a foutenu. C'eft bien des

DIVERSES. icj

philofophes qui lui reflfemblent , qu'on peut dire , que s'ils gouvernoient les états, les peuples feraient heureux.

Je fuis aufli fâché que touché , de la démarche des citoyens dont vous me parlez. Ils ont cru dans cette affaire , avoir leurs propres droits à défendre , fans voir qu'ils me faifoient beaucoup de mal. Toutefois, fi cette démarche s'eft faite avec la décence & le refpect convenables, je la trouve plus nuifible que répréhenfible. Ce qu'il y a de très -fur, c'eft que je ne l'ai ni fue , ni approu-

vée, non plus que la requête de ma famille ; quoiqu'à dire îe vrai , le refus qu'elle a produit foit furprenant, & peut-être inoui.

Plus je pefe toutes les confidérations, plus je me confirme dans la réfolution de garder le plus parfait filence. Car enfin, que pourrais -je dire , fans renouveller le crime de Cham ? Je me tairai , cher Moultou , mais mon livre parlera pour moi : chacun y doit voir avec évidence , que l'on m'a jugé fans m'avoir lu.

Donzel eft venu, chargé du livre de

Deluc ; mais il ne m'a point dit être envoyé par lui. Us prennent bien leur temps pour me faire des vifites ! Les fermons par écrit n'importunent qu'autant qu'on veut; mais que M. Deluc ne m'en vienne pas faire en perfonne. Il s'en retourneroit peu content.

Non -feulement j'attendrai le mois de feptembre avant d'aller à Genève; mais je ne trouve pas même ce voyage fort néceflaire, depuis que le confeil lui-même défavoue le décret , & je ne fuis guère en état d'aller faire pareille corvée. 11 faut être fou , dans ma fituation , pour courir à de nouveaux défagrémens , quand le devoir ne l'exige pas. J'aimerai toujours ma patrie, mais je n'en peux plus revoir ie féjour avec plaifir.

On a écrit ici à M. le baillif , que le fénat de Berne , prévenu par le réquifitoire imprimé dans la gazette , doit dans peu m'envoyer un ordre de fortir des terres de la république. J'ai peine à croire qu'une pareille délibération foit mife à exécution dans un fi fage confeil. Si-tôt

DIVERSES. Cl

que je faurai mon fort , j'aurai foin de vous en inftruire : jufques là, gardez-moi Je fecret fur ce point.

Ce réquifrtoire , ou plutôt ce libelle . me pourfuit d'état en état, pour me faire, interdire par-tout le feu & l'eau. On vient encore de l'imprimer dans le Mercure de Neuchatel. Eft-il poffible qu'il nefe trouvera pas , dans tout le public , un feul ami de la juftice & de la vérité , qui daigne prendre la plume , & montrer les calomnies de ce fot libelle, lefquelles ne pourraient , que par leur bêtife , fauver j'auteur du châtiment qu'il recevroit d'un tribunal équitable , quand il ne feroit qu'un particulier ? Que doit-ce être d'un homme qui ofe employer le facré caractère de la magiitrature , à faire le métier qu'il devroit punir? Je vous embrafTe de tout mon cœur.

Je dois vous dire que Donzel m'a queftionné fi curieufement fur mes correfpon- «lances , que je l'ai jugé plus efpion qu'ami.

AU MÊME

A Motiers- Travers , le n juillet iy€z»

va NT -hier, chez Mouitou , je fus averti que le lendemain , devoit m'arriver de Berne , l'ordre de fortir des terres de la république dans l'efpace de quinze jours; & l'on m'apprit aufli que cet ordre avoit été donné à regret , aux prenantes follicitations du confeil de Genève. Je jugeai qu'il me convenoit de le prévenir; & avant que cet ordre arrivât à Yverdon , j'étois îiors du territoire de Berne. Je fuis ici depuis hier , & j'y prends haleine , jufqu'à ce qu'il plaife à IVIrs. de Voltaire & Tronchin de m'y pourfuivre & de m'en faire chafier ; ce que je ne doute pas qui n'arrive bientôt. J'ai reçu votre lettre du 7 : n'avez-vous pas reçu la mienne du 6?

]VTa fituation me force à confentir que vous écriviez , fi vous le jugez à propos , pourvu que ce foit d'une manière conve-

nabk à vous & à moi , fans emportemens , fans iatyres , fur - tout fans éloges , avec douceur & dignité , avec force & fageffe, enfin comme il convient à un ami de la juftice, encore plus que de l'opprimé. Du vefte , je ne veux point voir cet ouvrage ; mais je dois vous avertir que fi vous l'exércutez comme j'imagine , il immortalifera votre nom. (car il faut vous nommer ou ne pas écrire). Mais vous ferez un homme perdu. Penfez-y. Adieu, cher Moultou.

Vous pouvez continuer de m'écrire fous le pli de M. Roguin , ou ici direclement; mais écrivez rarement.

LETTRE

AU MÊME

A Moticrs - Travers , le i5 juillet tyÇ-i»

V OTRE dernière lettre m'afflige fort, cher Moultou. J'ai tort dans les termes , je'le fens bien- ; mais ceux d'un ami doivent-ils être fi durement interprétés , £; ne deviez -vous pas vous dire à vous*

même : s'il dit mal , il ne penfe pas ainfi ?

Quand j'ai demandé s'il nefe trouvèrent pas un ami de la juftice & de la vérité , pour prendre ma défenfe contre le réquifitoire , j'imaginois fi peu que ce difeours eût quelque trait à vous , que quand vous m'avez propofé de vous charger de ce foin , j'en ai été

effrayé pour vous , comme vous l'aurez pu voir dans ma précédente. Il ne m'eft pas même venu dans l'efprit , qu'une pareille entreprife vous fût praticable en cette occafion ; & d'autant moins que mes défenfeurs , fi jamais j'en ai , ne doivent point être anonymes. Mais fachant que vous voyez & connoiiTez des gens de lettres , j'ai penfé que vous pourriez exciter ou encourager en quelqu'un d'eux , l'idée de faire ce que , fans imprudence , vous ne pouvez faire vous-même ; & que fi le projet étoit bien exécuté , il vous remercieroit quelque jour peut-être, de le lui avoir fuggéré.

Cependant, comme perfonne ne connoît mieux que vous votre fituation & Vos rifques , que d'ailleurs cette entreprife

left belle & honnête , & que je ne connais performe au monde , qui puifFe mieux que vous s'en tirer & s'en faire honneur, î\ vous avez le courage de la tenter, après 1'avdir bien examinée , je ne m'y oppofe pas ; perfuadé que , félon l'état des chofes , que je ne connois point & que vous pouvez connoitre , elie peut vous être plus glorieufe que pérllleufe. C'efl à vous de bien pefer tout , avant que de vous réfoudre. Mais comme c'eft votre avis que vous devez dire , & non pas le mien , je perfdle dans la réfolution de ne pas me mêler de votre ouvrage , & de ne le voir qu'avec le public.

Ce que M. de Voltaire a dit à IVTad.

d'Anville , fur la délibération du fénat de Berne à mon fujet , n'eft rien moins que vrai , & il le favoit mieux que perfonne. Le 9 de ce mois , M. lebaillit d'Yverdon , homme d'un mérite rare , & que j'ai vu s'attendrir fur mon fort jufqu'aux larmes, m'avoua

qu'il devoit recevoir le lendemain , & me fignifier le même jour, l'ordre de Jfcrtir dans cjmnze jours, des terres

de la république. Mais il eft vrai que cet avis n'a pas pafle fans contradiction , ni fans murmure , & qu'il a eu peu d'approbateurs dans le Deux - cent , & aucun dans le pays. Je partis le même jour 9, & le lendemain j'arrivai ici , où , malgré l'accueil qu'on m'y fait , j'aurais tort de me croire plus en fureté qu'ailleurs. Milord Maréchal attend à mon fujet , des ordres du roi , & en attendant , m'a écrit la réponfe la plus obligeante.

Comment pouvez-vous penfer que ce foit par rapport à moi , que je veux fufpendre notre correfpondance ? Jugez-vous que j'aie trop de conlolations , pour vouloir encore m'ôter les vôtres? Si vous ne craignez rien pour vous , écrivez ; je ne demande pas mieux , & fur-tout n'allez pas fans celle interprétant fi mal les fentimens de votre ami. Donnez mon adreïïe à M. Ufteri. Je ne me cache point ; on m'écrit même & 1 on peutmécrire ici directement fans enveloppe ; je fouhaite feulement que tous les défœuvrés ne fe mettent pas à écrire comme ci-devant : aulïi

bien ne répondrai-je qu'à mes amîs , & pe ne puis être exact même avec eux. Adieu ; aimez -moi comme je vous aime , & de grâce ne m'affligez plus.

Remerciez pour moi M. Ufteiï , je vous prie. Je ne rejette point fes ofires; nous en pourrons reparler.

LETTRE

AU MEME

Motiers , 24 juillet lyiTi.

I i\ lettre ci -jointe, mon bon ami, a été occafionnée par une de M. Marcet, dans laquelle il me rapporte celle qu'il a écrite à Genève , au fujet du tribunal légal , qu'on dit devoir être formé contre M. Piclet. Comme depuis fort longtemps je n'ai eu nulle correfpondance avec M. Marcet , & que j'ignore quelle eft aujourd'hui fa manière de peufer , j'ai cru devoir vous ad re fier la lettre que je lui écris , pour être envoyée ou fuppnmée ,

comme vous le jugerez à propos. Au refte,

28 Lettres

ne foyezpas furpris de me voir changer de ton ; mon expulfion du canton de Berne , laquelle vient certainement de Genève, a comblé la mefure. Un état dans lequel le poëte & le jongleur régnent , ne m'efl plus rien ; il vaut mieux que j'y fois étranger qu'ennemi. Que la crainte de nuire à mes intérêts dans ce pays -là , ne vtfus empêche donc pas d'envoyer la lettre, fi vous n'avez nulle autre raifon pour la fupprimcr. Je jugerai déformais de fang- froid , toutes les folies qu'ils vont faire , &je les jugerai comme s'il n'étoit pas queftion de moi.

Si vous perfiftez dans le projet que vous aviez formé , je vous recommande fur toute chofe , le réquifitoire de Paris , fabriqué à Montmorency par deux prêtres deguifés , qui font la gazette eccléfiaftique, & qui m'ont pris en haine, parce que je n'ai pas voulu me faire janfénifte Il ne faut pourtant pas dire tout cela , du moins ouvertement ; mais en montrant combien ce libelle eft calomnieux & méchant , il n'eft pas défendu de montrer

diverses: 29

combien il eft bête. Du refte, parlez peu de Genève & de ce qui s'y eft fait , de même qu'à Berne & même à Neuchatel , où l'on vient aufii de défendre mon livre. Il faut avouer que les prêtres papiftes ont chez les réformés , des recors bien zélés.

Je n'aimerois pas trop que votre ouvrage fût imprimé a Zurich , ou du moins qu'il ne le fût que là ; car ce feroit le moyen qu'il ne fût connu qu'en Suiffe & à Genève. J'aimerois bien mieux qu'il fe répandît en France & en Angleterre , où je fuis un peu plus en honneur. Ne pourriez-vous pas vous adreffer à Rey, furtout fi vous vous nommez ? Car fi vous gardez l'anonyme , il ne faudroit peutêtre pas vous fervir de lui , de peur qu'on ne crût que l'ouvrage vient de moi. Du refte , travaillez avec confiance , & n'allez pas vous figurer que vous manquez de talent ; vous en avez plus que vous ne penfez. D'ailleurs, l'amour du bien , la vertu, la générofité vous élèveront l'ame. Vous fongerez que vous défendez l'opprimé , que vous écrivez pour la vérité ,

& pour votre ami; vous traiterez un fujer. dont vous êtes digne , & je fuis bien trompé dans mon efpérance , fi vous n'effacez votre client. Sur -tout ne vous batte/ pas les flancs pour fane. Soyez fimple & aimez-moi. Adieu.

Convenons que nous ne parlerons plus de cet écrit dans nos lettres, de peur qu'elles ne foient vues; car je crois qu'il faut du fecret.

Après un long filence , je viens de rece-

v< ir de IVLV....S, une lettre de bavardage

■ cafardife , qui m'achève de dévoiler

homme. Je m'étois bien trompé

Ses directeurs l'ont chargé

cer, comme on dit, les vers du

1 ous doutez bien qu'il n'aura

pa< pohfe;

LETTRE

A M, M ARC ET

Vltam impcndcre vero.

V OTRE lettre , monfieur , fur l'affaire de M. Pictet, eft judicieufe ; elle va trèsbien au fait. Permettez - moi d'y ajouter quelques idées , pour achever de déterminer l'état de la queftion.

1. La doctrine de la profeflion de foi du Vicaire Savoyard, eft - elle fi évidemment contraire à la religion établie à Genève , que cela n'ait pas même pu faire une queftion , & que le confeil , quand il s'agilïoit de l'honneur & du fort d'un citoyen , ait du furent article , ne pas même confulterles théologiens ?

2. Suppofé que cette doctrine y foit contraire , eft-il bien fur que J. J. Rouffeau en foit l'auteur? L'eft-il même qu'il foit l'auteur du livre qui porte fon nom ? Ne peuton pas fauiïement imprimer le nom d'im homme à la tête d'un livre qui n'eft pas

de lui ? Ne convenoit - il pas de côn\-* mencer par avoir, ou des preuves, ou la* déclaration de l'accufé , avant de procéder

contre fa perfonnne ? On diroit qu'on s'eft hâté de le décréter fans l'entendre , de peur de le trouver innocent.

3. Le cas du parlement de Paris efl tout- à- fait différent, & n'autorife point la procédure du confeil de Genève. Le parlement ayant prétendu , je ne fais fur quel fondement , que le livre étoit imprimé dans le royaume , fans approbation ni permiffion , avoit ou croyoit avoir à ce titre , infpeclion fur le livre & fur l'auteur. Cependant tout le monde convient qu'il a commis une irrégularité choquante, en décrétant d'abord de prife de corps celui qu'il devoit premièrement affigner pour être ouï. Si cette procédure étoitlégitime,]a liberté de tout honnête homme feroit toujours à la merci du premier imprimeur. On dira que la voix publique eft unanime, & que celui à qui l'on attribue le livre, ne le défavoue pas. Mais , encore une fois , avant que de flétrir l'honneur d'un homme

irréprochable 3

irréprochable , avant que d'attenter à ia liberté d'un citoyen, il faudrôit quelque preuve pofitive : or , la voix publique n'eu eit pas une , & nul n'eft tenu de répondre , lorfqu'il n'eft pas interrogé. Si donc la procédure du parlement de Paris eft irréguliere en ce point, comme il effc inconteftable , que dirons - nous de celle du confeil de Genève, qui n'a pas le moindre prétexte pour la fonder? Quelquefois on le hâte de décréter légèrement un aceufé qu'on peut failli -, de peur qu'il ne s'échappe ; mais pourquoi le décréter abfent, à moins que le délit ne foit de la dernière évidence ? Ce procédé violent eft fans prétexte , ainfi que fans raifon. Quand le public juge avec étourderie , il eft d'autant moins permis aux tribunaux de l'imiter , que le public fe rétracte comme il juge ; au lieu que la première maxime de tous les gouverne-

mens du monde , eft d'entaffer plutôt fottife furfottife , que de convenir jamais qu'ils en ontfait une t encore moins, tle la réparer.

Tome VL C

reconnu pour être de l'auteur dont il porte]e nom : il s'agit enfuite de favoir fi la profelîion de foi en eft auffi. Autre preuve pofitive & juridique , indifpenfable en cette occafion: car enfin l'auteur du livre ne s'y donne point pour celui de la profefiion de foi; il déclare que c'eft un écrie qu'il tranferit dans fon livre ; & cet écrit, dans le préambule , paroît lui être ad refit par un de fes concitoyens» Voilà tout ce qu'on peut inférer de l'ouvrage même; aller plus loin, c'eft deviner; & fi l'on fe mêle une fois de deviner dans les tribunaux , que deviendront les particuliers qui n'auront pas le bonheur de plaire aux magiftrats ? Si donc celui qui eft nommé à la tête du livre où fe trouve la profeffioii de foi , doit être puni pour l'avoir publiée , c'eft comme éditeur , & non comme auteur; on n'a nul droit de regarder la doctrine qu'elle contient, comme étant la Tienne, fur-tout après la déclaration qu'il fait lui-même, qu'il ne donne point cette profelîion de foi pour règle des fentimens qu'on doit fuivre en matière â*

religion ; & il dit pourquoi il la donne. Mais on imprime tous les jours dans Genève , des livres catholiques , même de controverfc , fans que le confeil cherche querelle aux éditeurs. Par quelle injufte partialité punit-on l'éditeur Genevois d'un ouvrage prétendu hétérodoxe , imprimé en pays étranger , fans rien dire

aux éditeurs Genevois d'ouvrages inconteftablement hétérodoxes, imprimés dans Genève même ?

5. A l'égard du Contrat focial , l'auteur de cet écrit prétend qu'une religion eft toujours néceffaire à la bonne conftitution d'un état. Ce fentiment peut bien déplaire au poète Voltaire , au jongleur Tronchin , & à leurs fatellites ; mais ce n'eft pas par la, qu'ils oferont attaquer le livre en public. L'auteur examine enfuitc quelle eft la religion civile, fans laquelle nul état ne peut être bien conftitué. Il femble, il eft vrai , ne pas croire que le chriftianifme , du moins celui d'aujourd'hui , foit cette religion civile, indifpenfable à toute konne législation : & en effet , beaucoup

de gens ont regardé jufqu'ici les républiques de Sparte & de Rome , comme bien conftituées , quoiqu'elles ne unifient pas en Jéfus -.Chnlt. Suppofons toutefois , qu'en cela l'auteur fe foit trompé: il aura fait une erreur en politique; car il n'eil pas ici queftion d'autre chofe. Je ne vois point où fera l'héréiie , encore moins le crime à punir.

6. Quant aux principes de gouvernement , établis dans cet ouvrage, ils fé réduifent à ces deux principaux : le premier , que légitimement la fouverain'eté appartient toujours au peuple ; le fécond , que le gouvernement aristocratique efb le meilleur de tous. Peut-être importeroit-il beaucoup au peuple de Genève, & même à fes magistrats , de favoir préci-. fément en quoi quelqu'un d'eux trouve ce livre blâmable, & fon auteur criminel. Si j'étois procureur -général de la république de Genève, & qu'un bourgeois, quel qu'il fut, ofat condamner les principes établis dans cet ouvrage, je l'obligetois k s'expliquer avec clarté , ou je k

pourfuivrois criminellement, comme tr.iitre à la patrie, c\ criminel de lefe-majefté.

On s'obfline cependant à dire qu'il y a un décret fecret du confeil , contre J. ,1. Roufleau , & même que fa famille ayant par i équête demandé communication de ce décret, elle lui a été refuféc. Cette manière ténébreufe de procéder eft effrayante ; elle eft inouïe dans tous les tribunaux du monde, excepté celui des înquifiteurs d'état à Veniié. Si jamais elle s'établ if l'oit à Genève , il vaudroit mieux être né Turc que Genevois.

Au refte , je ne puis croire qu'on érïge contre M. Piclet , le tribunal dont vous parlez. En tout cas, ce fera fournir à un homme ferme , qui a du fois , de la fanté , des lumières , l'occafion de jouer un trèsbeau rôle, Se de donner à fes concitoyens de grandes leçons.

Celui qui vous écrit ces remarques , vous aime & vous falue de tout fon cœur»

LETTRE

Au Roi de Prusse.

A Motier$~Travers , juillet iyCz.

Sire.

J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore : cependant , chàffe de France , de Genève , du canton de Berne , je viens chercher un afyle dans vos états. Ma faute eft peut-être de n'avoir pas commencé par là ; cet éloge eft de ceux dont vous êtes digne. Sire , je n'ai mérité de vous aucune grâce , & je n'en demande pas : mais j'ai cru devoir déclarer à Votre Majefté , que

j'étois en fon pouvoir , & que j'y voulois être ; elle peut difpofer de moi comme il lui plaira.

LETTRE

A M. Mou lt ou,

Mo tiers , 3 août \y&i.

Ie foupçonne , ami , que nos lettres font interceptées , ou du moins ouvertes ; car la dernière que vous m'avez envoyée de notre ami , avec un mot de vous , au dos d'une autre lettre timbrée de Metz , ne m'effc parvenue que fix jours après fa date. Marquez - moi , je vous prie , fi vous avez reçu celle que je vous écrivis, il y a huit ou dix jours , avec une réponfe à un citoyen de Genève , qui m' a voit écrit au fujet de l'affaire de M. Pictet. Je vous laiffois le maître d'envoyer cette réponfe à fon adreffe , ou de la fupprimer , fi. vous le jugiez à propos.

Vous aviez raifon de croire que quelqu'un qui m'écriroit à Genève , ne ferok pas fort au fait de ma fituation. Mais la lettre que vous m'avez envoyée, quoique datée & timbrée de Metz , fent fon Vol«

taire à pleine gorge , &je ne doute pomt qu'elle ne foit de ce glorieux fouverain de Genève, qui tout occupé de fes noirceurs, iye néglige pas pour cela les plaifanteries ; fon génie univerfel fuffit à tout. Laiffez donc au rebut , les lettres qu'on m'écrit à Genève. JVlcs amis favent bien que ce n'eft pas là , qu'il faut me chercher déformais.

Je viens de recevoir l'arrêt du parlement qui me concerne , apoftillé par un anonyme que j'ai lieu de foupçonner être un. évêque. Quoi qu'il en foit, les notes font bien faites & de bonne main ; & je n'attends pour vous faire pafler ce papier, que de favoir fi mes paquets & lettres vous parviennent fiirement& dans leur temps.

C'eft. par Ja même défiance, que je n'écris point à notre ami que je ne veux pas compromettre ; car pour vous , il eft déformais trop tard. Vous êtes noté d'amitié pour moi , & c'eft à Genève un crime irrémiffible. Adieu.

Képoiiie auRi-tôt , je vous prie, fi cette lettre vous ién̈t Cachetez les vôtres

avec un peu plus de foin , afin quejepuifle juger fi elles ont été ouvertes.

LETTRE

AU MÊME

Mo tiers , ce 10 août lyGz*

J'ai reçu hier au foir votre lettre du 7 : ain'fi , à quelques petits retards près , notre correfpondance eft en règle ; & fi l'on n'ouvre pas nos lettres à Genève, on ne les ouvre fùrement pas en Suifie. De ibrte qu'à moins d'affaires pins importantes à traiter, & malgré les voies intermédiaires qu'on pourra vous propofer , je fuis d'avis que nous continuions à nous écrire directement l'un à l'autre.

Si notre ami lifoit dans mon cœur , il ne feroit pas en peine de mon filence. Diteslui que , s'il peut me tenir parole fans le com-

promettre & fans qu'on fâche où il va , j'aimerois bien mieux l'embrafler que lui écrire. Son projet de me réfuter eft excellent , & peut même m 'être très-utile & très.-

honorable. IJ eft bon qu'on voie qu'il me combat & qu'il m'aime ; il eft bon qu'on fâche que mes amis ne me font point attachés par efprit de parti , mais par un fincere amour pour la vérité , lequel nous unit tous.

L'arrêt eft fi volumineux , que j'ai mieux aimé vous tranfcrire les notes. Attachezvous fur -tout à la huitième. Quelle doctrine abominable, que celle de ce réçpuifitoire , qui détruit tout principe commun de fociété entre les fidèles & les autres hommes ! Conféquemment à cette doctrine , il faut néceffairement pourfuivre Se maffacrer comme des loups, tous ceux qui ne font pas janféniftes : car fi la loi naturelle eft criminelle , il faut brûler ceux qui la fuivent , & rouer ceux qui ne la luivent pas. Ce que vous a mandé M. C... ne doit point vous retenir; car outre que 3e niai pas grand' foi à fes almanachs , vous devez toujours parler du parlement avec le plusgrrmd refpect , & même avec confi- 011 , de l'avocat- général. Le tort de ce magiftrat eft très -grand, fans doute a

d'avoir adopté ce réquifitoire fans avoir lu Je Livre-? mais il feroit bien plus grand encore , s'il en étoit lui - même l'auteur. Aiufi , féparez toujours le tribunal & l'homme , du libelle , & tombez fur cet horrible écrit comme il le mérite. C'eft un vrai fervice à rendre au genre humain , d'attirer fur cet écrit toute l'exécration qui lui eft due ; nul ménagement pour votre ami , ne doit l'emporter fur cette confidévation.

Je fouhaiterois que l'écrit de notre ami fût imprimé en France , & même le vôtre ; car jI eft bon qu'ils y paroiifent; & s'ils font imprimés dehors , on ne les y laiffera pas entrer. Je penfe encore qu'il ne trouvera nulle part ailleurs un certain profit de fon ouvrage, & il faut un peu faire ce qu'il ne fera pas, c'eft- à -dire , fonger à fes intérêts. Si vous jugez à propos de me confier ce foin , je tâcherai de le remplir. Cependant je crois que l'homme , dont je vous ai parlé ci -devant, pourroit également fe charger de cette affaire. Mais cjmmeje n'ai point de fes nouvelles, je

ne me foucic pas de lui écrire le premier. A l'égard fie la Suiiïe & de Genève, j'ai cefié de prendre intérêt à ce qu'on y penfoit de moi. Ces gens là font fi caffards , ou fi faux , ou fi bêtes , qu'il faut renoncer à les éclairer.

Pi us je médite fur votre entreprife , plus je la trouve grande & belle. Jamais plus noble iujet ne put être plus dignement traité. Votre état même vous permet & vous preferit de mettre dans vos difcours , une certaine élévation qui ne fiéroit pas à tout autre. Quelle touchante voix que celle du chrétien , relevant les fautes de fon ami ! & quel fpeétacle aufli de le voir couvrir l'opprimé , de l'égide de l'Evangile ! Miniftre du Très-Haut, faites tomber à vos pieds tons ces miférables; finon , jetez la plume & courez vous cacher ; vous ne ferez jamais rien.

11 eft certain qu'il y a des gens de mauvaife humeur à Neuchatel , qui meurent d'envie d'imiter les autres, & de me chercher chicane à leur tour ; mais outre qu'ils font retenus par d'autres gens plus fenfés *

que peuvent-ils me faire? Ce n'eft pas fous leur protection que je me fuis mis , c'cfl: fous celle du roi de Pruffe; il faut attendre fes ordres pour difpofer de moi; ea attendant , il ne paroît pas que milord Maréchal foit d'avis de retirer la protection qu'il m'a accordée, & que probablement ils noferont pas violer. Au refte , comme l'expérience m'apprend à toujours tout mettre au pis , il ne peut plus rien m'arri\ er de défagréable , à quoi je ne fois préparé. Il eft vrai cependant. , que dans cette affaire -ci, j'ai trouvé la ftupidité publique plus grande que je ne faurois attendue : car quoi de plus plaifant que de voir les dévots fe faire les fatellites de Voltaire & du parti philofophique , bien plus vivement ulcéré queux, & les miniftres proteft t'.s fe faire a ma pourfuite, les archers des prêtres? La méchanceté ne me fDrprend plus ; mais je vous avoue que la bétife , pouffée à ce point, m'étonne encore. Adieu, ami; je vous embraffe,

LETTRE

A Mai. la maréchale DE LUXEMBOURG* A Motiers - Travers , le 14 août ijGi.

Oici, madame la maréchale, une troifieme lettre depuis mon arrivée à Motiers. Je vous fupplie de ne pas vous rebuter de mon importunité; il eft difficile de n'être pas un peu plus inquiet d'un long filence à un fi grand éloignement, que fi l'on étoit plus à portée. Quand je vous écris j madame , vous m'êtes préfente ; c'eft et* quelque forte comme fi vous m'écriviez.

Il faut fe dédommager comme on peut, de ce qu'on defire & qu'on ne fauroit avoir. D'ailleurs , M. le maréchal m'a marqué qu'il croyoit que vous m'aviez écrit; & pour favoir fi les lettres fe

perdent, il faut aceufer ce qu'on reçoit, oc àvifer de ce qu'on ne reçoit pas.

— — !■ Ml ■ m — w ■■■■■■ — ■■■■■ — ■■■ i IW^— ■■■ I >l

LETTRE

^ w/7cr^ Maréchal.

Mo tiers - Travers, août iy6~2»

Milord.

L efl; bien jufte que]e vous doive la permiflion que le roi me donne d'habiter dans fes états , car c'eft vous qui me la rendez précieufe ; & fi elle m'eût été refiifée , vous auriez pu vous reprocher d'avoir changé mon départ en exil. Quant à l'engagement que j'ai pris avec moi de ne plus écrire, ce n'eft pas , j'efpere , une condition que S. M. entend mettre à l'afyle qu'elle veut bien m'accorder. Je m'engage feulement, & de très-bon cœur, envers elle & Votre Excellence, à refpeéler, comme j'ai toujours fait dans mes écrits & dans ma conduite , les loix , le prince , les honnêtes gens, & tous les devoirs de l'hofpitalité. En général , j'eftime peu de rois, & je n'aime pas le gouvernement monarchique ; mais j'ai fuivi la règle des Bohémiens ,

qui dans leurs cxcurfions, épargnent toujours la maifon qu'ils habitent. Tandis que j'ai vécu en France , Louis XV n'a pas eu de meilleur fujet que moi , & finement on ne me verra pas moins de fidélité pour un prince d'une autre étoffe. Mais quant à ma manière depenfer en général fur quelque matière que ce puiffe être , elle eft à moi , né républicain & libre : & tant que je ne la divulgue

pas dans l'état où j'habite, je n'en dois aucun compee ata fouverain ; car û n eftpas jugecompétent de ce qui fe fait hors de chez lui, par un homme qui n'eft pas né fon fujet. Voilà mes fentimens, m 1 lord , & mes règles. Je ne m'en fuis jamais départi , & je ne m'en départirai jamais. J'ai dit tout ce que j'a vois à dire, & je n'a. une pas à rabâcher. Ainfi je me fuis prônais , & je me promets de ne plus écrire; mais encore une ïoi< , je nei'aj promis qu'à moi.

Non , milord , je n'ai pas befoin que le-', agréable^ de Motiers m'en chalfent , pour defirer d'habiter la tour quarrée ; & fi je riiabitoii>: ce ne leroit finement pas pour

ni 'y

rinV rendre invifibJe ; car il vaut mieux être homme & votre femblabJe , que le Tien du vulgaire & Dalay - Lama. Mais j'ai commencé à m'arranger dans mon habitation , & je ne faurois en changer avant l'hiver , fans une incommodité qui effarouche , même pour vous. Si mes pèlerinages ne vous font pas importuns, je ferai de mon temps un partage très -agréable, à peu près comme vous le marquez au roi. Ici, je ferai des lacets avec les femmes ; à Colombier , j'irai penfer avec vous.

A Mad. la comtejje DE B O U FF LE RS,

Mot'urs - Travers , août iyGit

Ai reçu .dans leur temps, madame, vos deux lettres , des 21 & 31 juillet , avec l'extrait par duplicata d'un P. S. de M. Hume, que vous y avez joint. L'eftime de cet homme unique efface tous ks outrages dont on m'accable. M. Hume Tome VI. D

étoit l'homme félon mon cœur , mêm<?

avant que j'euffe le bonheur de vous counoître , & vos fentimens fur fon compte ont encore augmenté les miens ; il eft le plus vrai philofophe que je connoiffe, & le feul hiftorien qui jamais ait écrit avec impartialité. II n'a pas plus aimé la vérité que moi , j'ofe le croire ; mais j'ai mis de la paffion dans fa recherche , & lui n'y a mis que fes lumières & fon beau génie. L'amour - propre m'a fouvent égaré , par jnon averfion même pour le menfonge ; l'ai haï le defpotifme en républicain , & .l'intolérance en théifte. M. Hume a dit : voilà ce que fait l'intolérance , & ce que fait le defpotifme. Il a vu par toutes fes faces , l'objet que la paffïon ne m'a laifle voir que par un côté. Il a mefuré , calculé les erreurs des hommes , en être au- deffiu; de l'humanité. J'ai cent fois defirc & je defire encore voir l'Angleterre , foit pour elle-même, foit pour y converfer avec lui , & cultiver fon amitié, dont je ne me «:rois pas indigne. Mais ce projet devient de jour en jour moius praticable ; & le

ôîv'é Asn; çt

grand éloignement des lieux fuffiroit feiil pour le rendre tel , fur- tout à caufe dti tour qu'il faudrait faire , ne pouvant plu» paffer par la France.

Quoi, madame , moi qui ne puis plus, fans horreur, fouffrir l'afped d'une rue, moi qui mourrai de triftefle, lorlque je ceflerai de voir des ptés , des buifTons * des arbres devant ma fenêtre , irai - je maintenant habiter la ville de Londres?

Irai -je , à mon âge & dans mon état , chercher fortune à la cour, & me fourrer parmi la valetaille qui entoure les miniftres ? Non , madame ; je puis être embarraffé des reftes d'une vie plus

longue que je n'ai compté ; mais ces reftes , quoi qu'il arrive , ne feront point û mal employés. Je neme fuis que trop montré pour mon repos; jejie commencerai vraiment à jouir>de moi , que quand on ne faura plus que j'exifte: or, je ne vois pas dans cette manière de penfer, comment le féjour de l'Angleterre me feroit poffible ; car fi je n'en tire pas mes reffources, il m'en faudra bien plus là qu'ail-leurs. Ii

jz Lettre;

eft de plus tics -douteux que j'y vécnflfe dans mon indépendance , aufli agréablement que vous le fuppofez. J'ai pris fur la nation Angloife , une liberté qu'elle ne pardonne à perfonne , & fur -tout aux étrangers , c'efl d'en dire le mal ainfi que le bien ; &vous lavez qu'il faut être bufe pour aller vivre en Angleterre , mal voulu du peuple Anglois. Je ne doute pas que mon dernier livre ne m'y falfe détefter , ne iùt-ce qu'à caufe de ma note fur le Good natured peoplc. Vous m'obligerez , madame , fi vous pouvez vous informer de ce qu'il en eft, & m'en inftruire.

Quant à l'édition générale de mes écrits r à faire à Londres , c'effc une très - bonne idée , fur - tout fi ce projet peut s'exécuter en mon abfence. Cependant, comme l'imprefiion coûte beaucoup en Angleterre , à moins que l'édition ne fût magnifique & ne fe fit par foufeription , elle ferait difficile à faire , & j en tirerais peu de profit. Le château de Schleyden étant moins éloigné, feroitplus à ma portée; & l'avantage de vivre à bon marché, que je n ai

pas ici , feroit dans mon état, une grande raifon de préférence: mais je ne connois pas aflez M. & Mad. de la Mare, pour favoir s'il me convient de leur avoir cette obligation : c'eft. à vous, madame, & à JVIad. la maréchale , à me décider là-deffus. A l'égard de la

fituation , je ne connois aucun féjour trifte & vilain avec de la verdure ; mais s'il n'y a que des fables ou des rochers tout nus , n'en parlons pas, J'entends peu ce que c'eft qu'aller par corvées; mais fur le feul mot, s'il n'y a pas d'autre moyen dJarriver au château, je n'irai jamais. Quant au troifieme afvle , dont vous me parlez , madame , je fuis très-reconnoilTant de cette offre , mais trèsdéterminé à n'en pas profiter. Au refte, il y a du temps pour délibérer fur les autres : car je ne fuis point maintenant en état de voyager; & quoique les hivers foient ici longs & rudes , je fuis forcé d'y paffer celuici à tout rifque, ne préfumant pas que le roi dePruffe, dont la réponfe n'eft point venue , me refufe en l'état où je fuis , l'afyle

qu'il a fouvent accorde à des gens qui ne

le méritoient guère.

Voilà, madame, quanta préfent, ce que je puis vous dire fur \ts foins relatifs à moi , dont vous voulez bien vous occuper. Soyez perfuadée que mon fort tient bien moins à reflet de ces mêmes foins , qu'à l'intérêt qui vous les infpire. La bonté que vous avez de vous fouvenir de Mlle. le Vafleur, lautojife à vous affiner de fon profond refpccT:. Il ny a pas de jour qu'elle ne m'attend ri fie en me parlant de vous &. de vos bontés , madame. Je bénirois un malheur qui m'a fi bien appris à vous, connoître, s'il ne m'eût en même temps éloigné de vous,

LETTRE

A M. Mou lt ou.

Motiers - Travers , Ier feptembre. ij6"i,

tj 'ai reçu dans fon temps , mon ami , votre lettre du 21 août. J'étois alarmé de n'avoir rien reçu l'ordinaire précédent , pai ce que

l'ami avec qui vous aviez conféré , me marquoit que vous m'écriviez par ce même ordinaire: ce qui me faifoit craindre que votre lettre n'eût été interceptée. Il me paroît maintenant, qu'il n'en étoit rien. Cependant je perfidie à croire que , fi nous avions à nous marquer des chofes importantes , il faudroit prendre quelques précautions.

J'ai eu le plaifir de palier vendredi dernier , la journée avec M. le profeffeur Hefs, lequel m'a appris bien des chofes plus nouvelles pour moi que furprenantes , entre autres , Thiftoire des deux lettres que vous a écrites le jongleur à mon fujet, & votre réponfe. Je fuis pénétré de reconnoiflance de vous voir rendre de jour en jour plus eftimable & plus refpectable, un ami qui m'eft Ci cher. Pour moi , je fuis perfuadc que le poète & le jongleur méditent (nuque profonde noirceur , pour l'exécution de laquelle votre vertu leur eft incommode. Je comprends qu'ils travailleroient plus à leur aife , fi je n'avois plus d'amis là-bas. Il me vient journellement de Ge5

neve , des afRuences d'efpions qui font ici de moi , les perquifitions les plus exactes. Ils viennent en fui te fe renommer à moi , de vous & de l'autre ami , avec une affectation qui m'avertit afiez de me tenir fur 3a réferve. J'ai réfolu de ne m'ouvrir qu'à ceux qui m'apporteront des lettres. Ainfi n'écoutez point ce que tous les autres vous diront de moi.

Il me pleut aufii journellement des lettres anonymes , dans lefquelles je reconnois prefque par -tout, les fades plaifanteries & le goût corrompu du poète. On a foin de les faire beaucoup voyager , afin de me mieux dépayfer, & de m'en rendre les ports plus onéreux. 11 m'en eft venu cette femaine une , dans laquelle on cherche , fort grofiiérement à la vérité , à me rendre fufpect l'homme de poids que vous me marquez avoir entrepris de me réfuter, & dont vous m'avez envoyé un paflage qui commence par ce mot , Tejlimonium.

J'ai déchiré cette lettre , dans un premier mouvement de mépris pour l'auteur ; mais enfui te j'ai pris le parti d'en envoyer les

pièces à M. Vernet. Il eft clair qu'on cherche à me brouiller avec notre clergé: trèscertainement on ne réuffira pas de mon côté; mais il eft bon qu'on foit averti de l'autre.

Je dois vous dire qu'enfuite d'une lettre que j'avois écrite à M. de Montmollin . pafteur de Motiers , j'ai été admis fans difficulté, & même avec empreïïement .

à la fainte table dimanche deruier, fans qu'il ait même été queftion d'explication ni de rétractation. Si ma lettre ne vous parvient pas , & que vous en defiriez copie, vous n'avez qu'à parler.

Je crois qu'il n'eft pas prudent que ni vous ni Rouftan , veniez me voir cette année; car très -certainement il eft impoffible que ce voyage demeure caché. Mais fi je puis fupporter ici la rigueur de l'hiver, & marcher encore l'année prochaine, mon projet eft d'aller faire une tournée dans la SuilTe , & fur- tout à' Zurich. Cher ami, fi vous pouviez vous arranger pour faire cette promenade avec -moi, cela feroit .charmant. Je verferois à Joiilr mon amc

toute entière dans la vôtre , & puis je

mourrois fans regret.

Vous m'écrivez ca mots dans votre dernière lettre , avec les notes que vous avez ttanferit. Il faut tranferites. C'eft une faute que tout le monde fait à Genève. Cherchez ou rappeliez -vous les règles delà langue fur les participes déclinables & indéclinables. Il effc bon d\' penfer quand on imprime , fur - tout pour la première fois ; car on y regarde en France : c'eft , poiu ainfi dire, la pierre de touche du grammairien. Pardon, cher ami; l'intérêt que vous prenez à ma gloire, doit me rendre excufablc , fi ma tendre follicitude pour la vôtre, va quelquefois jufqu'à la puérilité.

Je ne vous parle point de la réponfe du roi de Prufie. Je fuppofe que vous avez appris que S. M. confent qu'on ne me refufe pas le feu & l'eau.

LETTRE

A M. P I CT ET

A Motiers , U 2 3 feptembre iyGi\

Je fuis touché , monfieur , de votre lettre ; les fentimens que vous m'y montrez tf font de ceux qui vont à mon cœur. Je fais d'ailleurs, que l'intérêt que vous» avez pris à mon fort , vous en a fait fentir l'influence ; &perfuadé de la fincérité de. cet) intérêt , je ne balancerois pas à vous con* fier mes réfolutions , fi j'en avois

pri-s quelqu'une. Mais , monfieur , il s'en faut bien que je ne mérite la bonne opinion que vous avez prife de ma philofophie : j'ai été très-ému du traitement fi peu mérité qu'on m'a fait dans ma patrie ; je le fuis encore ; & quoique jufqu'à préfent , cette émotion ne m'ait pas empêché de faire ce que j'ai cru être de mon devoir , elle ne me permettrait pas , tant qu'elle dure, de prendre pour l'avenir un parti que je fuiTe affiné m'être uniquement di&é

6d Lettres

par la raifon. D'ailleurs , monfieur , cette perfécution , bien que plus couverte, n'eft pas ceflee. On s'eft apperçu que les voies publiques étoient trop odieufes ; on en emploie maintenant d'autres qui pourront avoir un effet plus fur , Tans attirer aux perfécuteurs le blâme public ; & il faut attendre cet effet, avant de prendre une réfolution que la rigueur de mon fort peut rendre fuperflue. Tout ce que je puis faire de plus fage dans ma fituation préfente , eft de ne point écouter la païïion , & de plier les voiles jufqu'à ce qu'exempt du trouble qui m'agite , je puifle mieux difeerner «x comparer les objets. Durant la tempête , je cède fans mot dire, aux coups de lanéceliîte. Si quelque jour elle fe calme , je tâcherai de reprendre le gouvernail. Au refte , je ne vous difiimulerai pas que le parti d'aller vivre dans la patrie , me paroît très-périJleux pour moi , fans être utile à perfonne. On a beau fe dédire en public, on ne fauroit fe difTimuler les outrages qu'on m'a faits ; & je connois trop les hommes , pour ignorer que fouvent l'offenfé

DIVERSES. Si

pardonne , mais que l'offenfeur ne pardonne jamais. Ainfi aller vivre à Genève, n'eft: autre chofe que m'aller livrer à des mal-

veillans puiflans & habiles , qui ne manqueront ni de moyens ni de volonté de me nuire. Le mal qu'on m! a fait eft un trop grand motif pour m'en vouloir toujours faire; le feul bien après lequel je foupire , eH: Je repos. Peut-être ne le trouverai-je plus nulle part; mais fùrement je ne le trouverai jamais à Genève , fur-tout tant que le poëte y régnera , & que le jongleur y fera fon premier miniftre.

Quant à ce que vous me dites du bien que pourroit opérer mon féjour dans la patrie , c'efi un motif déformais trop élevé pour moi , & que même je ne crois pas fort folide; car , où le reffort public eft -nfé , les abus font fans remède. L'état & ies mœurs ont péri chez nous ; rien ne les peut faire renaître. Je crois qu'il nous refte quelques bons citoyens ; mais leur génération s'éteint, & celle qui fuit n'en fournira plus. Et puis , monfieur , vous me faites encore trop d'honneur en ceci. J'ai-

dit tout ce que j'avois à dire , je me tais pour jamais ; ou fi je fuis enfin forcé de reprendre la plume , ce ne fera que pour ma propre défenfe , & à Ja dernière extrémité. Au furplus , ma carrière eft finie ; j'ai vécu : il ne me refte qu'à mourir en paix. Si je me retirois à Genève , j'y voudrois être nul , n'embraffer aucun parti , ne me mêler de rien , relier ignoré du public s'il étoit poffibie , & palier le peu de jours que peut durer encore ma pauvre machine délabrée, entre quelques amis, dont il ne tiendrait qu'à vous d'augmenter le nombre. Voilà , monfieur , mes fentimens les plus fecrets , & mon cœur à découvert devant vous. Je fouhaite qu'en cet état, il ne vous paroilTe pas indigne de quelque affection. Vous avez tant de droits à mon eftime , que je me tiendrons heu« ceux d'en avoir à votre amitiét

LETTRE

A M, Mou lt o u.

A Motiers - Travers , le 8 octobre ijGz.

J'ai eu le plaifir , cher Mouîtotf , d'avoir ici durant huit jours , l'ami Rouftan & fes deux amis ; & tout ce qu'ils m'ont dit de votre amitié pour moi , m'a plus toucha que flirpris. Ils ne m'ont pas beaucoup parlé des jongleurs , & tant mieux ; c'effc grand dommage de perdre , à parler des malveillans , un temps confacré à l'amitié. Rouftan m'a dit que vous n'aviez pas encore pu travailler beaucoup à votre oi> vrage ; mais que vous profiteriez du loifir de la campagne , pour vous y mettre tout de bon. Ne vous prefTez point , cher amî , travaillez à loifir ; mais réfléchifTez beaucoup , car vous avez fait une entreprife aufli difficile que grande & honorable. Je perfifte à croire qu'en l'exécutant comme je penfe , & comme vous le pouvez faire 9 Vous êtes ua homme imjraortaljfé &perdu^

Penfez-y bien ; vous y êtes à temps encore, Mais fi vous perfévérez dans votre projet , gardez mieux votre fecret que vous n'avez fait. Il n'eft plus temps de cacher absolument ce qui a tranfpiré ; mais parîez-en avec négligence , comme d'une entreprife de longue haleine', & qui n'eft pas prête à mettre à fin , ni près de là ; & cependant allez votre train. Tout cela fe peut faire fans altérer la vérité; & il n'eft pas toujours défendu de la taire , quand c'eft pour la mieux honorer.

M. Vernet m'a enfin répondu , & je fuis tombé des nues à la lecture de fa lettre. Il ne me demande qu'une rétractation authen-

tique, auffi publique, prétend -il.

que l'a été la doélrine qu'il veut que je rétrade. Nous fommes loin de compte , alTurément. Mon Dieu, que les miniftres' fe conduifent étourdiment dans cette affaire ! Le décret du parlement de Paris leur a fait à tous tourner la tête : ils avôieht fi beau jeu pour pouffer toujours les prêtres en avant & f e tirer de côté; mais ils- veulent abfolument faire caufe commune avec

eux.

eux. Qu'ils fa fient donc ; ils me mettent fort à mon aife : Tros Rutulufoe fuat , j'aurai moins à difeerner où portent mes coups , & je vous réponds que tout rognes qu'ils font, je fuis fort trompé s'ils ne les fentent. Quand on veut s'ériger en juges du chriflianifme , il faut le connoître mieux que ne font ces meffieurs , & je fuis étonné qu'on ne fe foit pas encore avifé de leur apprendre que leur tribunal n'efl pas fi fuprême , qu'un chrétien n'en puifie appeller. Il me femble que je vois J. J. Rouffeau élevant une fia tue à fou paîleur JMontmollin , fur la tête des autres miniftres ; & le vertueux Moultou couronnant cette flatue , de fes propres lauriers. Toutefois je n'ai point encore pris la plume ; je veux même voir un peu mieux la fuite de tout ceci , avant de la prendre. Peutêtre l'effet de cet écrit m'en difpenfera-t-il. Si la chaleur que l'indignation commence à me rendre , s'exhale fur le papier, je ne laifierai du moins rien paroître avant que «l'en conférer avec vous.

J'avois encore je ne fais combien d<* chofes à vous dire ; mais voilà mes chers hôtes prêts à partir : ils ont une longue traite à faire ; ils vont à pied ; il ne faut pas les retenir. Adieu. Je vous embraffe tendrement.

LETTRE

A V MEME

A Motiers- Travers , le 2/ octobre ijGz*

J'ai eu l'ami Deluc , comme vous me .laviez annoncé. Il m'eft arrivé malade ; je l'ai foigné de mon mieux , & il eft reparti bien rétabli. C'eft; un excellent ami r un homme plein de fens , de droiture & de vertu ; c'eft; le plus honnête & le plus ennuyeux des hommes. J'ai de l'amitié > de l'eftime , & même du refpecl: pour lui ; mais je redouterai toujours de le voir. Cependant je ne l'ai pas trouvé tout-àfait fi afibmmant qu'à Genève ; en revanche il m'n laide fes deux livres ; j'ai mèrrre eu la foibleffe de promettre de les lire,

& de plus j'ai commencé. Bon Dieu , quelle tâche ! moi qui ne dors point ! J'aî de l'opium au moins pour deux ans. Il Voudroit bien me rapprocher de vos meffieurs , & moi auiïi je le voudrois de tout mon cœur ; mais je vois clairement que ces gens là , mal intentionnés comme ils font, voudront me remettre fous la férule ; & s'ils n'ont pas tout-à-fait le front de demander des rétractations , de peur que je ne les envoie promener , ils voudront des éclaircifiemens qui caffent les vitres , & qu'atTurément je ne don-

nerai qu'autant que je le pourrai dans mes principes ; car très - certainement ils ne me feront point dire ce que je ne penfe pas. D'ailleurs , n'eft-il pas plaifant que ce foit à moi de faire les frais de la réparation des affronts que j'ai reçus ? On commence par brûler le livre , & l'on demande les éclairciffeinens après. En un mot , ces mefiieurs , que je croyois raifonnables 3 fout eaffards comme les autres , & comme eux foutiennent par la force , une dodrine qu'ils ne croient pas. Je prévois que tôt ou tard 1)

Lettres

faudra rompre ; ce n'efl; pas la peine de renouer. Quand je vous verrai , nous causerons à fond de tout cela.

Vous avez très-bien vu l'état de la question fur le dernier chapitre du Contrat Jbcial , & la critique de Rouftan porte à faux à cet égard ; mais comme cela n'empêche pas d'ailleurs que fon ouvrage ne foit bon , je n'ai pas dû l'engager à jeter au feu, un écrit dans lequel il me. réfute;* & c'eft pourtant ce qu'il auroit dû faire, fi je lui avois fait voir combien il s'cll: trompé. Je trouve dans cet écrit , un zèle pour la liberté , qui me le fait aimer. Si les coups portés aux tyrans , doivent paſſer par ma poitrine , qu'on la perce fans ferupule ; je la livrerai volontiers.

Aiettez-moi , je vous prie, aux pieds de l'aimable dame qui daigne s'intérefler pour moi. Pour les lacets , l'ufage en eft confacré , & je n'en fuis plus le maître. Il faut , pour en obtenir un , qu'elle ait la bonté de redevenir fille, de fe remarier de nouveau , & de s'engager à nourrir de (on. lait , fon premier enfant. Four vous,

DIVERSE?. Ot>

Vous avez des filles: je dépoferai dan? vos mains , ceux qui leur font defliiié;'. Adieu , cher ami.

L E T T RE

Au Roi de Prusse,

A Moricrs-Travers , le 30 octobre lyÇxl

Sire.

V OUS êtes mon protecteur S: mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoiffance : je veux m'acquitter avec vous, fi je puis.

Vous voulez me donner du pain : n'y a-t-il aucun de vos fujets qui en manque ?

Otez de devant mes yeux cette cpée qui m'éblouit & me blefle. Elle n'a que trop bien fait fon fervice, & le feeptra cil abandonné. La carrière des rois de. votre étoffe eil grande , & vous êtes encore loin du terme. Cependant le temps preffe, & il ne vous relie pas un. moment

à perdre pour y arriver. Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! Pourrez -vous vous réfoudre à mourir fans avoir été le plus grand des hommes ?

Puifiai-je voir Frédéric, le jufle & le redouté , couvrir enfin fes états d'un peuple heureux , dont il foit le père ; & Jean- Jaques Rouffeau , l'ennemi dts rois , ira mourir de joie aux pieds de fon trône.

Que Votre Majefté , Sire , daigne agréer mon profond refpecl. (*)

(*) Note de l'éditeur. Je donne ici cette lettre telle qu'elle fe trouve dans un brouillon de l'auteur, par lui corrigé, & refté entre mes mains.]\Iais il faut auili la donner telle qu'elle a paru dans l'édition de Genève , d'après un autre brouillon , lequel pafle de mes mains en celles de AI. I\Ioul* tou, n'y eft plus rentré. La voici donc,

«Sire,

Vous êtes mon protecteur & mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoifTance ; je viens m'acquitter avec vous , fi je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-ii aucun de vos fujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit & me

LETTRE '

ji mllord MARECHAL, en lui envoyant la lettre précédente.,

A Motkrs , le ier novembre iyÇz.

Je fens bien , milord , le prix de votre lettre à Mad. de Boufflers ; mais elle ne m'apprend rien de nouveau , & vos foins généreux ne peuvent déformais pas plus me furprendre , qu'ajouter à

mes fentimens. Je crois n'avoir pas befoin de vous dire combien je fuis touché des bienfaits du roi : mais pour vous faire mieux fentir

blefTe ; elle n'a que trop fait fon devoir , & le feeptre eft abandonné. La carrière eft grande pour les rois de votre étoffe , & vous êtes encore loin du ternie; cependant le temps prefle, & il ne vous relie pas un moment à perdre pour aller au bout.

PuilTai-je voir Frédéric lejufte & le redouté, couvrir fes états d'un peuple nombreux, dont il foit le père ! & J. J. RoulTeau , l'ennemi des rois , jra mourir aux pieds de fon trône. „

*i Lettres

l'effet de vos bontés & des Tiennes , je doîs vous avouer que je ne l'aimais point auparavant , ou plutôt on m'avoit trompé ; j'en haïïfois un autre fous fon nom. Vous m'avez fait un cœur tout nouveau , mais un cœur à l'épreuve , qui ne changera pas plus pour lui que pour vous.

J'ai de quoi vivre deux- ou trois ans , & jamais je n'ai pouffé fi loin la prévoyance: mais fu fiai -je prêt à mourir de faim , j'aimerois mieux, dans l'état actuel cle ce bon prince , & ne lui étant bon à rien , aller brouter l'herbe & ronger des racines , que d'accepter de lui un morceau de pain. Que ne puis-je bien plutôt, à l'info de lui-même & de tout le monde, aller jeter la pitte dans un tréfor qui lui eft néceffaire , & dont il fait fi bien uferî Je d'au rois rien fait de ma vie avec plus de plaifir. Laiffons-lui faire une paix glorieufe , rétablir fes finances & revivifier fes états épiufés ; alors , fi je vis encore & qu'il conferve pour moi les mêmes bon» Xés , vous verrez li je crains fes bienfaits.

Voici , milord , une lettre que je vous

prie de lui envoyer. Je fais quelle eft fa confiance en vous, & j'efpere que vous ne doutez pas de la mienne ; mais ce qui eft convenable marche avant tout. La lettre ne doit être vue que du roi feul , à moins qu'il ne le permette.

J'envoie à Votre Excellence, un paquet dont je la fupplie d'agréer le contenu. Ce font des fruits de mon jardin. Ils ne font pas fi doux que les vôtres : aufïi n'ontils été arrofés que de larmes.

IYlilord , il n'y a pas de jours que mon cœur ne s'épanouiffe en fongeant à notre château en Efpagne. Ah , que ne peut-il faire le quatrième avec nous , ce digne Jiomme que le ciel a condamné à payer fi cher la gloire , & à ne connoître jamais le bonheur de la vie ! Recevez tout mon refpccl.

ev^

LETTRE

A M. Movltou.

A Motiers , le /j novembre lySz.

Y O u s ne faurez jamais ce que votre filence m'a fait fouffrir : mais votre lettre m'a rendu la vie ; & l'afiurance que vous me donnez , me tranquillife pour le refte de mes jours. Ainfi écrivez déformais à votre aife ; votre filence ne m'alarmera plus. Mais , cher ami , pardonnez les inquiétudes d'un pauvre folitaire qui ne fait rien de ce qui fe paffe , dont tant de cruels fouvenirs attriftent

l'imagination , qui ne connoît dans la vie d'autre bonheur que l'amitié , & qui n'aima jamais perfonne autant que vous. Félix fe nefeit amari , dit le poëte ; mais moi je dis , felix nefeit amare. Des deux côtés , les circonftances qui ont ferré notre attachement , l'ont mis à l'épreuve , & lui ont donné la folidité d'une amitié de vingt ans.

Je ne dirai pas un mot à M. de Mont-

mollin pour la communication de la lettre dont vous me parlez. Il fera ce qu'il jugera convenable pour fou avantage; pour moi , je ne veux pas faire un pas , ni dire un mot de plus dans toute cette affaire, &je laifferai vos gens fe démener comme ils voudront. , fans m'en mêler, ni répondre à leurs chicanes. Ils prétendent me traiter comme un. enfant, à qui l'on commence par donner le fouets. & puis on lui fait demander pardon. Cen'eftpas tout -à -lait mon avis. Ce n'eft: pas moi qui veux donnée ^oséclairciflemens ; c'eft le bon homme Deluc qui veut que j'en donne, & je fuis très -fâché de ne pouvoir en cela lui complaire ; car il m'a toutà-fait gagné le cœur ce voyage, & j'ai été bien plus content de lui que je n'efpérois. Puifqu'on n'a pas été content de ma lettre, on ne le feroit pas non plus de mes éclairciflemens : quoi qu'on falTe , je n'en veux pas dire plus qu'il ny en a ; & quand on me prelïeroit fur lerefte , je craindrois que M. de IMontmollin ne fût compromis : ainfi je nç dirai plus rien , c'eft un oarti pris.

Je trouve, en revenant fur tout ceefj que nous avons donné trop d'importance à cette affaire ; c'eftun jeu defots eufans, dont on fe fâche un moment, mais dont on ne fait cjnc rire fi - tôt

qu'on eft de fang froid. Je veux, pour m'égayer, battre ces gens là par leurs propres armes ; puifqu'ils aiment tant à chicaner , nous chicanerons, & je ferai enforte que voulant toujours attaquer , ils feront forcés de fe tenir fur la défenlive. 11 eft impoflible de cette manière , que je me compromette , parce que je ne défendrai point mon ouvrage, je ne ferai qu'éplucher les leurs ; & il eft impoftible qu'ils ne me donnent pas toutes les prifes imaginables pour me moquer d'eux : car mes objections étant infolubles , ils .ne les réfoudront jamais , fans dire force bêtifes, dont je me réjouis d'avance de tirer parti. Gardez-vous bien d'empêcher l'ouvrage de M. Veines de paroître. Si je le prends en gaieté , comme j'efpere , il me fera faire un peu de boa fang, dont j'ai grand befoin.

Vous voyez que ce projet ne rend

point votre travail inutile; tant s'en faut, La befogne entre nous fera très- bien partagée ; vous aurez défendu l'honneur de votre ami , & moi j'aurai défarmé mes cenfeurs. Vous ferez mon apologie, & moi la critique de ceux qui m'auront attaqué. Vous aurez paré les coups qu'on me porte , & moi j'en aurai porté quelquesuns. Il faut que je fois devenu tout d'un coup fort malin , car je vous jure que les mains me démangent ; le genre polémique n'eft que trop de mon goût ; j'y avois renoncé pourtant. Que n'ai -je feulement un peu de fanté ! Ceux qui me forcent a le reprendre , ne s'en trouveroient pas ïong- temps auffi bien qu'ils l'ont efpéré.

Je ne me remets point l'écriture des deux lignes qui terminent votre lettre : mais fi l'on croit que la lettre de M. de IMontmollin à M. Sarrazin , nous foit bonne à quelque chofe, il faut la lui de-

mander à lui-même ; car je ne veux pas faire cette démarche là. Adieu , cher Moultou.

Je vous prie de rembourfer à M. Mouclion le prix d'un atlas qu'il m'a envoyé.

?S Lettres

le port du dit atlas qu'il a affranchi , & tes frais de mon extrait baptiflaire , qu'il a pris la peine de m'envoyer aulîi. Je vous dois déjà quelques ports de lettres ; ayez la bonté de tenir une note de tout cela jufqu'au printemps.

J'oubliois de vous marquer que le roi de Truffe m'a fait faire par milord Maréchal, des offres très - obligeantes , & d'une manière dont je fuis pénétré.

LETTRE

AU MÊME

A Mcticrs-Trav&rs , le là novembre ijGï*

J E reçois à l'in fiant , cher ami , une lettre de M. Deluc , que je viens d'envoyer à M. de Montmoîlin , fans le folliciter de xien , mais le priant feulement de me faire" dire ce qu'il a réfolu de fane quant à la copie qu'on lui demande , afin que je m'arrange aufTi-demon côté , en conféquence' de ce qu'il aura fait. S'il prend le parti d'envoyer cette copie /moi de mon côté

je lui écrirai en peu de lignes , la lettre d'éclaircifiement que M. Deiuc fouhaite, laquelle pourtant ne dira rien de plus que la précédente , parce qu'il n'eff. pas pofiible de dire plus. S'il ne veut pas envoyer cette copie , moi de mon côté je ne dirai plus rien ;

j'en refterai là , & continuerai de vivf e en bon chrétien réformé , comme j'ai fait jufqu'ici de tout mon pouvoir.

Le moment critique approche , où je faurai fi Genève m'eft encore quelque chofe. Si les Genevois fe conduifent comme ils le doivent , je me reconnoîtrai toujours leuf concitoyen , & les aimerai comme ri -devant. S'ils me manquent dans cette nccafion , s'ils oublient quels affronts & quelles infultes ils ont à réparer envers moi , je ne cefferai point de les aimer ; mais du refte , mon parti eft pris.

Je ne puis répondre à M. Deluc cet ordinaire , parce que ma réponfe dépend de celle de M. de Montmollin , qui m'a fait dire fimplement qu'il viendroit me voir ; car depuis plufieurs femaines , l'état où je fuis ne me permet pas de fortir. Or ,

comme la polie part dans peu d'heures, . il n'eft pas vraifemblable que j'aie le temps d'écrire : ainfije n'écrirai à M. Deluc que jeudi au foir. Je vous prie de le. lui dire, afin qu'il ne foit pas inquiet de mon filence.

Il eft certain que, quoi qu'il arrive, je ne demeurerai jamais à Genève ; cela eft bien décidé. Cependant je vous avoue <]ue les approches du moment qui décidera fi je fuis encore genevois , ou fi je ne le fuis plus , me donnent une vive agitation de cœur. Je donnerois tout au monde pour être à la fin du mois prochain. Adieu , cher ami.

AU M E M F

A Motiers , le 26 novembre lyGi»

Je metois attendu, cher ami, à ce qui vient de fe paffer ; ainfi j'en fuis peu ému. Peut-être n'a-t-iltenu qu'à moi que cela ne fe paffât autrement. Mais une maxime

demt

DIVERSES, SX

dont je ne me départirai jamais , eft de ne faire du mal à perfonne. Je fuis charmé de ne m'en être pas départi en cette occafion ; car je vous avoue que la tentation étoit vive. Savez -vous à quel jeu j'ai perdu Marcet ? Il me paroit certain que je l'ai perdu. J'aurois cru pouvoir compter fur un ancien ami de mon père. Je foupçonne que l'amitié de M.

D. L. m'aôtéla tienne:

Je fuis charmé que vous voyiez enfin que je n'en ai déjà que trop fait. Ces meffieurs les Genevois le prennent en vérité fur un fingulier ton. On diroit qu'il faut que j'aille encore demander pardon des affronts qu'on m'a faits. Et puis , quelle extravagante inquifition ! L'on n'en feroit pas tant chez les catholiques. En vérité, ces gens là font bien bêtement rogues.

Comment ne voient- ils pas qu'il s'agit bien plus de leur intérêt que du mien ?

Le bon homme difpofe de moi comme

de fes vieux fouliers ; il veut que j'aille

courir à Genève, dans une faifon & dans

un état où je ne puis fortir s je ne dis pa^

Tome J

de Motiers , mais de ma chambre. II n'y a pas de fens à cela. Je fonhaite de tout; mon cœur de revoir Genève, & je me fens un cœur fait ponr oublier leurs outrages ; mais on ne m'y verra fûrement jamais en homme qui demande grâce , ou qui la reçoit.

Vous voulez m'envoyer votre ouvrage f fuppofantqne je fuis en état de le rendre meilleur. Il n'en eft rien , cher ami ; je n'ai jamais pu corriger une feule phrafe , ni pour moi , ni pour les autres. J'ai f ei'pri* primfautier , comme difoit Montagne ; paffé cela , je ne fuis rien. Dans un ouvrage fait , je ne vois que ce qu'il y a ; je ne vois rien de ce qu'on y peut mettre. Si je veux toucher à votre ouvrage , je me tourmenterai beaucoup, & je le gâterai infailliblement, ne fût-ce que parce qu'il s'agit de Jnoî : on ne faitjamais parler de foi comme il faut. Je vois que vous vous dériez d$ .vous ; mais vous devriez vous fier un peu à. moi, qui peux. mieux que vous, vous ■mettre à votre taux. En ceci feulement , je fpacerai mieux que vous. Faites de vous*

im'.ine ; vous ferez moins correct, mais plus un. Au reite, revenez pluiieurs {oii fur votre ouvrage avant que de le donner. Je crains feulement les fautes de langue ; mais fi vous êtes bien attentif, elles ne vous échapperont pas. Je crains auffi un peu les boutades du feu de la jeuneffe. Attachez-vous à ôter tout ce qui

peut être exclamation ou déclamation. Simplifiez votre Ityle, fur - tout dans les endroits oui ' les chofes ont de la chaleur. J'ai une lecture à vous conféillef avant que de revoir pour la dernière fois votre écrit : c'efi celle des Lettres Perfanes. Cette lecture cit excellente à tout jeune homme qui écrit pour la première fois. Vous y trouverez pourtant quelques fautes de langue. En voici une dans la quarante-deuxième lettre. Tel que ton devroit mc'piifer parce quil eft un fat, ne l'cji Jouve nt que parce quileji un homme de robe. La faute eft de prendre pour le participe paffif msprifé qui n'eft pas dans la phrafe, l'infinitif mcprifer qui y eft. Les Genevois font encore fort fujdts \ faire cette faute là. Toutefois,. fi vous»

f$ Lettres

voulez abfolu ment m'en voyer votre écrit f' faites ; je ne fais lequel de vous ou de mot me donnera le plus d'intérêt à fa lecture. Mais je vous répète que je ne vous y puisêtre d'aucune utilité.

Je vous ai parlé des offres du roi dd Pruffe & de ma reconnoiffance. Mais voudriez - vous que je les euffe acceptées ? Eft-il néceffaire de vous dire ce que j'ai ' fait ? Ces chofes là devraient fe devinée entre nous.

Je dois vous prévenir d'une chofe,' Vous avez dû voir beaucoup d'inégalité dans mes lettres ; c'eft; qu'il y en a beaucoup dans mon humeur , & je ne la cache point à mes amis. Mais ma conduite ne fe règle point fur mon humeur ; elle a une règle plus confiante ; à mon âge, on ne change plus. Je ferai ce que j'ai été. Je ne fuis différent qu'en une chofe ; c'eft que jufqu'ici j'ai eu des amis, mais à pré« fent je fens que j'ai un ami.

Vous apprendrez avec plaifir qu Emile a le plus grand fuccës en Angleterre. On en eft à la féconde édition angloife. I]

n'y a. pas d'exemple à Londres, d'un fuo ces fi rapide pour aucun livre étranger , & , nota , malgré le mal que j'y dis des Anglois.

LETTRE

A mllord Maréchal,

A Mo tiers 9 le zC novembre iyCi*

ON, milord , je ne fuis ni en fanté ni content; mais quand je reçois de vous quelque marque de bonté & de fouvenir r je m'attendris , j'oublie mes peines ; au furplus , j'ai le cœur abattu , & je tire bien moins de courage de ma philofophie que de votre vin d'Efpagne.

Mad. la comtefTe de BoufHers demeure rue Notre-Dame -de-Nazareth 5, proche le Temple ; mais je ne comprends pas comment vous n'avezpasfon adreffe y puifqu'elle me marque que vous lui avez encore écrit pour l'engager à me faire accepter les offres du roi. De grâce , miiord, ne vous fervez plus de médiateur

^vec moi , & daignez être bien perfuadé „ je vous fupplie , que ce que vous n'obtiendrez pas directement, ne fera obtenu par nul autre. Mad. de Boufflers femble publier dans cette occafion . le 1 efpecl: qu'on doit aux malheureux. Je lui réponds plus durement que je ne devrois peut-être, & je crains que cette affaire ne me brouille avec elle, fi même cela n'eft: déjà fait.

Je ne fais , milord , fi vous fongez en-r core à notre château en Efpagne ; mais je fens que cette idée , fi elle ne s'exécute pas , fera

le malheur de ma vie. Tout me déplaît, tout me gêne, tout m'importune; je n'ai plus de confiance &de liberté qu'avec vous; & féparé par d'infurmontables obflacles , du peu d'amis qui me refient, je ne puis vivre'en paix que loin de toute autre fociété. Ç'eft , j'efpere , un avantage que j'aurai dans votre terre , n'étant connu là-bas de perfonne, & ne fâchant pas la langue du pays. Mais je crains que le defir d'y venir vous-même, n'ait été plutôt une Jantaifie qu'un vrai projet ; & je fuis moi-, ùfié aulïi que vous n'ayez aucune réponfv

de M. Hume. Quoi qu'il en foit, fi je ne puis vivre avec vous , je veux vivre feul. 'Mais il y a bien loin d'ici en Ecofle, & je fuis bien peu en état d'entreprendre un fi long trajet. Pour Colombier, il n'y faut pas penfer ; j'aimerois autant habiter une ville. C'eft aflez d'y faire de temps en temps des voyages , lorfque je faurai ne vous pas importuner.

j'attends pourtant avec impatience le retour de la belle faifon , pour vous y aller voir , & décider avec vous quel parti je dois prendre , fi j'ai encore long -temps à traîner mes chagrins & mes maux : car cela commence à devenir long; & n'ayant rien prévu de ce qui m'arrive , j'ai peine à favoir comment je dois m'en tirer. J'ai demandé à M. de Malesherbes la copie de quatre lettres que je lui écrivis l'hiver dernier, croyant avoir peu de temps encore à vivre , & n'imaginant pas que j'aurois tant à fournir. Ces lettres contiennent la peinture exaéle de mon caractère & la clef de toute ma conduite , autniit que j'ai pu lire dans mon propre

cœur. L'intérêt que vous daignez prendre. à moi, méfait croire que vous ne ferez pas fâché de les lire , & je les prendrai en allant à Colombier.

On m'écrit de Pétersbourg , que l'impératrice fait propofer à M. d'Alembert «l'aller élever fon fils. J'ai répondu làcieiïus , que M. d'Alembert avoit de la philofophie, du favoir & beaucoup d'efprit : mais que s'il élevoit ce petit garçon , il n'en feroit m un conquérant ni un fage ; qu'il en feroit un arlequin.

Je vous demande pardon, milord , de mon ton familier : je n'en faurois prendre un autre, quand mon cœur s'épanche; & quand un homme a de l'étoffe en lui- 3ttême,je ne regarde plus à fes habits. Je n'adopte nulle formule, n'y voyant aucun terme fixe pour s'arrêter fans être faux. 3'en pounois cependant adopter une auprès de vous, milord, fans courir ce rifc\uc ; ce feroit celle du bon Ibrahim. (*)

(*) Ibrahim, efclave Turc de milord Maréchal, finifloit les lettres qu'il lui adreiïbit , par cette formule : Je fui s plus votre ami que jamais, ibrahim.

^— ■ ii i .il, . ■" » i i ■■.

LETTRE

A Mad. la comtejfe DE BoVFFLERS.

A Mot'urs y le zC novembre iyCz,

Je reçois à l'inftant, madame , la lettre dont vous m'avez honoré le 10 de ce mois , fous le couvert de milord Maréchal , & je vous avoue qu'elle me furprend plus encore que la précédente. J'ai tant d'eftime & de refpect pour vous , que , duffiez-vous

continuer à m'en écrire de femblables , elles me furprendroient toujours.

Je fuis pénétré de reconnoiffance & de refpecl pour le roi de Pruffe ; mais fes bienfaits , fouvent répandus avec plus de généroſité que de choix, ne font pas une preuve bien fûre qu'on les mérite. Si je les acceptois , je croiroislui rendre autant d'honneur que j'en recevrois de lui; &je rie fuis point perfuadé que , par cette démarche , je fiffe un fi grand déplaifir à mes ennemis.

Je crois , madame , que fi j etois dans le

bjfuiiL, & que j'eullé recours à vous , vouri (onfulteriez plus votre cœur que votre fortune ; mais ce que vous ne feriez pas à cet égard, peut-être devrois-je le faire. Comme je ne fuis pas dans ce cas là , ce que jufquici mes amis ne fe font point apper^us que j'y aie été , cette délibération me paroît quant à préfentfort inutile. 11 me femblc que je n'ai jamais donné à perfonne occafion de prendre un fi grand fouci de mes befoins.

Vous perfiftez , dites -vous , à croire que ma lettre à M. de Montmollin étoit peu néceflaire. Je ne vois pas bien comment vous pouvez juger de cela. Je vous ai dit les raifons qui m'ont fait croire qu'elle l'étoit ; vous auriez dû me dire celles qui vous font penfer autrement.

Vous dites qu'elle a fait un mauvais rffet ; mais fur qui? Si c'eft fur Mrs. d'Alernbert & Voltaire , je m'en félicite. J'efpere n'être jamais affez malheureux pour obtenir leur approbation.

Il etoit inutile que cette lettre courût, ne l'ai jamais montrée à perfonne.

•Vous dites l'avoir vue à Paris. Je fais qu'elle a été falfifiée , &je vous l'ai dit; cela n'emportoit pas la néceffité de vous la tranfcrire , puifque cette pièce ayant fait ici fon effet , n'importe au furplus , ni à vous , ni à moi , ni à perfonne. Cependant , puiiqu'elle vous fait plaifir , la voilà telle que je l'ai écrite , & que je l'écrirois tout-à- Vheure , fi c'étoit à recommencer.

J'ai toujours approuvé que mes amis me donnaffent des avis , mais non pas des loix. Je veux bien qu'ils me confeillent, mais non pas qu'ils me gouvernent. Vous avez daigné , madame , remplir avec moi le foin de l'amitié ; je vous en remercie. Vous vous en tenez là ; je vous en remercie encore: car je n'aimerois pas être oblige de marquer moi-même, la borne de %'Otre pouvoir fur moi.

Ne parlerons -nous jamais de vous, madame ? Il me femble pourtant que les droits & les devoirs de l'amitié devraient être réciproques. Verrez - vous toujours mes malheurs , 8c ne verrai-je jamais vos plaifirs , ou ceux des perfonnes qui vous

approchent ? Vous n'avez pas bcfoin de mes confeils , je le fais ; mais j'aurois le plaifir de me réjouir de tout ce que vous faites de bien ; j'approuverois , je m'attendnrois , je m'égaierois de votre joie , & tous mes maux feroient oubliés.

Je n'ai jamais fongé à vous demander, madame , fi l'on avoit rendu à M. le prince de Conti , la mufique que j'avois copiée pour lui. Daignez agréer les humbles remerciemens & refpecls de Mlle, le Vafleur,

Mlle, le Vajjeur , partie en juillet 1762, par le carojje de Paris à Dijon , pour Je rendre aupîts de M. RouJJeau , alors en SuiJJe , fut injultée par deux jeunes étourdis , que M. le cure et Ambericr ne parvint à contenir qu en portant Jes plaintes à l'un des commis du bureau. Senjlble à ce Jervice , l'obligée Je fit connoitre à Jon protecteur , £«? lui demanda avec injlance , & Jon nom , £«f Jon adrejfe. C'eft à cette occajîon quont été écrites les trois lettres qui Juivent.

LETTRE

A M. .... curé d* Amberier en Bugzyl A Motiers-Travers , le 30 novembre ijCzl

Je n'

l'aurois pas tardé fi long-temps , mon*lieur ,• à vous témoigner ma reconnoiffance des foins & des bontés que vous n'avez cette d'avoir pour ma gouvernante durant fon voyage de Paris à Befançon t fi je n'avois égaré votre adreffe , qu'elle xne remit en arrivant , & eu me rendant

compte de toutes les obligations que nous avions clh & moi , à votre humanité & à, votre charité. J'ai retrouvé cette adreïïe hier au foir , & je me hâte de remplir un devoir qui m'eft cher, en vous faifant , d'un cœur vraiment touché , les remerciemens de cette pauvre fille & les miens. Je voudrois être en état de rendre ces remerciemens moins fléríles , en vous marquant par quelque retour , que vous n'avez pas obligé un ingrat. Si jamais l'occafion s'en préfente , je vous demande en grâce , de ne pas oublier le citoyen de Genève , & d'être perfuadé qu'il vous eft acquis. Recevez , mo-

niteur { les refpecls de Mlle. le Vafieur , & ceux d'un homme qui vous honore.

JJ I V E R S H

Êrndbs àrnon ccànt & au lien. A force d'y perifex , omis voilà lentes d en uier encore ,

:.tjiit-éirc d'en abufer. il huit vous dom» muniquer noire idée , ahnque vous voyiez ij elle ne vous fera. point importune, & fi vous voudrez bien porter fhurnanit?

jufqu'à y acquiefeer.

L'état de dépénflcriient où je fuis , ne peut durer; & a moin3 d'un changement bien imprévu , je dois naturellement , avant la Tin de 1 hiver , trouver un repos que les hommes ne pourront plus troubler. Mon unique . regret fera de laiffer. cette bonne & honnête fille, fans appui & fans amis , 6v de jae pouvoir pas même lui affurer la poflelîion dés guenilles que; je puis laiffer. Elle s'en tirera comme elle pourra: il ne faut pas lutter inutilement contre la néceiïité. Mais comme elle éB bonne catholique y elle ne veut pas refier il ans un pays d\mQ autre religion que la Tienne , quand fon attachement pour moi ne l'y retiendra plus. Elle ne voudroit. pas non plus retourner à- Paris ; il y fait trop cher vivre , & la vie bruyante de ce pays

là n'eft pas de fon goût. Elle voudroït trouver dans quelque province reculée, où l'on vécût à bon compte , un petit afyle , foit

dans une communauté de filles, foit en prenant fon petit ménage dans un village ou ailleurs , pourvu qu'elle y foit tranquille.

J'ai penfé , monfieur , au pays que vous habitez , lequel a, ce me femble , les avantages qu'elle cherche , & n'eft pas bien éloigné d'ici. Voudriez -vous bien avoir la charité de lui accorder votre protection & vos confeils , devenir fon patron , & lui tenir lieu de père ? Il me femble que je ne ferois plus en peine d'elle , en la laiffant fous votre garde ; & il me femble aufiî , qu'un pareil foin n'eft pas moins digne de votre bon cœur que de votre miniftei e. C'eft , je vous aflure , une bonne & honnête fille , qui me fert depuis vingt ans avec l'attachement dune fille à fon père, plutôt que d'un domeftique à fon maître. Elle a des défauts , fans doute ; c'eft le fort de l'humanité : mais elle a des vertus rares , un cœur excellent, une honnêteté

de

de mœurs , une fidélité & un dé fin ter élément à toute épreuve. Voilà de quoi je réponds , après vingt ans d'expérience.

D'ailleurs , elle n'eft plus jeune , & ne veut d'établiffement d'aucune efpece. Je fouhaite qu'elle paffe fes jours dans une honnête indépendance, & qu'elle ne ferve perfonne après moi. Elle n'a pas pour cela , de grandes reffources ; mais elle faura fe contenter de peu. Tout fon revenu fe borne à une penfion viagère de trois cents francs , que lui a faite mon libraire. Le peu d'argent que je pourrai lui laiffer , fervira pour fon voyage & pour fon petit emménagement. Voilà tout, monfieur:

voyez fi cela pourra fuffire à cette pauvre fille , pour fublifter dans le pays où vous êtes , & fi par la connoifiance que vous avez du local , vous voudrez bien lui en faciliter les moyens. Si vous

confentez , je ferai ce qu'il faut ; & je n'aurai plus de fouci pour elle , fi je puis me flatter qu'elle vivra fous vos yeux. Un mot de réponfe , monfieur , je vous en fupplie , afin que je prenne mes arrangemens. Je vous de- Tome VIX G

^S Lettres

mande pardon du défendre de ma lettre ;; mais je fouffre beaucoup , & dans cet état , ma main ni ma tête ne font pas auffi libres que je voudrois bien.

Je me flatte , monfieur , que cette lettre vous attelle mes fentimens pour vous :

ainfi je n'y ajouterai rien davantage que les alïurances de mon refpeét.

P. S. Je fuis obligé de vous prévenir , monfieur , que par la SuifTe , il faut affranchir jufqu'à Pontarlier. Quoique votre précédente lettre me foit parvenue , il feroit fort douteux fi j'aurais ce bonheur une féconde fois. Je fens tonte mon indifcrétion ; mais , ou je me trompe fort , ou vous ne regretterez pas de payer le plaifir de faire du bien.

LETTRE

A Mût'urs - Travers , le tS décembre 17&3.

Jji je ne me faifois une peine de vous importuner trop fouvent , monfieur, d'une

Correspondance dont vous feul faites tous les frais , je n'aurois pas tardé fi long-temps à vous remercier de la réponfe favorable que votre charité vous a fait faire à ma proportion , au fujet de

Mlle, le Vafleur. 3e ne prévois pas encore quand elle fe trouvera dans le cas de profiter de vos bontés. J'ai été fort mal l'été dernier ; mais l'automne m'a donné du relâche, au point de pouvoir faire dans le pays , quelques voyages pédeftres , très-utiles à ma fanté. JVTais le retour de l'hiver a produit fou effet ordinaire , en me remettant aufii bas que j'étois au printemps. Si je puis atteindre la belle faifon , j'en efpere le même foulagement qu'elle m'a fouvent procuré.

Mais , fi dans la vie ordinaire on doit compter fur fi peu de chofe , la mienne eft telle qu'on n'y peut compter fur rien. Dans cette pofition , j'ai inftruit Mlle, le Vafleur de toutes vos bontés , dont elle eft pénétrée : je *ï\ ai donné votre adrelTe } afin qu'elle vous écrive en cas d'accident. Tandis qu'elle feroit occupée à recueillir ici mes guenilles , vous pourriez concerte*

avec elle , le moyen de faire fon voyage , avec le plus d'économie & le plus commodément. Je penfe qu'elle pourrait prendre une voiture à Neuchatel pour Genève , & que là , vous pourriez lui en envoyer une, qui la conduirait mieux que celle qu'elle pourroit prendre à Genève même/' Quoi qu'il en foit, je-fuis tranquillifé par vous , fur le fort de cette pauvre fille. Je n'ai plus rien qui m'inquiète fur le mien , Se je vous dois en grande partie, la paix dont je jouis dans mon trille état.

Bon jour , monfieur ; je fuis plein de vous & de vos bontés , & je voudrais être un jour à portée de voir & d'embralfe*un auiïi digne officier de morale. Vou< favez que c'eft ainfi que l'abbé de Saint- Pierre appelloit fes collègues les gens d'églife. Agréez , monfieur, mes falutations & mon refpecT:.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Motiers -Travers , U /o dccembrc ijSz.

.ON cher ami , j'ai été allez mal , & je ne fuis pas bien. Les eftets d'une fièvre caufée par un grand rhume , fe font fait lentir fur la partie foible , & il femblc que ma veflie veuille fe boucher tout-à -fait. Je me levé pourtant , & je fors quand le temps le permet ; mais je n'ai ni la tète libre , ni la machine en bon état. La rigueur de l'hiver peut caufer tout cela; je fuis perfuadé qu'aux approches du temps doux , je ferai mieux.

Je me détache tous les jours plus de Genève ; il faut être fou pour s'affecter des torts de gens qui fe conduifcnt fi maJ. Je pourrai y aller , parce que vous y êtes ; mais j'irai voir mon ami chez des étrangers. Du refte, ces melîieurs me recevions comme il leur plaira. L'Europe a déjà prononcé entre eux & moi : que ra'impbctc

le refte ! Nous verrons , au furplus , ce qu'ils ont a. me dire : pour moi , je n'ai rien à leur dire du tout.

Je vous envoie ce billet par le meffag.er , plutôt que par la pofte , afin que fi Vous avez quelque chofe à m'envoyer , vous en ayez la commodité. Du refte , il importe de vous communiquer une réflexion que j'ai faite. Vous m'avez marqué ci -devant, que vous n'aimiez pas votre corps , & que votre intention étoit de le quitter un jour ; nous cauferons de cela quand nous nous ver-

rons. JVlais fi cette réfolution pouvoit tranfpiner chez quelqu'un de ces mefiieurs , peut-être ne chercheroient-ils qu'une occafion de vous prévenir ; & il eft bien difficile qu'ils ne trouvaffent pas cette occafion dans l'écrit en queftion , s'ils l'y vouloient chercher. Tout efl raifon pour qui ne cherche que des prétextes. Penfez à cela. Il faut quitter, & non pas fe faire renvoyer.

Je crois que milord Maréchal pourroit aller dans quelque temps à Genève , voir rnilord Stanhope. S'il y va , allez le voir f

& nommez-vous. C'eft; un homme froid , qui ne peut fournir les complimens , & qui n'en fait à perfonne. Mais c'efi; un homme ; & je crois que vous ferez content de l'avoir vu. Du refte , ne parlez à perfonne , de ce voyage. Il ne m'en a pas demandé je fecret , mais il n'en a parlé qu'à moi ; ce qui me fait croire , ou qu'il a changé de fentiment , ou qu'il veut aller incognito. Adieu , cher AToultou ; je compte les heures comme des fiecles , jufqu'àJa belle •faifon.

LETTRE

AU MEME

A Mo tiers , le 20 janvier /76J.

E fuis en fouci , cher ami , de ce que vous m'avez marqué que ma lettre par le mefTager , vous eft arrivée mal cachetée. Je cacheté cependant avec foin, toutes l'es lettres que je vous écris. Cela m'apprendra à ne plus me fervir du meffager. j\ïais ce n'eft pas allez ; il faut vérifier

le fait ; coupez le cachet de ma lettre , & me l'envoyez ; je verrai bien fi l'on y a touché. Si on l'a fait , je crois que c'effc ici , ïe melïager ayant différé fon départ de plufieurs jours, durant lefquelsil avoitma lettre , dont il aura pu parler, & que les curieux auront été tentés de lire. Quoi qu'il en foit , j'eftime que dans le doute , fi la lettre a été ouverte , vous ne devez point donner votre écrit, du moins quant à préfent.

Comment avez -vous pu imaginer que fi j'avois écrit des mémoires de ma vie , î'aurois choifi M. de Montmollin pour l'en faire dépofitaire ? Soyez fur que la reconnoifiance que j'ai pour fa conduite envers moi, ne m'aveugle pas à ce point; & quand je me choifirai un confeffeur, ce ne fera fùremcnt pas un homme d'églife : car je ne regarde pas mon cher IVIcultou comme tel. Il eft certain que la vie de votre malheureux ami , que je regarde comme finie, eft tout ce qui me refte à faire , & que Thiftoire d'un homme qui aura le courage de fe montrer intus &?

2/2 cute, "peut être de quelque inftruclion à fes femblables ; mais cette entreprife a des difficultés prefque infurmontables :

car malheureufement , n'ayant pas toujours vécu feul , je ne faurois me peindre fans peindre beaucoup d'autres gens ; & je n'ai pas le droit d'être aufïi fincere pour eux que pour moi , du moins avec le public , & de leur vivant. Il y auroit peut-être des arrangemens à prendre pour cela , qui demanderaient le concours d'un homme fur & d'un véritable ami ; ce n'eJl pas d'aujourd'hui que je médite fur cette entreprife, qui n'eft pas fi légère qu'elle peut vous paroître, & je ne vois qu'un moyen de l'exécuter, duquel je voudrois raifonner avec vous. J'ai une chofe à vous propofer. Dites -moi, cher Mou!tou , fi je reprenois affez de force pour être fur pied cet été, pourriez- vous vous ménager deux ou

trois mois à me donner, pour les paffer à peu près tête-à-tête? Je ne voudrois pour cela choifir, ni Motiers, ni Zuric, ni Genève; mais un lieu auquel je penfe , & où les importuns ne

vicndroîent pas nous chercher , du moins defi-tôt. Nous y trouverions un hôte & un ami, & même des fociétés très - agréables, quand nous voudrions un peu quitter notre folitude. Penfez à cela, & ditesm'en votre avis. Il ne s'agit pas d'un long voyage. Plus je penfe à ce projet, & plus je le trouve charmant. C'eft mon dernier château en Efpagne, dont l'exécution ne tient qu'à ma fanté & à vos affaires. Penfez-y, & me répondez. Cher ami, que je vive encore deux mois , & je meurs content.

Vous me propofez d'aller près de Genève , chercher des fecours à mes maux ! Et quels fecours donc ? Je n'en connois point d'autres quand je fouffre , que la patience & la tranquillité. Mes ami:-, même alors me font infuportables, parce qu'il faut que je me gêne pour ne les pas affliger. Me croyez -vous donc de ceux qui méprifent la médecine quand ils fe portent bien , & l'adorent quand ils font malades ? Pour moi , quand je le fuis , je me tiens coi , en attendant la mort ou la

^uérifon. Si j'étoi* malade à Genève , c'effc ici que je viendrais chercher les fecours ■qu'il me faut.

J'écris à Rouftan , pour lui confeiller d'ajouter quelque autre écrit au fien , pour en faire une efpece de volume, dont ii fera plus aifé de tirer quelque parti que d'une petite brochure. Donnez- lui le même confeil. Si fon ouvrage étoit de nature à pouvoir être imprimé à Paris , {on paie mieux les manufcrits la qu'en Hollande , où rien ne met à l'abri des contrefaçons) je pounois le lui négo-

cier bien plus aifément ; mais cela n'eft pas pofiible. Tandis qu'il travaillera , le temps du voyage de Rey viendra , & je lui parlerai. Je lui ai pourtant écrit ; mais il ne m'a point encore répondu. Si Rouftan veut s'en tenir à ce qu'il a fait, il y a un GraiTet à Laufanne , qui peut-être pourroit s'en charger ; cela feroit bien plus commode, & épargneroit des embarras & des frais. Il n'y a pas long -temps que Rey m'a refufé un excellent manuferit au profit d'une pauvre veuve, & duquel milord

io8 Le t très

Maréchal eft dépoficaire. Ccht me fait

craindre qu'il n'en faffe autant de celui-ci.

Adieu ; je vous embraffe. Mon état eft toujours Je même ; mais cependant l'hiver tend à fa fin : nous verrons ce que pourra faire une faifon moins rude.

Savez -vous qu'on entreprend à Paris une édition générale de mes écrits, avec la permifiion du gouvernement ? Que dites -vous décela ? Savez -vous quel'imbécille Néaulme & Y infatigable Formey travaillent à mutiler mon Emile , auquel ils auront l'audace de laiffer mon nom , après l'avoir rendu aufli plat qu'eux ?

LETTRE

AU MEME

A Motiers , le ty février lyïij,.

Je me fuis hâté de brûler votre lettre du 4, comme vous le défiliez ; je ferai plus , je tâcherai de l'oublier. Je ne fais ce qui vous

eft arrivé; mais vous avez bien changé de langage. Il y a fix mois que vous-

DIVERSES. ÎC.)

CLiez indigné contre M. de Voltaire, de ce qu'il me fuppofoit capable du quart des baffeffes que vous me confeillez maintenant. Vos confeils peuvent être bons, mais ils ne me conviennent pas. Je fais bien , qu'après avoir donné le fouet aux enfans , très-fouvent à tort , on leur fait encore demander pardon ; mais outre que cet ufage m'a toujours paru extravagant , il ne va pas à ma barbe grife. Ce n'effc point à l'offenfé , à demander pardon des outrages qu'il a reçus ; je m'en tiens là„ Ce que j'ai à faire effc de pardonner , & c'eft ce que je fais de bon cœur , même fans qu'on me le demande. Mais que j'aille , à mon âge , folliciter comme un écolier , des certificats de confiftoire , il me paroit fingulier que vous l'ayez imaginé polïible. Vos miniftres & moi fouîmes loin de compte ; ils ont cru fur ma lettre à M. de Montmollin , avoir trouvé une occafion favorable de me faire ramper fous eux. Ils auront tout le temps de fe defabufer. Puifquils fe font ôté mon eftime > ils s'accommoderont , s'il leur

tio Le t t r e s

plait , de mon mépris. Je leur ai donnr des témoignages publics de cette eflime j j'ai eu tort, & voilà le feul tort qui me refte à répéter.

Mon cher , je fuis dans ma religion 3 tolérant par principes , car je fuis chrétien : je tolère tout , hors l'intolérance > mais toute inquifition m'efl odieuie. Jr* regarde tous les inquifiteurs comme autant de fatellites du diable. Par cette raifon , je ne voudrois pas plus vivre à Genève qu'à Goa. Il n'y a que les athées qui puiffent

vivre en paix dans ces pays là i parce que toutes les profeiîions de foi ne coûtent rien à qui n'en a dans le cœur aucune ; (Se quelque peu que je fois attaché à la vie , je ne fuis point curieux d'aller chercher le fort des Servet. Adieu donc,meilleurs les brûleurs. Roûffeau n'eft pas votre homme ;■ puifqtie vous ne voulez point de lui parce qu'il eft tolérant , il ne veut point de vous par la raifon contraire,-

Je crois , mon cher Mou Itou , que fi nous nous étions vus & expliqués , nous- SKMS ferions* épargné bien des mal-enten-»

DIVERSES. lit

•dus dans nos lettres. Vous ne pouvez pas vous mettre à ma place , ni voir les choies dans mon point de vue. Genève refte toujours fous vos yeux , & s'éloigne des. miens tous les jours davantage ; j'ai pris mon parti.

J'ai peur que mon état , qui empire fans, ceffe , ne m'empêche d'exécuter notre projet : en ce cas , il faudra que vous me veniez voir ; & à tout événement , ce feroit toujours un préliminaire qui me feroit grand plaifir. Adieu.

J'approuve très -fort que vous ne fon= gijez point à publier ce que vous avez fait. Tout cela ne ferviroit plus à rien , & vous ne feriez que vous compromettre, i— — — — — ■ ■ —— . ^^»

LETTRE

A Mo tiers , h 16 février 1763.

E n'ai point trouvé , cher Moultou , dans la lettre de M. Deluc , celle que vous me marquez lui avoir rerajfe ; je comprends

que vous vous êtes ravifé. Je puis avoir mis de l'humeur dans la mienne , & j'ai eu tort : je trouve au contraire , beaucoup de raifon dans la vôtre ; mais j'y vois en même temps , un certain ton redrefle , cent fois pire que l'humeur & les injures. J'aimerais mieux que vous eufiiez déraifonné. Quand j'aurai tort, dites-moi mes vérités franchement & durement : mais ne vous redreffez pas , je vous en conjure ; car cela finirait mal. Je vous aime tendrement, cher ami; & vous m'êtes d'autant plus précieux , que vous ferez le dcr* nier , & qu'après vous , je n'en aurai plus d'autres. Mais à mon âge , on a pris fon pli ; c'efi: au vôtre qu'on en prend un : il faut vous accommoder de moi , tel que je fuis , ou me laiffer là.

J'admire avec reconnoiffance &refpecl , les infatigables foi:is du bon M. Deluc, mais en vérité , je fuis fi excédé de toute-, leurs tracafieries genevoifes , que je oc puis plus les fouffrir. Je ne leur dis rien , je ne leur demande rien, je ne veux rien avoir à faire avec eux. Je les ai laifle brûler ,

1er , décréter , cenfurer tout à leur aile } que me veulent-ils de plus ? Et ces imbéc il les bourgeois , qui regardent tout cela du haut de leur gloire, comme fi cela ne les intéreflbit point, & au lieu de réclamer hautement contre la violation des loix , s'amufent à vouloir me faire dire mon catéchifme , & à fe demander ce que je ferai , tandis qu'ils demeurent les bras croifés , que me veulent-ils ? Je ne faurois Je comprendre. Je croyois que les Genevois étoient des hommes , & ce ne font que des caillettes. Je feus que mon cœur s'intérefTe encore un peu à eux , par le fouvenir de mon bon père , qui certainement valoit mieux qu'eux tous ; mais l'intérêt devient bien foible , quand f eftime ne le foutient

plus. Dans l'état où je fuis , ennuyé de tout , & fur- tout de la vie , le repos & la paix font les feuls biens que je puiffe goûter encore. Voulez -vous que j'y renonce , pour aller chercher des corrections , des leçons , des réprimandes & de nouveaux affronts , parmi des gens que je méprife ? Oh ! par ma foi , non.

Tome FI. H

Ti4 Lettre!?

J'avois barbouillé une efpece de re- •ponfe à l'archevêque de Paris ; & mal» fieureufement , dans un moment d'impatience , je l'envoyai à Rey. En y mieux penfant , je l'ai voulu retirer : il n'étoi: plus temps ; il m'a marque en réponfe . <ju'il avoit déjà commencé. J'en fuis trèsfâché. Il n'eft pas permis de s'échauffer en parlant de foi ; & fur des chicanes de doctrine , on ne peut que vétiller. L'écrit eft froid & plat. J'en prévois l'effet d'avance: mais la fottife eft faite ; il eft inutile de fc tourmenter d'un mal fans remède. Bon jour.

U i l i il il i i il — — — »^—

A M. D E lu c.

A Motiers , k 26 février 176'j.

Je n'ai point, mon cher ami, de déclaration à faire à M. le premier fyndic , parce qu'on a commencé par me juger fans me lire ni m'entendre, & qu'une déclaration après coup, ne fauroit faire que ce qui a été

fait, n'ait pas été fait. C'cfl: pourtant par là qu'il faudroit commencer, pour remettre les chofes dans le cas de la déclaration que vous demandez.

Je ne puis dire que je fuis fâché d'avoir écrit , ce qu'il n'eft pas vrai que je fois fâché d'avoir écrit; puifqu'au contraire, fi ce que j'ai écrit & publié , étoit à écrire ou à publier, je l'écrirois aujourd'hui & le pu» blierois demain.

Je pourrois dire tout au plus ? que je fuis fâché qu'on ait pu tirer de mes écrits, des prétextes pour mepeifécuter ; mais jamais ce mot d'animadverjîon du confeil ne me conviendra. Il faut iniquité '.§? violation des loix. Je ne fais nommer \ts chofes que par leur nom.

Je ne puis ni ne veux rien dire, ni rien faire , en quelque manière que ce foit , qui ait l'air de réparation ni d'excufes , parce qu'il eft infâme & ridicule que ce foit à l'offenfé , de faire fatisfadion à l'offenfeur.

Les éclairciflemens que vous me propofez , font bons & bien tournés. Je les aurois pu donner, fi l'on n'eût pas voulu m'y

contraindre: mais je fuis las de faire l'enfant, & indigné de voir des Genevois faire fi fottement les inquihteurs. Les éclairciffemens néceîfaires font tous dans mes écrits & dans ma conduite; je n'en ai plus d'autre à donner.

Vos Genevois , dites -vous , fe demandent , que fera RouJJcau ? Je trouve que ceux qui difent, il ne fera rien , parlent très-fenfément , puifqu'en effet il n'a rien ù faire. Quant à ceux qui difent , il fe fera connoître , j'ignore ce qiv'ils attendent ; mais je fais bien

que fi cela n'en: pas fait, cela nefe fera jamais. IVloi aufii je me de- ■mandoîs , que feront les Genevois ? Je me Tepondois , ils fe feront concoure : c'efl au(I*. ce qu'ils ont fait.

Je fuis furpris que mon ami Deluc puifle •me confeiller de faire à Berne, des baffeffes que]e ne veux pas faire à Genève. Je vous jnre que les procédés des Bernois ne me touchent guère : ce font ceux des -Genevois , qui m'ont navré : s'ils veulent £tre les derniers à réparer leurs torts , je 'les en difpenfe.

Je ne fuis nullement en état d'aller k Genève ; je n'en HJ pas la moindre envie ^ & R jamais j'y vais (ce qui, vu le fort qui m'y attend, n'eft à defirer ni pour mon. repos , ni pour ma fureté , ni pour l'honneur des Genevois-) , ce ne fera finement pas en fuppliant.

J'ai été citoyen tant que j'ai cru avoir une patrie. Je me trompois , je fuis défabule. L'infulte qui m'a été faite, m'eiis commune , comme vous le dites fort bien , avec les loix & la religion ; les affronts; qu'on partage avec elle , font des triomphes. Cependant les membres de l'état reftent tranquilles fpeclateurs dans cette affaire , comme fi gIIq ne les regardoit pas. A la bonne heure. Pour moi , je vous; déclare que déformais elle, me regarde encore moins. Si je m'obftinois à faire feu!' le Dom Quichotte , ce qui futjufqu'ici le zèle- d'un patriote, deviendrait l'entêtement d'un fou. Perfonne ne fait mieux que les Genevois , fi je leur, fuis bon à quelque chofe. Pour moi, je fais par expérience , qu'ils ne me font bons à rien..

Voilà vos livres, cher ami : je me fui* efforcé de les lire ; mais je vous avoue que votre Ditton accable ma pauvre tête ; il me noie

dans une mer de paroles , dont je ne puis me tirer. Tout ce qu'il me femble d'appercevoir , c'eft; qu'il tient en l'air une grofle maflue , qu'il remue fans celle d'un air fort terrible & menaçant ; & quand jl vient à frapper , ce qu'il fait rarement , & pour caufe , on fent que la maflue n'eft que de coton.

Bon jour , homme de bien ; je vous émbrafle ; & Genevois ou non , je ferai toujours votre ami.

LETTRE

A Af. Beau -C h at eau.

Motiers , z6 février ij€$.

J E ne fais, mon cher Beau-Château , comment vous faites; vous me louez & vous meplaifez. C'efl fans doute que vos louanges parlent au cœur, & j'en porte un qui ne fait point rcfifler à cela. Je me fouviens

qu'avant de prendre la pkime , je difois à ânes amis : Je ne voudrois favoir écrire que pour me faire aimer des bons , & haïr ■des médians. Maintenant, je la pofe avec la gloire d'avoir bien rempli mon objet. Combien de fois , entrant dans une affemblée , je me fuis applaudi de voir étinceler la fureur dans les yeux des frippons, & l'œil de la bienveillance m'accueillir dans les gens de bien ! Non qu'il n'y ait beaucoup de ces derniers qui trouvent mes livres mal faits & qui ne font pas de mon. avis ; mais il n'y en a pas un qui ne m'aime à caufe de mes livres. Voilà ma couronne , cher Beau - Château. Qu'elle me paroît belle ! Elle efl parée fur ma tête , par le* mains de la vertu. PuifTai-je être digne do la porter !

Je n'ai fait ni ne ferai l'apologie de la profefiion de foi du Vicaire ; j'efpere , comme vous le dites , qu'elle n'en a pas befoin. Je laiffe bourdonner à leur aife , \ti Comparets & autres infectes venimeux qui me vont picottant aux jambes. Leurs blefliires font fi peu dangereufes, que je

ne daigne pas même les écrafer deflusf Mais quant aux gens en place , qui ont la baïïeiïe de m'infulter , je puis avoir quelque chofe à leur dire. Ils ont fi grand befoin de leçons , & fi peu d'hommes leur çn ofent donner, que je me crois fpécialement appelle à cet honorable & périlleux emploi. IYlalheureufement, je n'ai plus de talens; mais je me fens du courage encore. Vous faites bien , cher Beau - Château , de m'aimer , vous & vas compagnons de voyage ; ce ri'eft qu'une dette que vous payez. Quand vous pourrez me revenir voir , foit enfemble , foit Séparément , vous me ferez du bien ; & j'efpere que plus nous nous verrons, plus nous nous aimerons. Je vous embraffe de tout mon cceur.

LETTRE

A Mo tiers , //tfj.

L cfl , dites -vous , très -cher ami , quatre cents citoyens & bourgeois qui ont paru mécontens de ce qui s'eft pafle. Il s'en eft donc trouvé cinq ou fix cents autres qui en ont été contens : que voulez -vous que j'aille faire parmi ces gens là ?

Vous me propofez un voyage dans une faifon où je ne puis pas même fortir de ma chambre ; c'eft un arrangement que mon état rend impoffible. Il y a vingt ans que je n'ai fait une lieue en hiver. Si jamais j'entreprends un voyage en pareille faifon , ce ne fera fùrement pas pour aller à Genève.

Vous me demandez le compliment que je ferois à I\I. le premier fyndic. Je ferois fort embarraffé de vous le dire. Je n'aurois afiurément qu'un fort mauvais compliment à lui faire. Ce n'eft pas la peine d'aller fi loin pour cela-.

J22 Lettres

Depuis quand ek-ce à l'offenfé de demander exeufe ? Que Ton commence par me faire la iatisfaction qui m'elt due ; je tâcherai d'y répondre convenablement.

Tous vos meilleurs fe tourmentent beau?

coup de favoir pourquoi I\I. de IVlontmollin ne m'a pas excommunié. Je les trouve plaifans : & de quoi fe mêlent- ils ? Je penfe avoir autant de droit fur eux qu'ils en ont fur moi : cependant je ne vais point m 'informer curieufement, s'ils difent bien leur catéchifme , & s'ils ont bien fait leurs piques.

Que je fois, du moins quant à préfent, orthodoxe, juif, païen, athée, que leur importe ? Ce n'eftpas décela qu'il s'agit. La queftion eft de favoir fi les loix ont été violées , & fi , quel que je fois , on m'a traité injuftement : voilà ce qui leur importe , & fùrement beaucoup plus qu'à moi ; car par rapport à moi , la chofe eft faite : on ne me fera pas pis. Mais les conféquences les regardent. Tandis qu'ils traitent cette affaire du haut de leur gran.

DIVERSES. fil

deur , faut -il donc que j'en fafle pour eux Éoqs les frais , & que je vienne en fuppliant \ demander qu'on me pardonne les affront* que j'ai reçus ? Ce n'eft pas mon avis. Que les chofes en reftent là , puifque cela leur convient. On verra qui , dans la fuite , s'en trouvera le plus mal , d'eux ou de moi.

Cher ami , je vous l'ai dit , & je vous le répète de bon cœur : j'aime encore mes compatriotes. Je fens vivement dans mes malheurs , l'atteinte qui a été portée a leurs droits & à leur liberté. Quoi qu'il arrive, je ne veux jamais demeurer à Genève; .cela eft bien décidé. Mais s'ils avoient vu le tort que leur fait celui que j'ai reçu , & combien ils ont d'intérêr. qu'il foit réparé, j'aurois agi de concert avec eux dans cette affairé , autant que mon honneur outragé l'eûtpermis. Alors , après avoir commencé par remettre les chofes dans l'état où elles doivent être, s'ils ont tant d'envie de me régenter, ils m'auroient régenté tout leur foui. Mais comment ne voient-ils pas qu'avant cela, l'inquifition qu'ils veulent établir fur moi , efr, impertinente & ridicule?

S'ils font aflez foux pour exiger que je m'y prête , je ne fuis pas affez fot pour m'y prêter. Ainfi je n'ai rien à dire à M. de JVTontmollin , attendu que ni M. de Montmollin , ni moi , n'avons pas plus de compte à leur rendre, que nous n'en avons à leur demander.

Les affronts qui m'ont été faits , ne peuvent être fuffifamment réparés , que par une invitation honnête & formelle de retourner à Genève. Si l'on peut fe réfoudre à une démarche fi décente & fl convenable, fi due, il faudra qu'on foit bien difficile, fi l'on n'eft pas content de la manière dont j'y répondrai. Alors on pourra s'enquêter de ma foi , & je ferai toujours prêt à en rendre compte. Sans cela, ne parlons plus de cette affaire; car nul autre expédient ne peut me convenir.

LETTRE

A M. PETlTPIERRE , pajieur à Nauhaul.

A Mo lut s '7^3*

Je n'ai point, monfieur, de fatisfaction n faire au chriftianifme , parce que je ne l'ai point oftenfé ; amfi je n'ai que faire pour cela , du livre de M. Denife.

Toutes les preuves de la vérité de la religion chrétienne font contenues dan^ la Bible. Ceux qui fe mêle.t d'écrire ces preuves, ne font que les tirer de là & les retournera leur mode. Il vaut mieux méditer l'original & les en tirer foi-même, que dé les chercher dans le fatras de ces auteurs. Ainfi , monfieur , je n'ai que faire encore pour cela, du livre de M. Denife.

Cependant , puifque vous m'aJTurez qu'il eit bon , je veux bien le garder fur "votre parole, pour le lire quand j'en aurai le loifir, à condition que vous aurez la tonte de me faire dire ce que vous acoûté l'exemplaire ojjc vous m'avez envoyé \ &

de trouver bon que j'en remette îe prix à votre commiliionnaire : faute de quoi, le livre lui fera rendu fous quinze jours'.; pour vous être l'envoyé.

Je palTe , monfieur, à la féponfe à vos deux queftions".

Le vrai chriftianifme n'eft que la religion naturelle mieux expliquée , comme vous le dites vous-même , dans la lettre dont vous m'avez honoré. Par conféquent, profefTer la religion naturelle, n'eft point fe déclarer contre le chriftianifme.

Toutesles connoifTances humaines ont leurs objections & leurs difficultés, fouvent infolubles. Le chriftianifme a les Tiennes, que l'ami de la vérité, l'homme de bonne foi , le vrai

chrétien ne' doivent point diffimuler. Rien ne me feandalife davantage que de voir qu'au lieu de réfoudre ces difficultés, on me reproche de les avoir dites.

Où prenez-vous , monfieur, que j'aie dit que mon motif à profefTer la religion chrétienne , eft le pouvoir qu'ont lesi effcrits de ma forte , d'édifier & de feanda-

lifer ? Cela n'eft alîurément pas dans ma lettre à M. de Montmollin , ni rien d'approchant ; & je n'ai jamais dit ni écrit pareille fottife.

Je n'aime ni n'eftime les lettres anonymes, &je n'y réponds jamais ; mais j\ 5 cru , montieur, vous devoir Une exception , par refpedl pour votre âge & pour votre zèle. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter, en ne vous lignant pas , c'étoit un foin fuperflu ; car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, & je n'emploie jamais de formule.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Motiers , le zi mars ty&J*

0 1 L À , cher Mou Itou , puifque vous le voulez , un exemplaire de ma lettre à M. de Beaumont. J'en ai remis deux autre» au meïïager depuis plufieurs jours; mais il diffère fon départ d'un jour à l'autre , & ne partira, je crois , que mercredi. J'aM,-

rai foin de vous en faire parvenir davantage. En attendant, ne mettez ces deux là, qu'en des mains f lires , jufqu'à ce que l'ouvrage paroifle , de peur de contrefaction.

J'ai attendu, pour juger les Genevois, que je fufTe de fang froid. Ils font jugés. J'aurois déjà fait la démarche dont vous me parlez , fi milord Maréchal ne m'avoit engagé à dillérer, &je vois que vous penfez comme lui. J'attendrai donc pour la faire, de voir l'effet de la lettre que je vous envoie : mais quand cet effet les rameneroit à leur devoir, j'en ferois , je vous jure, très -médiocrement flatté. Ils font fi fots & fi ro nies , taie le bien même ne m'intérefferoit déformais de leur part, guère plus que le mal. On ne tient pius guère aux gens qu'on méprife

J\l. de Voltaire vous a paru m'aimei , parce qu'il fait que vous m'aimez ; foyez perfuadé qu'avec les gens de fon parti, il tient un autre langage. Cet habile comédien, do/is inftruffys et arc pc'asgà , fait changer de ton , félon les gens à qui il a

h. faire. Quoi qu'il eu foit , fi jamais ii arrive qu'il revienne fincérement , j'ai déjà les bras ouverts : car de toutes les \ ertus chrétiennes, l'oubli des injures e(la je. vous jure , celle qui me coûte le moins, Point d'avances ; ce feroit une lâcheté : mais comptez que je ferai toujours prêt à répondre aux Tiennes , d'une manière dont il fera content. Partez de là , fi jamais il vous en reparle. Je fais que vous ne voulez pas me compromettre , & vous favez , je crois, que vous pouvez répondre de votre ami en toute chofe honnête. Les manœuvres de M. de Voltaire , qui ont tant d'approbateurs à Genève , ne font pas vues du même œil à Paris. El'es y ont foulevé tout le monde , & balancé le bon effet de la protection des Calas. Il eft certain que ce qu'il peut faire de mieux pour fa gloire , eft de fe taccommoder avec moi.

Quand vous voudrez venir , il faudra

nous concerter. Je dois aller voir milorrî

Maréchal avant fon départ pour Berlin ;

Vous pourriez ne pas me trouver. D'ail-

Tçme VL l

il® Lettres

leurs, la faifon n'eft pas allez aVâiïcéè pour le voyage de Zuric, ni même pour Ja promenade. Quand je vous aurai, je voudrais vous tenir un peu long-temps»

J'aime mieux différer mou plaifir, & en jouir à mon aife. Doutez -vous que tout ce qui vous accompagnera ne foit bien xecu?

A M. J. B V RJS A N D. (l)

A Mot'urs y h 2 1 mars ijGz.

I 1 A réponfe à votre objection , moniteur, eft dans le livre même d'où vous

(i) M. Burnand , à qui ces lettres font adrefTées, avoit reproché à M. RoulTcau la publication de la confejjîun de fui du Vicaire Savoyard, contre cette maxime exprelfe du vicaire luimême*

" Tant qu'il relie quelque bonne croyance par- ,j mi les hommes , il ne faut point troubler les „ âmes paifibles, ni alarmer la foi des fîmples , ;) par des difficultés qu'ils ne peuvent réfoudre, j, & qui les inquiètent fans les éclairer, :j

DIVERSES. t%i

./.Liiez plus attentivement le texte & les notes ; vous trouverez cette objection réfolue.

Vous voulez que j'ôte de mon livre Ce qui effc contre la religion ; mais il n'y a clans mon livre , rien qui foit contre la religion.

Je voudrois pouvoir vous complaire , en faifant le travail que vous me prefcrivez. Monfieur , je luis infirme , épuile ; je vieillis ; j'ai fait ma tâche, mal fans cloute, mais de mon mieux. J'ai propofé mes idées à ceux qui conduifent les jeunes gens ; mais je ne fais pas écrire pour les jeunes gens.

Vous m'apprenez qu'il faut vous dire tout, ou que vous n'entendez rien. Cela me fait défefpérer, monfieur, que vous m entendiez jamais ; car je n'ai point, moi , le talent de parler aux gens à qui il faut tout dire.

Je vous falue , monfieur, de tout morj cœur.

T32 Lettres

LETTRE

AU MEME

A Mot'urs , U 28 mars 1763,

IJOLUTION de l'objeclion de M. Burnand.

Mais quand une fois tout ejl ébranlé , on doit conferver le tronc aux dépens des branches , Êsfc. (1)

Voilà, je crois , ce que le bon vicaire pour* roit dire à p'réfent au public. (2)

M. Burnand m'afiiire que tout le monde trouve qu'il y a dans mon livre beaucoup de chofes contre la religion chrétienne. Je ne fuis pas , fur ce point comme fur bien d'autres , de l'avis de tout le monde , & d'autant moins que parmi tout ce monde Jà, je ne vois pas un chrétien.

Un homme qui cherche des explications pour compromettre celui qui les donne, eft peu généreux ; mais l'opprime

(1) Emile, tom. III, page 157 de l'édition de Genève 1782, & page 1 04 , tome II , in-40.

(2) Ibid. page iog, à la note ; & tome II à in-4.0. page 71 , à la note.

Diverses: \%%

qui rfofe les donner eft un lâche, & je n'ai pas peur de parler pour tel. Je. ne crains point les explications ; je crains les difeours inutiles. Je crains fur-tout r les dél'œuvrés , qui , ne fâchant à quoi paffer leur temps, veulent difpofer du mien.

Je prie M. Burnand d'agréer mes faludations.

LETTRE

AU MÊME

A Motiers , h 4 avril iyG'^l

E fuis très - content , monfieur , de votre dernière lettre , & je me fais un très -grand plaifir de vous le dire. Je vois avec regret que je vous avois mal jugé. Mais, de grâce , mettez -vous à ma place. Je reçois des milliers de lettres où , fous prétexte de me demander des explications , on ne cherche qu'à me tendre des

pièges* Il me faudroit de la fanté, du loifir, &" des fiecles , pour entrer dans tous les détails qu'on me demande ; t\ pénétra

motif fecret de tout cela. je -réponds avec franchife , avec dureté même , à 'l'intention plutôt qu'à l'écrit. Pour vous, monfieur , que mon âpreté n'a point révolté, vous pouvez compter de ma part fur toute l'eftime que mérite votre procédé honnête, & fur une difpofition à vous aimer , qui probablement aura fon effet , fi jamais nous nous connoiffons davantage. En attendant, recevez, monfieur , je vous fupplie , mes excufes & mes finceres falutations.

LETTRE

'A M. de Mont molli n , en lui envoyant ma lettre à M. de Beaumont.

A Motiers , le 18 mars ly&j.

V oici , monfieur, un écrit devenu néceffaire. Quoique mes agreffeurs y foient un peu mal menés, ils le feroient davantage , fije ne vous trouvois pas en quelque forte, entre eux & moi. Comptez, monsieur , que li vbus ceffiez de leur fervir de

fahve - garde , ils ne s'en tireroient pas à fi bon marche. Quoi qu'il en foit, j'efpere que vous ferez content de la claffe à part , où j'ai tâché de vous mettre; & il ne tiendra qu'à vous de connoître , & dans cet écrit, & dans toute ma vie , qu'en ufant avec moi de procédés honnêtes , vous n'avez pas obligé un ingrat.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Mo tiers - Travers , ce i avril iy6$,

V/E n'étoit pas, cher ami, que je déjfapprouvafle l'envoi d'un exemplaire" en France , que je ne vous ai pas répondu fur -le - champ; mais l'ennui, les tracas, les fouffrances , les importuns me rendenr. parefleux : l'exactitude eft un travail qui patte ma force aéluelle. Faites ce que vous voudrez; votre envoi ne fera qu'inutile ; voilà tout. Vous n'avez que trois exemplaires ; j'attends d'en avoir davantage 3

pour vous en envoyer, encore ne fais -je

pas trop comment.

V t eft un fourbe. Je n'approuve

point qu'on lui faffe Jire l'ouvrage ; encore moins qu'on le lui prête. Il ne veut le voir que pour le faire décrier par les petits vipereaux qu il élevé à la brochette , & par lefquels il répand contre moi , fon fade jpoifon dans les Mercures de Neuchatel.

Vous devez comprendre qu'un carton efl impofiible, dès qu'une fois un ouvrage eft forti de la boutique du libraire. Si vous voulez en faire un pour Genève en particulier , foit; j'y confens : mais je ne veux pas m'en mêler, & foyez perfuadé que cela ne fervira de rien. Ouand on cherche des prétextes , on en trouve. Les Genevois m'ont trop fait de mal pour ne pas me baïr ; & moi , je les connois trop pour ne les pas méprifer. Je prévois mieux que vous , l'effet de la lettre. J'ai honte de porter encore ce même titre dont je m'honorois ci - devant ; dans fix mois d'ici , je compte en être délivré;

Voue aventure avec la compagnie ne.

diverses; 1 17

m'étonne point. Elle me confirme dans 3c jugement que j'ai porté de toute cette prêtraille. Je ne doute point qu'en effet, votre amitié pour moi n'ait produit votre exclufion : mais loin d'en être fâché , je vous en félicite. L'état d'homme d'églife ne peut plus convenir à un homme de bien, ni à un croyant. Quittez -moi ce collet qui vous avilit: cultivez en paix les lettres , vos amis , la vertu : foyez libre , puifque vous pouvez l'être. Les marchands de religion n'en fauroient avoir. Mes malheurs m'ont inftruit trop tard : qu'ils vous inftruifent à temps.

Je fouffre beaucoup , cher ami ; je me fuis remis à Tufage des fondes, pour tâcher de me procurer un peu de relâche quand vous ferez avec moi. Je me ménage ce temps , comme le plus précieux de ma vie , ou du moins le plus doux qui me refte àpafler. Ménagez-vous la liberté de venir quand je vous écrirai ; car malheureufementje fuis encore moins maître de mon temps , que vous du vôtre.

J'ai toujours oublié de vous dire que

Lettres *j ai à Yverdon , un cabriolet que je n«* ferais pas fâché de trouver à vendre.

PouiToit-il vous fervir, en attendant, dans nos petits pèlerinages? Pour moi, voi:^ favez que je n'aime aller qu'à pied. Si vous avez des jambes, nous nous en Servirons , mais à petits pas ; car je ne fauiois aller vite , ni faire de longues traites : mais je vais toujours. Nous eau ferons à notre aife : cela fera délicieux. Je vous embraffe.

Si vous amenez quelqu'un , tachez au moins que nouspuiffionsunpeu nous voir feuls.

LETTRE

A M. de la Porte.

A Moticrs 9 le 4 avril 1703.

V o US pouvez favoir, monfieur, que je n'ai jamais concouru ni confenti à aucun des recueils de mes écrits qu'on a publiés juf-qu'ici; & par la manière dont ils font faits, on voit aifément que l'auteur ne

s^en cft pas mêlé.- Avant réfolu d'en faire moi - même une édition générale , en prenant congé du public, je le vois avec peine inondé d'éditions déteftables & réitérées , qui peut-être le rebuteront aufii de la mienne , avant qu'il foit en état d'en juger. En apprenant qu'on en préparoit:

encore une nouvelle où vous êtes , je ne pus m'empêcher d'en faire des plaintes ; ces plaintes , trop durement interprétées, donnèrent lieu à un avis de la gazette de Hollande , que je n'ai ni diélé ni approuvé, & dans lequel on. fuppofe que le fieur Rey a feul le droit de faire cette édition générale: ce qui n'eft pas. Quand il en a fait lui - même un recueil avec privilège , il l'a fait f:\ns mpn aveu ; & au contraire , eu lui cédant mes manuferits , je me fini expreflement réfervé le droit, de recueillir le tout, & de le publier où & quand il me plairoit. Voilà, monficur , la vérité.

Mais , puifque ces éditions furtives font, inévitables, & que vous voulez bien préfider à celle-ci , je ne doute point , mon fieur, que vos foins ne h mettent fort au- rMïhs

des autres: dans cette opinion , je prencTs? le parti de différer la mienne, & \e me félicite que vous ayez fait aflez de cas de mes rêveries , pour daigner vous en occuper. Malheureufement, le public toujours de mauvaife humeur contre moi , fe plaindra que vous m'honorez à fes dépens. II dira qu'un éditeur te] que vous, lui rend moins qu'il ne lui dérobe; & quand vous pourriez lui plaire & l'éclairer par vos écrits , il regrettera le temps que vous pro= diguez aux miens.

Je vous remercie , monfieur , d'a\'oir bien voulu m'envoyer la note des pièces qui devront entrer dans votre recueil ; vous êtes le premier éditeur de mes écrits , qui ait eu cette attention pour moi. Entre celles de ces pièces dont je ne fuis pas l'auteur, j'y en trouve une qui ne doit être là d'aucune manière : c'eft le Petit Prophète. Je vous prie de le retrancher , fi vous êtes à temps; fmon , de vouloir bien déclarer que cet ouvrage n'eft point de moi , & que je n'y ai pas la moindre part.

Recevez , monfieur, je vous fupplie, mon refpecl & mes falutations.

LETTRE

A M. Mo u lt ou.

A Moticrs , ce famedi iG avril iyG$m

OICI, cher Moultou , puifque vous]e voulez , encore deux exemplaires de la Lettre ; c'eft tout ce qui me refte avec le mien. Je n'entends pas dire qu'il s'en foit répandu dans le public aucun autre que ceux que j'ai donnés, & je n'ai plus aucune nouvelle de-Rey: ainfi il fe pourrait trèsbien, que quelqu'un fût venu à bout de fupprimer l'édition. En ce cas , il importerait de placer très - bien

ces exemplaires , puifqu'ils feraient difficiles & peut-être impoflibles à remplacer. Si vous trouviez à propos d'en donner un à M. le colonel Pidet , lequel m'a écrit des lettres trèshonnêtes , vous me feriez grand plaifir.

Je comprends quel eft l'endroit où; JV1. Deluc croit fe reconnoître. Il fe trompe fort. Mon cara&ere n'eft affurésnent pas de tympanifer mes amis 5 mais

142 Lettre I

Je bon homme, avec toute fa fagetle , nkt pu éviter un piège dans lequel nous tombons tous : c'eft de croire tout le monde fans ce (Te occupé de nous en bien ou en mal . tandis que fouvent on n'y penfc guère.

Quand vous viendrez , je vous montrerai dans des centaines de lettres , une rame des lourds fermons, dont je me fuis plaint: & quels fermons, grand Dieu! Il m'en coûte, depuis que je fuis ici, dix louis en ports de lettres, pour des réprimandes , des injures & des bètifes ; <S: ce qu'il y a de plaifant, c'eft qu'il n'y a pas un de ces fots là , qui ne pente être le feul , & ne prétende m'occuper tout entier.

Il efl certain que j'ai mieux prévu que vous , l'effet de la Lettre à M. de Beaumont. Tout ce que je puis faire de bien .• ne fera jamais qu'aigrir la rage des Genevois. Elle eft à un point inconcevable. Je fuisperfuadé qu'ils viendront à bout de m'en rendre enfin la viélime. Mon feul crime eft de les avoir trop aimés : mais ils ne le pardonneront jamais. Soyez pe •■

fuadc que je les vois mieux d'ici . que vous d'où vous êtes. Je ne vois qu'un feul moyeu d'attiédir leur fureur; cela prefle. En-

voyez-moi, je vous prie, le nom & l'adrefle de M. le premier fyndic.

Venez quand vous voudrez ; je vous attends. Mes malheurs à tous égards font à leur dernier terme ; mais feulement que je vous embralïe , & tout cft oublie.

LETTRE

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG,

Motiers - Travers , 2 3 avril /76J.

ARDONNEZ-moi,monfïeur le maréchal , une nouvelle importunité ; il s'agit d'un doute qui me rend malheureux , & dont perfonne ne peut me tirer plus aifément ni plus fûrement que vous. Tout le monde jcï me trouble de mille vaines alarmes 7 fur de prétendus projets contre ma liberté. J'ai pour voifin depuis quelque temps , un gentilhomme Hongrois, homme de mérite , dans l'entretien duquel je trouve êtes

confolations. On vient de recevoir & de me montrer un avis que cet étranger eft au fervice de France, & envoyé tout exprès pour m'attirer dans quelque piège. Cet avis a tout l'air d'une baffe jaloufie. Outre que]e ne fuis affurément pas un perfonnage affez important pour mériter tant fie foins , je ne puis reconnoître f efprit fraiiçois , à tant de barbarie , ni foupeonner un honnête homme, fur des imputations en l'air. Cependant on fe fait ici un plaifir malin de m'effrayer. A les en croire , je ne fuis pas même en fureté à la promenade, & je n'entends parler que de projets de m'enlever. Ces projets font -ils réels ? Eftil vrai qu'on en veuille à ma perfonne? Si cela eft , l'exécution n'en fera pas difficile , & je

fuis prêt d'aller me rendre moimême où l'on voudra; aimant mille fois mieux palier le relie de mes jours dans les fers , que dans les agitations continuelles où je vis, & en défiance de tout le monde. Je ne demande ni faveur, ni grâce, je ne demande pas même juftice^ je ne veux qu'être éclaira fur les inten.

rions*

lions' du gouvernement. Ce n'efl nullement pour me mettre à couvert, que je defire en être inftruit, comme on le connoîtra par ma conduite ; & fi l'on ne penfe pas à moi, ce me fera un grand foulagenient d'en être inftruit. Un mot d'éclairciffement de vous , me rendra la vie. Je ne puis croire que ma prière foit indifcrete. Je n'entends pas pour cela, que vous me répondiez de rien. Marquez - moi amplement ce que vous penfez, & je fuis content; le doute m'eft cent fois pire que le mal. Si vous connoiiïiez de quelle ango'iïe votre réponfe, telle qu'elle foit, peut rne tirer, je connois votre cœur, monfieur le Maréchal , & je fuis bien fur que vous ne tarderiez pas à la faire.

LETTRE

A M. Mou lt ou,

A Mo tic s , h y mai JyrtfjJ

1 OUR Dieu, cher ami , ne laifTez point courir cet impertinent bruit d'une ré.I- Tomt Vh K

ï4& Lettre s.

dence auprès des Cantons. Je parieroîs que c'eft: une invention de mes ennemis, pour me faire regarder comme un homme abandonné , quand on iaura combien ce bruit effc faux. Vous fa-

vez que je viens de perdre milord Maréchal , mon protecteur, mon ami , & le plus digne des hommes ; mais vous ne pouvez favoir quelle perte je fais en lui. Pour me mettre en fureté T autant qu'il étoit poffible , contre la mauvaife volonté des gens de ce pays , il m'envoya avant fon départ , des Lettres de naturalité: c'eft peut-être ce fait, augmenté & défiguré , qui a donné lieu au fot bruit dont vous me parlez. Quoi qu'il en ioit , jugez fi dans mon accablement , j'ai befoin de vous. Venez ; ne laiffez pas plus long-temps en preffe , un cœur accoutumé à s'épancher , & qui n'a plus que vous» Marquez - moi à peu près le jour de votre arrivée, & venez tomber chez moi : vous y trouverez votre chambre prête.

Comme I\L Pictet m'a toujours écrit fous le couvert d'autrui , je vous adrelTe pour lui cette lettre , dans le doute s'il n'y

à point dans unecorrefpondance directe , quelque inconvénient que je ne fais pas.

Ne vous tourmentez pas beaucoup de ce qui fe fait à Genève à mon égard; cela ne m'intéreflfe plus guère. Je confens à Vous y accompagner, ù. vous voulez, mais comme je ferois dans une autre ville* Mon parti eft: pris, mes arrangemens font faits. Nous en parlerons.

LETTRE

A M. Marc Ch a pu is.

A Motiers , le ix mai 1763*

\ OUS verrez, monfieur, je le préfume i la lettre quej'écris à M. le premier fyndic. Plaignez- moi , vous qui connoifTez mon cœur , d'être forcé de faire une démarche qui le déchire. Mais après les

affronts que j'ai reçus dans ma patrie , & qui ne font ni ne peuvent être réparés , m'en reconnoitre encore membre , feroit confentir à mon déshonneur. Je ne vous ai point écrit , snonlieur, durant mes difgraces : les mal-.

heureux doivent être difcrets. Maintenant que tout ce qui peut m'arriver de bien & de mal eft à peu près arrivé , je me livre tout entier aux fentimens qui me plaifent & me confolent; & ibyez perfuadé, monfieur , je vous fnpplie , que ceux qui m'attachent à vous, ne s'affoibliront jamais.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Moticrs , le 4 juin 1703,

J'ai fi peu de bons momens en ma vie, qu'à peine efpérois-je d'en retrouver d'aufii doux que ceux que vous m'avez donnés. Grand merci, cher ami ; fi vous avez été content de moi , je l'ai été encoi e plus de vous. Cette fimple vérité vaut; bien vos éloges ; aimons-nous affez l'un, Vautre pour n'avoir plus à nous louer.

Vous me donnez pour Nllle. C .'

une commifilon dont je m'acquitterai aial , précifçment à caule de mon eftime

pour elle. Le refroidiflement de IVT. G

me fait mal penfer de lui. J'ai revu fou livre ; il y court après l'efprit ; il s'y

guindé. M. G n'eft point mon

homme ; je ne puis croire qu'il foit celui

de Mlle. C Qui ne fent pas fon

prix , n'eft pas digne d'elle ; mais qui l'a pufentir, & s'en détache, eftun homme à méprifer. Elle ne fait ce qu'elle veut ; cet homme la fert mieux que fon propre cœur. J'aime cent fois mieux qu'il la laine pauvre & libre au milieu de vous , que de l'emmener être malheureufe & riche en Angleterre. En vérité , je fouhaite que M. G ne vienne pas. Je voudrais medéguifer, mais je nefaurois;jc voudrais bien faire, & je fens que je gâterai tout.

Je tombe des nues au jugement de JVI. de JVlonclar. Tous les hommes vulgaires , tous les petits littérateurs fone faits pour crier toujours au para'doxe , pour me reprocher d'être outré : mais lut que je croyois philofophe , & du moins logicien , quoi, c'eft ainfi qu'il m'a. lu .g,

T50 Lettres

c'eft ainfi qu'il me juge ! Il ne m'a donc pas entendu ? Si mes principes font vrais , tout eft vrai. S'ils font faux , tout eft faux. Car je n'ai tiré que des conféquences rigoureufes & néceffaires. Que" veut -il donc dire ? Je n'y comprends rien. Je fuis afluré-ment comblé & honoré de fes éloges , mais autant feulement que je peux l'être de ceux d'un homme de mérite qui ne m'entend pas. Du refte , ufe? de fa lettre comme il vous plaira ; elle lie peut que m'être honorable dans le public. Mais quoi qu'il dife , il fera tou^ jours clair, entre vous & moi, qu'il ne m'entend point.

Je fuis accablé de lettres de Genève.

Vous ne fauriez imaginer à la fois la bê« tife & la hauteur de ces lettres. Il n'y en a pas une où l'auteur ne fe porte pour mon

juge, & ne me cite à fou tribunal pour lui rendre compte de ma conduite.

Un M. B...t, qui m'a envoyé toute fa procédure , prétend que je n'ai point) ret^u d'affront , & que le confeil avoit droit de flétrir mon livre , fans çommen-

Cer par citer l'auteur. Il me dit, au fujet de mon livre brûlé par le bourreau , que l'honneur ne foume point du fait d'zm tiers : ce qui fignifie (au moins fi ce mot de tiers veut dire ici quelque chofe) qu'un homme qui reçoit un foufflet d'un autre, ne doit point fe tenir pour infulté. J'ai pourtant, parmi tout ce fatras , reçu une lettre qui m'a attendri jufqu'aux larmes : elle eft anonyme, & par une fimplicité qui m'a touché encore, en me faifant rire , l'auteur a eu foin d'y xenferiner le port.

Je fouhaite de tout mon cœur que les chofes foient laiflees comme elles font , & que je puiffe jouir tranquillement du plaifir de voir mes amis à Genève , fans affaires & fans tracas ; je partirai fi-tôt que j'aurai reçu de vos nouvelles. Je vous manderai le jour de notre arrivée , & je vous prierai de nous louer une chaife , pour partir le lendemain matin. Adieu , cher ami; mille refpeds àmonfieur votre père & à madame votre époufe : elle n'a |?oint à fe plaindre, j'efpere , de votre

féjour à Motiers. Si vous y avez acquis le corps d'Emile , vous n'y avez poinï perdu le cœur de St. Preux ; & je fuis bien fur que vous aurez toujours l'un & l'autre pour elle.

Voici des lettres que j'ai reçues pour vous. Mille amitiés à M. LeSage. Je vous embraïïe de tout mon cœur.

Je ne vous envoie point les eftampes que vous me demandez , de crainte qu'elles ne fe gâtent à la pofte ; j'efpere vous les porter.

■ il. i ■—■— — m

LETTRE

A Motiers , le 5 juin iyG$.

01 CI, monfieur , la petite réponfe que vous demandez aux petites difficultés qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont. (*)

(*) Voici le partage objecté.

c' je crois qu'un homme de bien3 dans quelquç

1*. Le chriftianifme n'eft que le judaïfme expliqué & accompli. Donc les apôtres ne tranfgreflbient point les loix des Juifs , quand ils leur enfeignoient l'Evangile : mais les Juifs les perfécuterent parce qu'ils ne les entendoient pas, ou qu'ils feignoient de ne les pas entendre : ce n'eft pas la feule fois que le cas eft arrivé.

2°. J'ai di flingue les cultes où la religion eflentielle fe trouve , & ceux où elle ne fe trouve pas. Les premiers font bons , les autres mauvais ; j'ai dit cela. On n'eft obligé de fe conformer à la religion particulière de l'état , & il n'eft même permis de la fuivre , que lorfque la religion effentielle s'y trouve ; comme elle fe trouve, par exemple, dans divprfes

^^— ■■■»■■ ■ mMmm ■— — ■■■ ■■■■■■■■ ■ — — ^— ^— — — — — mm

j5 religion qu'il vive de bonne foi , peut être fauve. « Mais je ne crois pas pour cela, qu'on puiffe léj, gitimement introduire en un

pays, des religions j, étrangères, fans la permiflion du fouverain ; „ car fi ce n'eft pas directement défobéir à Dieu , 5, c'eft défobéir aux lois ; & qui d'éfobcit aux 53 loix j défobéit à Dieu. ~

Lettre

communions chrétiennes, dans le mahométifme , dans le judaïfme. Mais dans le paganifme, c'étoit autre chofe ; comme très - évidemment la religion eiTentielle ne s'y trouvoit pas , il étoit permis aux apôtres de prêcher contre le paganifme , même parmi les païens , & même malgré eux.

3°. Quand tout cela ne fcroit pas vrai , que seiifuivroit-il?Bien qu'il ne foit pas permis aux membres de l'état d'attaquer de leur chef, la foi du pays , il ne s'enfuit point que cela ne foit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expreffément. Le catéchifme vous apprend que c'eft le cas de la prédication de l'Evangile. Parlant humainement, j'ai dit Je devoir commun des Jiommes ; mais je n'ai point dit qu'ils • ne duffent pas obéir, quand Dieu a parlé. Sa loi peut difpenfer d'obéir aux loix » humaines ; c'eft un principe de votre foi que je n'ai point combattu. Donc en întroduifant une religion étrangère, fans la permifiion du fouverain , les apôtres n'étoient point coupables. Cette petite

tépotrft efl, je penfe , à votre portée ; Se je penfe qu'elle fuffit.

Tranquillifez- vous donc, monfieur, je vous prie , & fou venez-vous qu'un bon chrétien, fimple & ignorant, tei que vous m'aflurez être , devroit fe borner à fervir Dieu dans la fimplicité de fon cœur , fans s'inquiéter fi fort des fentimens d'autrui.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Motiet s -Travers , ce lundi zj juin ijGx.

J E fuis en peine de vous , mon cher Moultou ; feriez -vous malade ? Je le demande à tout le monde , & ne puis avoir de réponfe. Vous qui étiez fi exact à nvé» crire dans les autres temps , comment vous taifez-vous dans la circonftance préfente ? Ce filence a quelque chofe d'alarmant.

Je viens de recevoir une lettre de M.

Marc Chapuis , dans laquelle il me parle rfUnfi : Vous avez envoyé dans cette ville , copie

i5<5 Lettres

de la lettre que vous m avez fait f honneur dû

m écrire le 2.6 mai dernier Cette copie ,

que je nai point vue , efi tronquée , à ce que ma affttre M. Moultou , qui meji venu demander leciure de î original.

Cet étrange paffage demande explication. Je l'attends de vous , mon cher Moultou , & ce n'eft qu'après avoir reçu votre ré.,o ofe, que je ferai la mienne à M. Chapuis. Al. de Sautern vous fait mille amitiés ; recevez les refpecls de Mlle, le Vaffeur , & les embraflemens de votre ami. ■ ■

LETTRE

AU MÊME

A Moticrs - Travers , ce y juillet ijG$»

V OTRE avis effc honnête & fage. J'v reconnois la voix d'un ami: je vous remercie & j'en profite. Mais avec auffi peu de crédit a Genève , que puis-je faire pour m'y faire écouter, fur-tout dans une affaire qui n'eft pas tellement la mienne , qu'elle ne foit auffi celle de tous ? Renoncer , su*

doins pour ma part, à l'intérêt que j'y puis avoir , eu déclarant nettement , comme je le fais aujourd'hui , qu'à quelque prix que ce foit,je n'accepterai jamais Ja reftitution de ma bourgeoifie , & que je ne rentrerai jamais dans Genève. J'ai fait ferment de l'un & de l'autre: ainfi me voilà lié fans retour ; & tout ce qu'on peut faire pour me rappeîler , eft par conféquent inutile & vain. J'écris de plus à Deiuc une lettre très -forte, pour l'engager à fe retirer ; j'en écris autant à mon coufin Rouffeau. Voilà tout ce que je puis faire , & je le fais de très -bon cœur : rien de plus ne dépend de moi. L'interprétation qu'on donne à ma lettre à Chapuis , eft aulîî raifonnable que fi lorfque j'ai dit non , l'on en concluoit que j'ai voulu dire oui. Voulez-vous que je me défende devant des fourbes , ou des ftupides ? Je n'ai jamais rien fu dire à ces gens là , & je ne veux pas commencer. Ma conduite eft , ce me femble , uniforme & claire ; pour l'interpréter , il ne faut que du bon fens & un cœur droit. Adieu ? cher Moultou. J'au*

rois bien quelque chofe à vous repréferïter fur ce que vous avez dit à Chapuis, que j'avois tronqué la copie de fa lettre; car quoique cela ait été dit a bonne intention , il ne faut pas déshonorer fes amis pour les fervir. (i) Vous m'avouez à la vérité , que cette copie n'eft point tronquée ; mais il croit lui qu'elle l'eft ; il le

doit croire , puifque vous le lui avez dit, & il part de là, pour me croire & me dire un homme capable de fabrication. Il ne me paroît pas avoir fi grand tort , quoiqu'il fe trompe.

Au relie , quoi que vous en puiffieZ dire , je ne lui écrirai point comme à mon ami , puifque je fais qu'il ne l'eft pas. J'écris à M. de Gauffecourt. O ce refpeclable Abauzit! Je fuis donc condamné à ne' le revoir jamais ! Ah !je me trompe ; j'efpere le revoir dans le féjour des juftes ! En attendant que cette commune patrie nous rafTemble , adieu , mon ami.

(i) Il ne m'avoit pas compris, & vit bien que je favois aufli bien que lui , cette maxime. C Noté de M Mou hou.)

DIVERSES. ï£9

Le pauvre baron eft parti en me chargeant de mille chofes pour vous. Je fuis relié feul ; & dans quel moment!

LETTRE

A M. D E LU c.

A Motiers , y juillet ijG^*

J? crains , mon cher ami , que votre zèle patriotique n'aille un peu trop loin dans cette occafion , & que votre amour pour les loix n'expofe à quelque atteinte la plus importante de toutes , qui eft le falut de l'état. J'apprends que vous & vos dignes concitoyens méditez de nouvelles rcpré- Tentations ; & la certitude de leur inutilité me fait craindre qu'elles ne compromettent enfin vis-à-vis les uns des autres , ou la bourgeoifie , ou les magiftrats. Je ne prétends pas me donner dans cette affaire , une importance qu'au furplus je ne tiendrais que de mes malheurs : je fais que

vous avez à redreffer des griefs qui , bien que relatifs à de fimples particuliers 3 bief-

fent la liberté publique. Mais , foit que je confidere cette démarche relativemenc à moi , ou relativement au corps de la bourgeoifie , je la trouve également inutile & dangereufe ; & j'ajoute même que la folidité de vos raifons tournera toute à votre commun préjudice, en ce qu'ayant mis en poudre les fophifmes de fa réponfe t vous forcerez le confeil à ne pouvoir plus répliquer que par un fec il ri y a lieu , & par conféquent de rentrer par le fait , en poffeflîon de fon prétendu droit négatif, qui réduiroit à rien celui que vous avez de faire dts repréfentations. Que fi après cela vous vous obftinez à pourfuivre le redreffement des griefs (que très-certainement vous n'obtiendrez point) , il ne vous refte plus qu'une feule voie légitime , dont l'effet n'eft rien moins qu'afiuré , & qui donnant atteinte à votre fouveraineté , établiroit une planche très -dangereufe, &feroit un mal beaucoup pire que celui que vous voulez réparer.

Je fais qu'une famille intrigante & rufée, s'étayant d'un grand crédit au-dehors,

fappe à grands coups , les fondcmens de la république , & que fes membres, jongleurs adroits & gens à deux envers , mènent le peuple par l'hypocrifie , & les grands par l 'irréligion. Mais vous & vos concitoyens devez coniidérer que c'eft vous-mêmes qui l'avez établie; qu'il eft trop tard pour tenter de l'abattre; & qu'en fuppo-

fant même un fuccès qui n'eft pas à préfumer , vous pourriez vous nuire encore plus qu'à elle , & vous détruire en l'abaiflant. Croyez-moi, mes amis , laiffez la faire ; elle touche à fou terme , & je prédis que fa propre ambition la perdra , fcns que la bourgeoifie s'en mêle. Ainfi , par rapport à la république, ce que vous voulez faire n'eft pas utile en ce moment ; le fuccès eft impoffible ou feroit funefte , & tout reprendra fon cours naturel avec le temps.

Par rapport à moi, vous connoifTez ma manière de penfer ; & M. d'ivernois , à qui j'ai ouvert mon cœur à fon pt)^\e;e ici , vous dira , comme je voui l'ai é it & à tous mes amis , que loin de d^rcr

cette circonffcance , des repréfentations" , j'aurois voulu qu'elles n'euffent point étc faites, & que je defire encore plus qu'elles n'aient aucune fuite. Il eft certain , comme je fai écrit à M. Chapuis , qu'avant ma lettre à M. Favre , des repréfentations de quelques membres de la bourgeoifie furHfant pour marquer qu'elle improuvoit la procédure , & mettant par conféquent mon honneur à couvert , eufient empêché une démarche que je n'ai faite que par force . avec douleur , & quand je ne pouvois plus m'en difpenfer fans confentir à mon déshonneur. Mais une fois faite & mon parti pris, cette démarche ne me lai£fant plus qu'un tendre fouvenir de mes anciens compatriotes , & un defir fincere de les voir vivre en paix , toute démarche fubfequente & relative à celle-là, m'a para déplacée , inutile, & je ne l'ai ni defirée ni approuvée. J'avoue toutefois que vos repréfentations m'ont été honorables , ea montrant que la procédure faite contre moi étoit contraire aux loix , & improuvée par la plus faine partie de l'état. Soug ce point.de vue , quoique je n'aie, point

a-cquiefcé à ces représentations , je ne puis en être fâché. Mais tout ce que vous ferez de plus maintenant , n'eft propre qu'à eu détruire le bon effet, & à faire triompher mes ennemis & les vôtres , en criant que vous donnez à la vengeance , ce que vous ne donnez qu'au maintien des loix,

Je vous conjure donc , mon vertueux ami , par votre amour pour la patrie & pour la paix , de iaiiïer tomber cette affaire , ou même d'en abandonner ouvertement la pourfuite , au moins pour ce qui me regarde , afin que votre exemple entraîne ceux qui vous honorent de leur confiance , & que les griefs d'un particulier qui n'eft plus rien à l'état , n'en troublent point le repos. Ne foyez en peine , ni du jugement qu'on portera de cette retraite, ni du pré|udice qu'en pourroïc fouffrir la liberté. La réponfe du confeil , quoique tournée avec toute l'adrefTe imaginable , prête le flanc de tant de côtés , & vous donne de fi grandes prifes , qu'il n'y a point d'homme un peu au fait , qui ne fente le motif de votre fi-lence , & qui ne juge que

vous vous taifez pour avoir trop à dire, Et quant à la léfion des loix , comme elle en deviendra d'autant plus grande qu'on en aura plus vivement pourfuivi la réparation fans l'obtenir , il vaut mieux fermer les yeux , ddn* une occalion où le manteau de l'hy-pocriiie couvre Jes attentats contre la liberté , que de fournir aux ufurpateurs , le moyeu de confommer au nom de Dieu , l'ouvrage de leur tyrannie.

Pour moi , mon cher ami , quelque difpofé que je fuffe à me prêter à tout ce qui pouvoit complaire à mes anciens concitoyens , & à reprendre avec joie un titre qui me fut fi cher , s'il m'eût

été.reftitné de leur gré , d'un commun accord Se d'une manière qui me l'eût pu rendre acceptable , vos démarches en cette occafion , Se ïes maux qui peuvent en réfulter , me forcent à changer de rélblution fur ce point , & à en prendre une , dont , quoi qu'il arrive , rien ne me fera départir. Je vous déclare donc , & j'en ai fait le ferment, que de mes jours je ne remettrai le pied dans vos murs , & que content de nourrir

dans mon cœur Jes fentimens d'an vrai citoyen de Genève , je n'en reprendrai jamais le titre. Ainfi toute démarche qui pourroit tendre à me Je rendre , eft inutile & vaine. Après avoir facrific mes droits Jes plus chers à l'honneur, je facrifie aujourd'hui mes efpérances à la paix. Il ne me refte plus rien à faire. Adieu.

LETTRE

A M. DE G AU F F E C OU RT

A Mo tiers , le y juillet I7&3*

'apprends , cher papa , que vous êtes à Genève , & cela redouble mon regret de ne pouvoir palier dans cette ville , comme je comptois faire après toutes ces traçât feries , pour aller à Chambéri voir mes anciens amis. Forcé de renoncer à ma bourgeoise , pour ne pas confentir à mon déshonneur , j'aurois pafle comme un étranger ; & avec quel plaifir j'euffe oublié dans les bras du cher Gauftecourt, tous les maux qu'on raficmble fur ma tête l

Mais les démarches tardives & déplacées .de la bourgeoiiie , & f étrange réponfe du confeil , me forcent , de peur d'attifer le feu par ma préfence , à m'abftenir d'un voyage que je voulois faire en paix. Après s'être tû quand il falloit parler , on parle quand il faut fe taire , & que tout ce qu'on peut dire n'eflplus bon à rien.

L'affection que j'aurai toujours pour ma patrie , me fait defirer fincérement que tout ceci , qui s'eft fait contre mon gré, n'ait aucune fuite , & je l'ai écrit à mes amis. Mais ne m'ayant ni défendu dans mon malheur , ni confulté dans leur demarche , auront- ils plus d'égards à mes repréfentaiions , qu'ils n'en eurent à mes intérêts lorfqu'ils n'étoient que ceux des loix & les leurs ? Dans le doute de mon crédit fur leur efprit , j'ai pris le dernier parti que je devois prendre , en leur déclar rant que , quoi qu'il arrivât & quoi qu'ils fiffent , je ne reprendrois jamais le titre de leur citoyen , & ne rentrerais jamais dans leurs murs. C'eft à quoi je fuis aulîi tresminé , & c'eft le feul moyen qui mç

reftoit d'aflbupir toute cette affaire , autant du moins que mon intérêt y peut influer. Ce feroit , j'en conviens , me donner une importance bien ridicule , fi on ne l'eût rendu néceffaire , & dont je ne faurois d'ailleurs être fort vain , puifque je ne la dois qu'âmes malheurs. Ainfi rien ne manque à mes facrifices. Puiiïent-ils être aufïi utiles que je les fais de bon cœur , quoique déchiré !

Ce qui m'afflige le plus dans cette réfo- Lution , eft fimpofiibilité où elle me met, d'embraffer jamais mes amis à Genève , ni vous par conféquent , qui êtes le plus ancien de tous. Faut-il donc renoncer pour toujours à cet efpoir ? Cher papa , j'efpere que

votre fanté raffermie ne vous rend plus les bains d'Aix néceiïaires ; mais jadis, c'étoitpour vous un voyage de plaifir plus que de befoin. S'il pouvoit l'être encore , quelle confolation ce feroit pour moi , d'aller vous y voir ! Je crois que je mourrois de joie en vous ferrant dans mes bras. Je traverferois le lac , le Chabiais, le Faucigny , pour vous aller joi:>

dre. L'amitié me donneroit des forces , îs peine ne me coûteroit rien.

On dit que les jongleurs ont acheté l\larc Chapuis avec votre emploi. Je les trouve bien prodigues dans leurs emplettes. Il eft vrai que celle-là fe fait à vos dépens , & c'eft tout ce qui m'en fâche. Afiurément , fi je n'ai pas une belle ftatue , ce ne fera pas la faute des jongleurs ; ils fe tourmentent furieufement , pour en élever le piédcftal. Donnez-moi de vos nouvelles. Je vous embrafle de tout mon cœur. ■i ii ■■«

A Motiers , le 30 juillet tyC^.

J>IEN arrivé , mon cher philofophe. Je prévoyois votre jugement fur l'Angleterre. Four des yeux comme les vôtres, les hommes font les mêmes par tout pays; les nuances qui les diftinguent font trop fuperficielles ; le fond de l'étoffe domine toujours. Tout comparé , vous vous déci-

dez pour votre pays ; ce choix eft naturel. Après y avoir paſſe Jes plus belles années de ma vie , j'en ferois de bon cœur autant. Je crois pourtant qu'en général , j'aimerois mieux que mon ami fût anglois que fran- Çois. J'avois beaucoup d'amis en France ;

mes difgraces font venues , & j'en ai confervé deux. En Angleterre , j'en aurois eu moins peut-être , mais je nen aurois perdu aucun.

J'ai fait pour mon pays , ce quç j'ai fait pour mes amis. J'ai tendrement aimé ma patrie , tant que j'ai cru en avoir une. A 3'epreuve , j'ai trouvé que je me trompois. En me détachant dune chimère , j'ai cefifé d'être un homme à vifions. Voilà tout.

Vous voudriez que je fille un manifefte; c'efl fuppofer que j'en ai befoin. Cela me paroît bizarre , qu'il faille toujours me juftiiier de l'iniquité d'autrui , & que je fois toujours coupable , uniquement parce que je fuis perfécuté. Je ne vis point dans le monde ; je n'y ai nulle correfpondance ; je ne fais rien de ce qui s'y dit. Mes ennemis y font à leur aife ; ils lavent bien que

I.70 Lettres

leurs difcours ne me parviennent pas. Î\I© voilà donc , comme à l'inquifition , forcé de me défendre , fans favoir de quoi je fuis accufé.

En parlant de la renonciation à ma bourgeoifie , vous dites que beaucoup de citoyens ont réclamé en ma faveur ; que j'avois donc des exceptions à faire. Entendons-nous, mon cher philofophe : les réclamations dont vous parlez , n'ayant été faites qu'après ma démarche , ne pouvoient pas me fournir un motif pour m'en abftenir. Cette démarche n'a point été précipitée ; elle n'a été faite qu'après dix mois d'attente , durant lefquels perfonnc nn dit un mot en public , fi ce n'efl contre moi. Alors le confentement de tous étant préfumé de leur filence , refter volontairement

membre d'un état où j'avois été flétri , n'étoit-cepas confentir moi-même, à mon déshonneur? Et me reftoit-il une voie plus honnête , plus jiifle, plus modérée de proteffcer contre cette injure , que de me retirer paifiblement de la fociété oq elle m'avoit été faite ? Nos loix les plu»

DIVERSES. I7f

r>i écifes ayant été de toutes manières , foulées aux pieds à mon égard , à quoi pouvois -je refter engagé de mon côté , lorfque les liens de la patrie n'étoient plus rien envers moi , que ceux de l'ignominie , de l'injuftice & delà violence?

Cette retraite fit ouvrir les yeux à la bourgeoifie : elle fentit fon tort , elle en eut honte; & félon le retour ordinaire de Tamour-propre , pour s'en difculper , elle tâcha de me l'imputer. On m'écrivit des lettres de reproches. En réponfe , j'expofai mes raifons: elles étoientfans réplique. On voulut trop tard réparer la faute , & revenir fur une chofe faite. On n'avoit rien dit quand il falloit parler ; on parla quand il ne reftoit qu'à fe taire , & que tout ce qu'on pouvoit dire , n'aboutifibit plus à rien. La bourgeoifie fit d<zs repréfentations: le confeil les éluda par des réponfes dont l'adrefle ne put fauver le ridicule ; mais il y a long -temps qu'on s'eft mis au-deflus des firriets. La bourgeoifie voulut infifter; les efprits s'échauffoient , la raéfmtelligenceaJIoit devenir brouille-

ir2 Lettres

ne , & peut-être pis. Je vis alors qu'il me reftoit quelque chofe à faire. Mes amisfavoient que , toujours attaché par le cœur à mon pays , je reprendrais avec joie le titre auquel j'avois été forcé de renoncer, lorfque d'un commun accord il me feroit convenablement rendu. Le defir de mon rétabliffement paroiffoit être le

feul motif de leur démarche : il falloit leur ôter cette fource de difeorde. Pour leur faire abandonner la pourfuite d'une affaire qui pouvoit les mener trop loin , je leur ai donc déclaré que jamais , quoi qu'il arrivât, je ne rentrerois dans leurs murs ; que jamais je ne reprendrois la qualité de leur concitoyen ; & qu'ayant confirmé par ferment cette rélolution , je n'étois plus le maître d'en changer. Comme je n'ai voulu conferver aucune correfpondance fuivie à Genève , j'ignore absolument ce qui s'y cft paffé depuis ce temps-là: mais voilà ce que j'ai fait. Après avoir facrifié mes droits les plus chers à mon honneur outragé, j'ai facrifié à la paix , mes dernières efpérances. Tels font mei> torts dans cette

affaire ; je ne m'en connois point d'autres. Vous voudriez, dites-vous, que je fiiïb voir à tout le monde comment , étant mal avec beaucoup de gens , je devrois erre bien avec tous: maisjeferois fort embarraffé moi-même de dire pourquoi je fuis mal avec quelqu'un ; car je défie qui que ce foit au monde , d'ofer dire que je lut aie jamais fait ou voulu le moindre mal. Ceux qui me perfécutent , ne me perfécutent que pour le feul plaifir de nuire : ceux qui me haïffent , ne peuvent me hair qu'à caufe du mal qu'ils m'ont fait. Us fe com« plaifent dans leur ouvrage ; ils ne me pardonneront jamais leur propre méchanceté.

Or , qu'ils faffent donc tout à leur aife: bientôt je pourrai les mettre au pis. Cependant ils auront beau m'accabler de maux ; il leur en refte un pour ma vengeance , que je leur défie de me faire éprouver : c'eft le tourment de la haine , avec lequel je les tiens plus malheureux que moi. Voilà tout ce que je puis dire fur ce chapitre. Au refte , j'ai paffé cinquante ans de ma vie fans apprendre à fvtire mon apo-

logie ; il eft trop tard pour commencer» J\I. Cramer n'eft point du confeil. 11 elfr le libraire , même l'ami de M. de Voltaire , & l'on fait ce que font les amis de Voltaire par rapport à moi ; du refle , je ne le connois point du tout. Je fais feulement qu'en général, tous les Genevois du grand air me haïfTent , mais qu'ils favent fe plier aux goûts de ceux qui leur parlent. Ils ont foin de ne pas perdre leurs coups en l'air ; ils ne les lâchent que quand ils portent.

Me voici au bout de mon papier & de mon bavardage , fans avoir pu vous parler de vous. Une réflexion bien fimple , mon cher philofophe , & je finis. Je vous ai tendrement aimé dans les jours brillans de ma vie , & vous favez que l'adverfité n'endurcit pas le cœur. Je vous embralie.

DIVERSES. î?£(

A Mo tiers , h \ev août ijCil

EPUIS ma lettre écrite , ma fituation phyfique a tellement empiré & s'efl; tellement déterminée , que mes douleurs fans relâche & fans reflburce , me mettent abfoiument dans le cas de l'exception marquée par milord Edouard , en répondant à Saint-Preux : Ufque adeo ne morï miferum cft ? J'ignore encore quel parti je prendrai: fi j'en prends un , ce fera le plus tard qu'il me fera poflible ; & ce fera fans impatience & fans défefpoir , comme fans ferupule & fans crainte. Si mes fautes m'effraient, mon cœur me rafiiire. Je partirois avec défiance , fi je connoifïbis un homme meilleur que moi ; mais je les ai bien vus, je les ai bien éprouvés , & fouvent à mes dépens. Si le bonheur inaltérable efl fait pour

quelqu'un de mon efpece , je ne fuis pas en peine de moi ; je ne vois qu'une

176 Lettres

alternative , & elle me tranquillife : n'être

rien , ou être b en.

Adieu , mon cher philofophe : quoi qu'il arrive , voici probablement la derrière fois que je vous écrirai ; car mes fouftrances ne pouvant qu'augmenter incefîamment , me délivreront d'elles , ou m'abforberont tout entier. Souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous aima tendrement & fincérement , & n'oubliez pas que dans les derniers momens où fa tête & fon cœur furent libres , il les occupa de vous.

P. S. Lorfque vous apprendrez que mon fort fera décidé , ce que je ne puis prévoir moi-même , priez de ma part M. Duchefne de vouloir bien tenir à IVlIJe. le Vafleur ce qu'il m'a promis pour moi. Elle , de fon côté , lui enverra le papier qu'il m'a demandé. Quelle ame que celle de cette bonne fille ! Quelle fidélité , quelle affedion, quelle patience .'Elle a fait toute ma confolation dans mes malheurs ; elle me les a fait bénir. Et maintenant , pouf le prix de vingt ans d'attachement & d|

foins,

fbins , je la laide feule & fans protection , dans un pays où elle en auroit ii grand befoin ! J'efpere que tous ceux qui m'ont aimé , lui tranfporteront les fentimens qu'ils ont eus pour moi. Elle en eft digne ; c'eft un cœur tout femblable au mien. (1)

LETTRE

A M. Martinet, che{ lui.

ous ne m'aimez point , monfieur , je îe fais : mais , moi , je vous eftime ; je fais crue vous êtes un homme jufte & raifonnable : cela me fuffit pour laifier en toute confiance , Mlle, le VafTeur fous votre protection. Elle en eft digne ; elle eft connue & bien voulue de ce qu'il y a de plus grand en France ; tout le monde approu-

(1) Cette lettre , fans indication de l'année , paroît avoir été écrite le lendemain de celle du 30 juillet qu'on vient de lire , mais n'avoir pas été envoyée à fon adrefle. Celle qui fuit, doit avoir été écrite dans le même temps.

Tome VI, M

vera ce que vous aurez fait pour elle , Se milord Maréchal , en particulier , vous en faura gré. Voilà bien des raifons , monfieur , qui me rafiurent contre l'effet d'mî peu de froideur entre nous. Je vous fais remettre un teftament qui peut n'avoir pas toutes les formalités requifes ; mais s'il ne contient rien que de raifonnabie & dejufte , pourquoi le eafferoit-on ? Je me fie bien encore à votre intégrité dans ce point. Adieu , monfieur ; je pars pour la patrie des âmes juftes. J'efpere y trouver peu d'évêques & de gens d'églife , mais beaucoup d'hommes comme vous & moi.

Quand vous y viendrez à votre tour , vous arriverez en pays de connoiflance, Adieu donc derechef, monfieur ; au revoir.

O— — il. ■

LETTRE

A M. Mou lt o v.

Motiers , lundi i er août lyGfr

Je vous

remercie, mon cher Moultou, du livre de M. Vernes , que vous m'avez

DIVERSES. ijrçf

envoyé : l'état où je fuis , ne me permet pas de Je lire , encore moins d'y répondre ; & quand je le pourrois , je ne le ferois affurément pas. Je ne réponds jamais qu'à des gens que j'eftime.

Je fuis perfuadé que ce que M. Vernes me pardonne le moins , eft d'avoir attaqué le livre d'Helvétius, quoique je l'aie fait avec toute la décence imaginable , en paffant , fans le nommer ni même le défigner , fi ce n'eft en rendant honneur à fon bon caractère. Dans les pages 71 & 72 de IYI. Vernes $ qui me font tombées fous les yeux , il me fait un grand crime d'avoir employé ce qu'il appelle le jargon de la métaphyfique ; & il fuppofe que j'ai eii befoin de ce jargon, pour établir la religion naturelle , au lieu que je n'en ai eu befoin que pour attaquer le matérialifme. Le principe fondamental du livre de l'EJ* prit eft, que juger eft fentir s d'où il fuit clairement que tout n'eft que corps. Ca principe étant établi par des raifonnemens métaphyfiques , ne pouvoit être attaqué que par de femblables raifonnemens. C'eft

Ce que M. Veines ne me pardonne pas*; La métaphyfiqne ne l'édifie que dans le livre d'Helvétiûs ; elle le fcandaJile dans Je mien.

Je n'approuve pourtant pas que le public Voie l'article de ma lettre qui le regarde; jexîge même que vous ne le montriez à perfonne, qu'à lui feul fi vous voulez. Je n'eus jamaisde penchant à la haine, & je crois qu'à ma place, l'homme du monde le plus haineux s'attiédiroit fort fur la vengeance. Mon ami, Jaiffons tous ces gens ïà triompher à leur aife ; ils ne me fermeront pas la patrie des âmes juftes , dans laquelle j'efpere parvenir dans peu.

J'avoue que dans de certains momens, j'aurois grand befoin de quelque confolation. En proie à des douleurs fans relâche & fans reiïburce, je fuis dans le cas de l'exception faite par milord Edouard t en répondant à Saint -Preux, ou jamais homme au monde n'y fut. Toutefois je prends patience ; mais il eft bien cruel de n'avoir pas la main d'un ami pour me fermer les yeux ; moi à qui ce devoir $

DIVERSE!!. fc&i

tant coûté , & qui l'ai rendu de û bon cœur. Il effc bien cruel de laifler ici , loin tic fon pays , cette pauvre fille fans amis , lins protection , & de ne pouvoir pas même lui aflurer lapofTeilîon de mes guenilles , pour prix de vingt ans de foins & d'attachement. Elle a des défauts , cher INTouItou ; mais c'eft une belle ame. J'ai tort de me plaindre de manquer de confolations ; je les trouve en elle ; quand nous avons déploré mes malheurs, enfembie , ils font prefque tous oubliés; cependant leur fentiment revient & s'aggrave par la continuité des maux du corps.

Je voulois écrire au cher Gauffecourt; je n'en ai pour aujourd'-hui , ni le temps, ni la force ; dites-lui, je vous prie, que l'ai un extrême regret de ne pouvoir l'accompagner; je le cîefirois trop, pour devoir f efpérer. Qu'il ne manque pas d'embraffer pour moi, I\l. de Conzié, comte, des Charmettes, & de lui témoigne! < bien j'étois difpofe à me rendre à fon in-» yitation ; mais

Me ant&tfova necejfttas , M a

i3a Lettre s~

Clavos trabalcs £•? cuncos manu Geflans ahcnà.

JVTllc le Vafleur perfifte à vous prier de Jui renvoyer fa robe , fi vous ne l'avez pas Vendue. Bonjour.

LETTRE

A M. d'Ifern ois.

A Mo tiers fle2z août ijG$»

.ECEVEZ , monfieur , mes remerciemens des attentions dont vous continuez de pi'honorer , & des peines que vous voulez bien prendre en ma faveur. Sans M. Deluc & fans vous , j'ignorerois abfolument l'état des chofes , ne confervant plus aucune relation dans Genève , par laquelle j'en puifTe être informé. Je vois par ce que vous avez la bonté de me marquer , qu'après toutes ces démarches les chofes relieront comme je l'avois prévu , dans le même état où elles étoient auparavant. Il peut arriver cependant , que tout cela rendra, du moins pour quelque temps , le confeii

un peu moins violent dans fes entreprifes ; mais je fuis trompé , fi jamais il renonce à fon fyftême , & s'il ne vient à bout de l'exé-

cuter à la fin. Voilà, monfieur, puifque vous le voulez , ce que je penfe de l'iflue de cette affaire , à laquelle je ne prends plus quant à moi , d'autre intérêt que celui que mon tendre attachement pour la bourgeoifie de Genève m'infpire, & qui ne s'éteindra jamais dans mon cœur. Permettez , monfieur , que je vous adreffe la lettre ci -jointe pour M. Deluc. Mlle. le Vaffeur vous remercie de l'honneur que vous lui faites , & vous allure de fon refped:. Toute votre famille fe porte bien , au refpeclable dodteur près , qui décline de jour en jour. Il faut toute la force de fon ame , pour lui faire fupporter avec courage le poids de la vie. Quelle leçon pour moi , qui foufFre moins & qui fuis moins patient ! Je vous embraffe , monfieur , & vous falue de tout mon cœur.

LETTRE

A M* h F rince. L, E. de Wurtemberg.

A Métiers , le ty oclobre /y<5j.

'ATTENDOIS , monfier.r le duc , pour répondre à Ja lettre dont m'a honoré V. A. S. 3e 4 oclobre , d'avoir reçu celle où elle in'annonçoit des queftions que j'aurais tâché de réfoudre. L'objet du commerce, <]ue vous daignez me propofer , m'a paru trop mtéreflant pour devoir y mêler rien de fuperfîu ; & je fuis bien éloigné de croire que, hors cet objet fi digne de tous vos foins , mes lettres par elles-mêmes, puiiïent mériter votre attention.

Sur ce principe , j'ai cru , monfieur le duc , que le refpecl le mieux entendu que je pouvois vous témoigner , étoit de m'en tenir exactement à l'exécution de vos ordres, de répondre a vos queftions le plus précifément & le plus clairement qu'il me feroit

poflible , & d'en relier là , fans m'ingérer à mêler du verbiage ou des louanges

DIVERSES. t85

aux devoirs que vous m'impofez. Je n'ai donc point répondu d'abord à votre précédente lettre , parce que vous ne me demandiez rien. Lorfque vous m'honorerez de vos ordres , vous ferez content , fi non de mes efforts , au moins de mon zèle. J'ai toujours cru qu'obéir & fe taire , étoitla manière la plus convenable de faire fa cour aux grands.

Je dois vous prévenir encore , qu'une certaine exactitude eft déformais au-deffus de mes forces. Les maux qui m'accablent, les importuns qui m'excèdent , m'ôtentla plus grande partie de mon temps ; la néceflité de ma fituation en abforbe une antre ; enfin le découragement me rejette infenfiblement dans toute l'indolence pour laquclle j'étois né. Je ne vous promets donc point des réponfes ponctuelles ; c'eft un engagement qui pafle mes forces , & que je ferois hors d'état de tenir. Mais je vous promets bien , & mon cœur m'attefte que cette promeffe ne fera point vaine , eje m'occuper beaucoup du refpectable objet de vos lettres , d'y réfléchir , d'y

186 Lettres

méditer , & de ne vous répondre qu'après avoir fait tous mes efforts pour ne pas me tromper dans mes vues. Ainfi, lorfque je pafferai trois mois fans vous écrire , ne préfumez pas , je vous fupplie , que ces trois mois foient perdus pour les foins que vous m'impofez. Ce que je ne dirai pas, ne fauroit nuire ; mais je ne puis trop penfer à ce que je dirai.

Si cet arrangement vous convient, j'attends vos ordres , & je m'en acquitterai de mon mieux. S'il ne vous convient pas , je déplorerai mon impuiffance , & refterai pénétré toute ma vie , de n'avoir pu mieux répondre à la confiance dont vous aviez daigné m'honorer.

Au refte , la le&ure du papier que vous m'avez envoyé , m'a mis dans une fécurité bien parfaite fur le fort de cet heureux enfant. Sous les yeux de M. Tiiïbt , fous les vôtres , le plus difficile efl: déjà fait; & pour achever votre ouvrage , il fuffit de n'y rien gâter.

Agréez , monfieur le duc , je vous fupplie , les affurances de mon profond refpec^.

LETTRE

A M. R E GN AU LT , à Lyon >

Au fujct d'une offre d'argent dont il Itou chargé de la part dun inconnu , qui , ayant appris que M. Rouffcau relevoit dune maladie dangereufe , avoit fuppofé que ce Jecours pouvoit lui être utile.

A Mo tiers .le 11 octobre i^Gi.

J '1 G N O R E , monfieur , fur quoi fondé fj i'inconnu dont vous me parlez fe croit en droit de me faire des préfens : ce que je fais, c'eft que fi jamais j'en accepte , il faudra que je commence par bien connoître celui qui croira mériter la préférence , & que je penfe comme lui fur ce point.

Je fuis fort fenfible aux offres obligeantes que vous me faites. N'étant pa?

quant à préfent, dans le cas de m'en prévaloir, je vous en fais mes remerciemens , & vous falue , monfieur , de tout moi?, cœur.

ï88 Lettres

LETTRE

A Mad. DE LU ZE W A RN EY.

A Molicrs , h 2 novembre ijC^,

JL OUR me venger , madame , de vos préfens , j'ai réfolu de ne vous en remercier que quand ijs feroient mangés ; & grâces aux hôtes qui me font venus, la vengeance a été plus courte qu'elle n'eût du l'être. Vous avez cru qu'ayant tant de droits fur moi , vous deviez avoir aufïi celui de me faire des préfens , même fans m'en prévenir; à la bonne heure: mais ces préfens, que le meffager qui les apporta , difoit tenir d'une autre main, m'ont coûté bien des tourmens avant de remonter à leur fource , & je les ai un peu achetés , à force de recherches & de lettres. Je vous en remercie , enfin , madame , & j'ai trouvé les raifins & les bifeuits excellens ; mais comme je crains encore plus la peine que je n'aime les bonnes chofes , je vous fup-

DIVERSES. lS£

plie cependant, de ne pas m'envoyer fou* vent des cadeaux au même prix.

Agréez , madame , que je faïie mes falutations à M. de Luze , & que je vou$ affine de tout mon relpect.

LETTRE

A Ai. le Prince L. E. DE WirtemberG»

A Mot/ers , le iS décembre lyG^.

V O U s m'avez tiré , monfieur le duc , d'une grande inquiétude, en m'apprenant la réfolution où vous êtes , d'élever vous-même votre enfant. Je vous fuggérois des moyens dont je fentois moi-même l'infuffifance ; grâces au ciel , votre vertu les rend fuperflus. Si vous perfévérez , je ne fuis plus en peine du fuccès. Tout ira bien , par cela feul que vous y veillerez vous-même. Mais j'avoue que vous confondez fort toutes mes idées : j'étois bien éloigné de croire qu'il exiftàt dans ce fie-» cle,un homme femblable à vous; & quand j'auroià foupconné fon exiftençe 3 j'aurois

été bien éloigné de le chercher dans votre rang. Je n'ai pu lire fans émotion , votre dernière lettre. Eft-il donc vrai que j'ai pu contribuer aux vertueufes réfolutions que vous avez prifes ? J'ai befoin de }e croire , pour mettre un contre-poids à mes afflictions. Avoir fait quelque bien fur la terre , efl une confolation qui rrranquoit à mon cœur ; je vous félicite de me l'avoir donnée , & je me glorifie de la recevoir de vous.

Vous voyez votre enfant précoce :

je n'en fuis pas étonné ; vous êtes père. Il efl; vrai qu'un père , que la philofophie a confervé tel , a bien d'autres yeux que le vulgaire. D'ailleurs , le témoignage de M. Tiffot légalife le vôtre ; & puis vous citez des faits. De ces faits , il y en a que' je conçois , d'autres non. Les enfans diftinguent de bonne heure les odeurs comme différentes , comme foibles ou fortes , mais non pas comme bonnes ou mauvaifes ; la fenfation vient de la nature , la préférence ou l'averfion n'en vient pas. Cette obfervation , que j'ai faite en particulier fur.

diverses; 191

l'odorat, n'eft pas applicable aux autres fens : ainfi le jugement que la petite porte fur cet article , eft déjà une chofe acquife.

Elle a changé de voix pour témoigner fes defirs ; cela doit être. D'abord fes plaintes ne marquant que l'inquiétude du mal-» aife , refiembloient à des pleurs. Maintenant l'expérience lui apprend qu'on l'écoute & qu'on la foulage. Sa plainte eflî donc devenue un langage ; au lieu de pleurer , elle parle à fa manière.

De ce qu'elle voit avec le même plaifir, les nouveaux venus & les vieilles connoiffances , vous en concluez qu'elle aura le caractère aimant. Ne vous fiez pas trop à cette obfervation ; d'autres en tireroienfc peut-être un figne de coquetterie plutôt que de fenfibilité. Pour moi , j'en tire un indice différent de tous les deux , & qui n'eft pas de mauvais augure : c'eft qu'elle aura du caractère ; car le figne le plus afiuré d'un cœur foible , eft. l'empire que l'habitude a fur lui.

Si réellement votre enfant eft précoce, il vous donnera beaucoup plus de peine 1

J92 Lettres

mais il vous en dédommagera bien plus tôt: ainfi gardez cependant , de vous prévenir au point de lui appliquer avant Je temps , une méthode qui ne lui feroit pas convenable. Obfervez , examinez , vérifiez, & ne gâtez rien ; dans le doute , il vaut toujours mieux attendre.

Au refte , quoi que vous fafiiez , j'ai la plus grande confiance dans votre ouvrage , &je fuis perfuadé que tout ira bien. Quand vous vous tromperiez , ce que je ne prefume pas , ce ne feroit ja-

mais en chofe grave , &; les erreurs des pères nuifent toujours moins que la négligence des inftituteurs. Il ne me refte qu'une feule inquiétude , c'eft que vous n'ayez entrepris cette grande tache , fans en prévoir toutes les difficultés , & qu'en s'offrant de jour en jour, elles ne vous rebutent. Dans une première ferveur, rien ne conte; mais un foin continuel accable à la fin , & les meilleures réfolutions qui dépendent de la perfévérance , font rarement à l'épreuve du temps. Je vous fnpplie , monfieur le duc , de me pardonner ma franchife ; elle

vient

t) 1 V E R S E £ ïg|

Vient de l'admiration que vousm'infpirez. Votre entreprife eft trop belle pour ne pas éprouver des obftacles ; & il vaut mieux vous y préparer d'avance , que d'en rencontrer d'imprévus.

Ce que vous me dites de la manière dont vous voulez acquérir des amis , m'apprend combien vous méritez d'en faire; mais où feront les hommes dignes que vous foyez le leur ?

Je fupplie V. A. S. d'agréer mon pro* fond refpedL «...,. ■ ■ i

LETTRE

A M. D* IVERNOÏS.

A Motiers , le ly décembre ly&s*

J E reçois à l'inftant , monfieur , une lettre de votre compagnon de voyage , par laquelle j'apprends qu'il l'a aulïi bien fini que commencé , & qu'il s'eft mieux trouvé de vos aufpices que des

miens. Je m'en réjouis de tout mon cœur , & je voudroîs bien être à portée de me fentir de la mçm.e< Tome FI N

*94 Lettres

Influence ; car j'en ai encore plus befoirï que lui , & le remède ne me plairoit pas moins. Quant à votre querelle avec MacL votre femme , vous m'avez bien l'air de me prendre pour arbitre honoraire , & de m'avoir déjà foufflé le raccommodement.

Quoi qu'il en foit , je vais remplir mon office , en vous condamnant tous les deux: elle , pour réclamer après quatorze enfans , les droits de Sophie ; car en ce point, il vaut mieux jamais que tard : & vous , pour lui reprocher fa parefle en vrai parefieux vous-même, qui voudroit faire à la fois beaucoup d'ouvrage , pour n'y pas revenir fi fou vent.

Je vous falue , monfieur , & vous honore tle tout mon cœur.

Mille amitiés & complîmens de votre aimable coufme. M. fon frère a enfin reçu ion brevet , & je m'en réjouis de toutmoi> cœur.

diverses, 19^

LETTRE

A Moticrs . . . decernhrè ij&X*

J_jA vérité que j'aime, fi o fieur, n'eft pas tant métnphyfique que morale ; j'aime la vérité , parce que]e hais le menfonge : je ne puis être inconséquent Jà-deffus que quand je ferai de mauvaife foi. J'aimerois bien aufii la vérité métaphyfique , fi je croyois qu'elle me à notre portée : mais je n'ai jamais vu qu'elle fût dans les livres; & défefpérart de isy trouver, je dédaigne leur i

n fr.ru cli on , perfuadé que la vérité qui nous eftj utile , eft plus près de nous, & quil ne faut pas pour l'acquérir , un fi grand appareil de feience. Votre ouvrage , monfieur , peut donner cette démonftration promife & manques par tous les phiiofophes; mais je ne puis changer de principe fur des raifons quç je ne connois pas. Cependant votre confiance m'en impofe : vous promettez tant,

& fi hautement, je trouve d'ailleurs tant dejufteife &de raifon dans votre manière d'écrire , que je ferois furpris qu'il n'y en eût pas dans votre philofophie , «& je devrois peu l'être avec ma vue courte , que vous vifiiez où je n'avois pas cru qu'on pût voir. Or, ce doute me donne de l'inquiétude, parce que la vérité que jeconnois, ou ce que je prends pour elle, efl; très -aimable ; qu'il en réfulte pour moi un état très -doux , & que]e ne conçois pas comment j'en pourrois changer fans y perdre. Si mes fentimens étoient démontrés , je m'kiquiéterois peu des vôtres; mais à parler fincérement , je fuis allé jufqu'à la perfuafion , fans aller jut «qu'à la conviction. Je crois , mais je ne fais pas; je ne fais pas même fila fcience qui me manque , me fera bonne quand je l'aurai , & fi peut-être alors il ne faudra point •que je dife : alto quœjivit cœlo lucein , ingcmuitquc repcrtù.

Voilà , monfieur , la folution , ou du moins réclairciflement des inconféquences que vous m'avez reprochées. Cepciv*

dant il me paroit bizarre que pour vous avoir dit mou fentiment , quand vous me l'avez demandé , je fois réduit à faire mon apologie. Je n'ai pris Ja Jiberté de vous juger que pour vous com-

plaire : je puis m'être trompé fans doute ; mais fe tromper n'eft pas avoir tort.

Vous me demandez pourtant encore un confeil fur un fujet très-grave, &je vais peut- être vous répondre encore tout de travers. Mais heureufement,1 ce confeil eft de ceux que jamais auteur ne demande , que quand il a déjà pris fort parti.

Je remarquerai d'abord, que la fuppofition que votre ouvrage renferme la découverte de la vérité , ne vous eft pas particulière ; & fi cette raifon vous engage à publier votre livre, elle doit de même engager tout philofophe à publier le fien.

J'ajouterai qu'il ne fuffit pas de confidérer le bien qu'un livre contient en lui-même, mais le mai auquel il peut donner lieu. Il faut fonger qu'il trouvera peu de lecteurs judicieux , bien difpofés ?

& beaucoup de mauvais cœurs, encore, plus de mauvaises têtes. Il faut , avant de le publier , comparer le bien & le mal qu'il peut faire , ôc les ufages avec les abus. Pefez bien votre livre fur cette règle, & tenez -vous en garde contre la partialité ; c'elt par celui de ces deux effets qui doit l'emporter fur l'autre , qu'il eft bon ou mauvais à publier.

Je ne vous conncis point, monfieur :

j'ignore quel effc votre fort, votre état, votre âge , & cela pourtant doit régler mon confeil par rapport à vous. Tout ce que fait un jeune homme , a moins de conféquence , & tout fe répare ou s'efface avec le temps. Mais fi vous avez paffé la maturité , ah ! penfez - y cent fois avant 'de troubler la paix de votre vie ; vous

ne favez pas quelles angoi (Tes vous vous préparez. Pendant quinze ans , j'ai oui dire à M. de Fontenelle, que jamais livre n'avoit donné tant de plaifir que de chagrin à fon auteur. G'étoit l'heureux Fontenelle qui difoit cela. Monfieur , dans la qucflion fur laquelle vous me cou-

fultez , je ne puis vous parler que par mon exemple. Jufqu'à quarante ans je fus fage ; à quarante ans je pris la plume , & je la pofe avant cinquante, malgré quelques vains iuccès , maudiïïant tous Jes jours de ma vie , celui où mon fot orgueil me la fit prendre, où je vis mon bonheur , mon repos , ma faute s'en aller en fumée , fans efpoir de les recouvrer jamais. Voilà l'homme àqui vous demandez confeil.

Je vous falue de tout mon cœur.

LETTRE

L faut vous faire réponfe , mcnfieur, puifquc vous la voulez absolument , & que vous la demandez en termes fi honnêtes. Il me femble pourtant qu'à votre place, je me ferois moins obiliné à l'exiger. Je me ferois dit: j'écris parce que j'ai du loifir, & que cela m'amufe ; l'homme à qui je m'adreffe , peut n'être pas dans le

même cas , & nul n'efl tenu à une correspondance qu'il n'a point acceptée : j'offre mon amitié à un homme que je ne connois point, & qui me connoit encore moins; je la lui offre fans autre titre auprès de lui , que les louanges que je lui donne , & que je me donne ; fans favoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver, fans favoir fi mille autres ne lui font pas la même offre avec le même droit ; comme fi l'on pouvoit fe lier ainfi de loin

fan» fe connoître , & devenir infenfiblement J'ami de toute la terre. L'idée d'écrire à un homme dont on lit les ouvrages , & dont on veut avoir une lettre à montrer, eftelledoncfi fmguliere qu'elle nepuiffeêtre venue qu'à moi feul ? & fi elle étoit venue à beaucoup de gens, faudroit-il que cet homme paffât fa vie à faire réponfe à des foules d'amis inconnus, & qu'il négligeât peur eux , ceux qu'il s'eft choiiis ? On dit qu'il s'eft retiré dans une folitude; cela n'annonce pas un grand penchant àiaire çle nouvelles connoiffances. On affine ftuflî qu'il n'a pour tout bien, que le fruiç

de fon travail ; cela ne laifle pas un grand loifir pour entretenir un commerce oileux. Si par-defifus tout cela, peut-être il eût perdu la faute, s'il étoit tourmenté d'une maladie cruelle & douloureufe , qui le laill.it à peine en état de vaquer aux foins indifpenfables , ce feroit une tyrannie bien injufte & bien cruelle , de vouloir qu'il paffât fa vie à répondre à des foules de défœuvrés , qui ne fâchant que faire de leur temps, uferoient très-prodiguement du fien. Laiffons donc ce pauvre homme en repos dans fa retraite ; n'augmentons pas le nombre des importuns qui Ja troublent chaque jour fans difcrétion, fans retenue , & même fans humanité. Si fes écrits minfpirent pour lui de la bienveillance, & que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai point cet honneur, en exigeant de lui des réponfes ; & je lui donnerai fans trouble & fans peine , le plaifir d'apprendre qu'il y a dans le monde , d'honnêtes gens qui penfent bien de lui , & qui n'en exi^ £ent rien.

Voilà, monfieur, ce que je me feroïs dit , fi j'avois été à votre place. Chacun a fa manière de penfer : je ne blâme point ia vôtre , mais je crois la mienne plus équitable. Peut-être fi je vousconnoiflbis , me féliciterois-je beaucoup de votre amitié : mais content des amis que j'ai , je vous déclare que je n'en veux point faire de nouveaux ; & quand je le voudrois , il ne feroit pas raifonnable que j'allafle choifirpour cela, des inconnus fi loin dç moi. Au refte , je ne doute ni de votre efprit , ni de votre mérite. Cependant le ton militaire & galant , dont vous parlez de conquérir mon cœur, feroit, je crois , plus de mife auprès des femmes qu'il ne le feroit avec moi.

LETTRE

A M. U Prince L. E. DE WlRTEMBERG.

A Mo tiers , le 21 janvier lyC^.

çjE m'attendois bien , monfieur le duc, que la manière dont vous élevez votre

enfant, ne pafferoit pas fans critique & fans oppofition ; & je vous avoue que je fais quelque gré au révérend docteur , de celle qu'il vous a faite; car fes objections etoient plus propres à vous réjouir, qu'à vous ébranler ; & moi j'ai profité de la gaieté qu'elles vous ont donnée. On ne peut rien de plus plaifant que l'expofé de fes raifons ; & je crois qu'il feroit difficile qu'il en fut plus content que moi. Je crains pourtant qu'il ne les trouve pasvtout-àfait péremptoires ; car s'il a pour lui les chardonnerets , les chenilles , les efeargots , en revanche il a contre lui les vers , les Hmaçôns , les grenouilles ; & cela doit l'intriguer furieufement.

Je ne fuis pas fort furpris non plus , des petits défagrémens qui peuvent rejaillir à cette occafion fur M. Tiffot ; je crains même que l'accord de nos principes fur ce point , n'ajoute au chagrin qu'on lui témoigne: l'influence d'un certain voifipage nourrit dans le canton de Berne , une fmïeufe animofité contre moi , que les trai- *emens qu'on m'y a faits , aigriflent encore.

On oublie quelquefois les offenfes qu'on a reçues , mais jamais celles qu'on a faites ; & ces meflïeurs ne me pardonnent point le tort qu'ils ont avec moi. Tels font les hommes. Ce qui me rafïure pour M. Tiffot, c'efl qu'il leur eft trop néceflaire , pour qu'ils ne lui paflent pas de mieux penfer qu'eux ; c'effc aux rêveurs purement fpéculatifs, qu'il n'eft pas permis de dire des vérités que rien ne racheté. Le bienfaiteur des hommes peut être vrai impunément: mais il n'en faut pas moins, je l'avoue ; & s'il étoit moins directement utile , il feroit bientôt perfécuté.

Permettez que je fupplie Votre Altefle féréniflime , de vouloir bien lui remettre le barbouillage ci -joint, roulant fur une métaphyfique aïïez ennuyeufe , & dont par cette raifon je ne vous propole pas la lecture, ni même à M. Tifïbt; mais la bonté qu'il a eue de m'envoyer fes ouvrages , m'impofe l'obligation de lui faire hommage des miens. J'ai même été deux fois l'été dernier , fur le point d'employer, à lui aller rendre fa yiiite, un des

pèlerinages que mes bons intervalles m'ont permis ; mais quelque plaifir que ce devoir m'eût fait à remplir , je m'en fuis abftenu , pour ne pas le compromettre ; & j'ai facriiié mon defir à fou repos.

Vous m'infpirez, pour M. & Mad. de Gollowkin , toute l'eftime dont vous êtes pénétré pour eux ; mais flatté de l'approbation qu'ils donnent à mes maximes, je ne fuis pas fans crainte que leur enfant ne foit peut-être un jour, la viétime^e mes erreurs. Par bonheurje dois , fur le portrait que vous m'en tracez , les fuppofer allez éclairés pour difeemer le vrai , & ne pratiquer que ce qui eft bien. Cependant il me lefte toujours une frayeur fondée fur l'extrême difficulté d'une telle éducation : c'eft qu'elle n'eft bonne que dans fon tout , qu'autant qu'on y perfévere, & que s'ils viennent à fe relâcher ou à changer de fyftême , tout ce qu'ils auront fait jufqu'aîors , gâtera tout ce qu'ils voudront faire à l'avenir. Si l'on ne va jufqu'au bout , c'eft un grand mal d'avoir commencé.

J'ai relu plufieurs fois votre lettre, &

je ne l'ai point lue fans émotion. Les cha<* grins , les maux, les ans ont beau vieillir ma pauvre machine ; mon cœur fera jeune jufqu'àlafin, &je fens que vous lui rendez fa première chaleur. Oferois-je vous demander fi nous ne nous fommes jamais vus? N'efi-ce point avec vous que j'ai eu l'honneur de caufer un quart d'heure , il y a huit ou dix ans , à Pafify , chez M. de la Popliniere ? Je n'ai pas, comme vous voyez, oublié cet entretien ; mais j'avoue qu'il m'eût fait une autre impreffion , fi j'avois prévu la corrcfpondance que nous avons maintenant, & le fujet qui l'a fait naître.

Qu'ai -je fait pour mériter les bontés de IVIad. la princefle ? Rien n'eft fi commun que des barbouilleurs de papier : ce qui eft

fi rare , c'eft une femme de fon rang , qui aime & remplit fes devoirs de mère 5 & voilà ce qu'il faut admirer.

LETTRE

A Mad. la marquife DE V . i . . . ,'àt.

A Mo tiers , le 28 janvier iyC^.t

G S regrets font bien légitimes, ma* dame; ce que vous me marquez des derniers momens de M. de V prouve

qu'il vous étoit fincérement attaché. Et combien ne devoit-il pas l'être! Cependant, comme dans l'état où il étoit, il a plus gagné que vous n'avez perdu , les fentimens qu'il vous laifle , doivent être plus relatifs à lui qu'à vous. D'ailleurs, moi qui fais combien vous êtes bonne mère , & qu'en le perdant vous avez , pour ninfi dire , acquis vos enfans , tout ce que je puis faire en cette circonftance , par jefpecft pour votre bon cœur & pour fa mémoire , effc de ne vous pas féliciter.

Il eft vrai , madame , que m'étant trouvé plus mal cet été, j'ai écrit à un curé qui avoit fait la route avec Mlle, le VafTeur , pour la lui recommander, fâchant qu'elle

ne fe foucioit pas de retourner à Pai is , Qti elle ne manqueroit pas d'être tyrannifée & dévalifée de nouveau , par toute fon avide famille. Sur les attentions qu'il avoit eue? pour elle , fur les difcours qu'il lui avoit tenus, j'avois pris la plus grande opinion de cet honnête homme , & je la lui recommandais : non pas pour lui être à charge j c:mrae il paroitpar ma lettre même , puisqu'elle a, par la penfion de mon libraire $ de quoi vivre en province avec économie ; mais feulement pour diriger fa conduite & fes petites affaires , dans un pays qui lui cil inconnu. Mais le bon - homme

eft parti de la , pour fuppofer que j'implorois fes charités pour elle , & pour faire courir ma lettre par tout Paris , au point de prapofer à un libraire de l'imprimer. J'ai gagné par là , d'être inftruit à temps , & de pouvoir prendre d'autres mefures. J'ai la plus grande confiance en vous , madame, & l'intérêt que vous daignez prendre à elle & à moi , fait la confolation de ma vie. Mais connoiflant fes façons de penfer, fon état, fes inclinations, ce qui

conviens

convient à fon bonheur , je ne lui confeillerai jamais d'aller vivre à Paris, ni dans la maifon d'autrui ; bien convaincu par ma propre expérience, qu'on n'eft jamais libre que chez foi. Du refte, je compte fi parfaitement fur votre fouvenir, qu'en quelque lieu qu'elle vive , je ne doute point que vous n'ayez la bonté de la recommander , de la protéger , de vous, intérefler à elle ; & j'avois fi peu de doute là - deffus , que fans ce que vous m,'en dites dans votre dernière lettre , je ne me ferois pas même avifé de vous en parler.

Garderez - vous Soifi, madame, ou vivrez-vous toujours à Paris? Lefquellcs de vos filles prendrez - vous auprès de vous ? Relierez - vous à l'hôtel d'Aubeterre, ou prendrez -vous une maifon à vous ? Le voyage de Xamtonge , que vous méditez , fera , félon moi , bien inutile p quelque tendrefle qu'ait pour vous monfieur votre père, à fon âge, on n'aime guère à fe déplacer. J'éprouve bien cette répugnance , moi que les infirmités ont déjà rendu fi vieux. Je fuis ici l'hiver avC* Tome FI O

2io Lettres

milieu des glaces , l'été en proie à mille importuns , très-chèrement pour la vie ; en toute faifon ma demeure a fes incommodi-

tés. Cependant je ne puis me réfoudre à me déplacer ; le moindre embarras m'effraie , & je crois que j'aurai moins de peine à déménager de mon corps que de ma maifon. Bon jour , madame.

LETTRE

fA Mlle, Julie B on de li.

A Mo tiers , 18 janvier 1764.

OUS favez bien , mademoiselle , que les correfpondans de votre ordre font tou»

jours plaifir , & n'incommodent jamais ' mais je ne fuis pas aflez injufte pour exiger de vous , une exactitude dont je ne me fens pas capable; &lamife eftfi peu égale entre nous , que quand vous répondriez à dix de mes lettres par une des vôtres , vous feriez quitte avec moi tout au moins.

Je trouve M. Schulthefs bien payé de fongoût pour la vertu, par l'intérêt qu'il

diverses: sut

vous infpire ; & fi ce goût dégénère en palTîon près de vous , ce pourroit bien être Un peu la faute du maître. Quoi qu'il en foit , je lui veux trop de bien pour le tirer de votre direction , en le prenant fous la mienne; & jamais , ni pour le bonheur, ni pour la vertu , il n'aura regret à fa jeunefle , s'il la confacre à recevoir vos inftrudions. Au refte ïï , comme vous le penfez , les panions font la petite vérole de l'ame , heureux qui , pouvant la prendre encore , iroit s'inoculer à Kœnitz ! Le mal d'une opération fi douce , feroit le danger de n'en pas guérir. N'allez pas vous fâcher de mes

douceurs, je vous prie; je ne les prodigue pas à toutes les femmes ; & puis on peut être un peu vaine.

Je ne puis, mademoifelle, répondre à votre queftion fur les Lettres d'un citoyen de Genève ; car cet ouvrage m'eft parfaitement inconnu , &je ne fais que par vous, qu'il exifte. Ileftvrai qu'en général je fuis peu curieux de ces fortes d'écrits ; & quand ils feroient aufïi obligeans qu'ils font in« fultans pour l'ordinaire, je n'irois pas plug»

à la chaflfe des éloges que des injures. Du refte , fi - tôt qu'il eft queftion de moi T tous les préjugés font, qu'en effet l'ouvrage eft une fatyre : mais les préjugés font -ils faits pour l'emporter fur vos juge* mens? D'ailleurs, je ne vois pas que ce livre foit annoncé dans la gazette de Berne ; grande preuve qu'il ne m'eft pas injurieux.

Je n'ofe vous parler de mon état ; il contrifteroit votre bon cœur. Je vous dirai feulement , que je ne puis me procurer des nuits fupportables , qu'en fendant du bois tout le jour , malgré ma foibleffe , pour me maintenir dans une tranfpiration continuelle , dont la moindre fufpenfion me fait cruellement fouffrir. Vous avez raifoia toutefois , de prendre quelque intérêt à mon exiftence : malgré tous mes maux, elle m'eft chère encore, par les fentimeus d'eftime & d'affeélion qui m'attachent au vrai mérite; & voilà, mademoifelle , ce qui ne doit pas vous être, indifférent.

Acceptez un barbouillage qui ne vaut pas la peine d'en parler , & dont je nofë

Tous propofer la leclure , que fous les auk pices de l'ami Platon.

— — matai» — ^. i i — — — »-^

LETTRE

M. P I CT ET

Motiers fleiey mars iyG^

Je fuis flatté , inonfieur , que fans un fréquent commerce cîe lettres, vous rendiez juftice à mes fentimens pour vous. Ils feront auffi durables que l'eftime fur laquelle: ils font fondés; & j'efpere que le retour dont vous m'honorez , ne fera pas moins k, l'épreuve du temps & du filenee. La feule chofe changée entre nous , eft l'efpoir d'une connoiffance perfonnelle. Cette attente , monfieur, m'étoit douce; mais il y faut renoncer, fi je ne puis la remplir que fur les terres de GeneVe ou dans les environs. Là-defius, mon parti eft pris pour la vie ; & je puis vous affurer que vous êtes entré pour beaucoup , dans c«s qu'il m'en a coûté de le prendre. Du refte, je fens avec furprife , qu'il m'en coûter*

moins de le tenir que je ne m'étoîs figuré. Je ne penfe plus à mon ancienne patrie qu'avec indifférence ; c'efl même un aveu que je vous fais fans honte , fâchant bien que nos fentimens ne dépendent pas de nous; & cette indifférence étoit peut- être]e feul qui pouvoit refter pour tilt, dans un cœur qui ne fut jamais haïr. Ce n'eft: pas que je me croie quitte envers elle ; on ne l'eft

jamais qu'à la mort. J'ai le zèle du devoir encore , mais j'ai perdu celui de l'attachement.

Mais où eft - elle cette patrie ? Exifte-telle encore ? Votre lettre décide cette question. Ce ne font ni les murs , ni les hommes qui font la patrie ; ce font les loix , les mœurs, les coutumes, le gouvernement, la conflitution , la manière d'être qui réfulte de tout cela. La patrie eft dans les reftons de l'état à fes membres : quand ces relations changent ou s'anéantiffent, la patrie s'évanouit. Ainfi , monfieur y pleurons la nôtre ; elle a péri , & fon fimulacre qui relie encore , ne fert plus qu'à la déshonorer.

Je me mets, monfieur, à votre place, &je comprends combien le fpectacle que vous avez fous les yeux, doit vous déchirer le cœur. Sans contredit , on fouffre moins, loin de fon pays, que de le voir dans un état fi déplorable ; mais les affections , quand la patrie n'eft plus , fe reffer- 1 ent autour de la famille ; & un bon perc fe confole avec fes enfans , de ne plus vivre avec fes frères. Cela me fait comprendre que des intérêts fi chers , malgré les objets qui nous affligent, ne vous permettront pas de vous dépayfer. Cependant , s'il ârrivoit que par voyage ou déplacement, vous vous éloignafiiez de Genève , il me feroit très -doux de vous embraffer; car bien que nous n'ayons plus de commune patrie , j'augure des fentimens qui nous animent , que nous ne cefiferons point d'être concitoyens ; & les liens de l'eftime & de l'amitié demeurent toujours, quand même on a rompu tous les autres. Je vous falue , monfieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. de Lv ze.

A Motïers , le ly mars 17(74*

L eft dit, madame, que j'aurai toujours befoiu de votre indulgence , moi qui voudrais mériter toutes vos bontés. Si je pouvois changer une réponfe en vifite , vous n'auriez pas à vous plaindre de mon 3 n exactitude, & vous me trouveriez peutêtre auiïi importun qu'à préfent vous me trouvez négligent. Quand viendra ce temps précieux, où je pourrai aller au Biez réparer mes fautes, ou du moins en implorer le pardon? Ce ne fera point, madame , pour voir ma mince figure que je ferai ce voyage ; j'aurai un motif d'empreflement plusfatisfaifant & plus raisonnable. Mais permettez -moi de me plaindre de ce qu'ayant bien voulu loger ma reffemb'ance , vous n'avez pas voulu me faire la faveur toute entière, en permettant quelle vous vînt de moi. Vous favez

que c'eft une vanité qui n'eft: pas permife, d'ofer offrir fon portrait ; mais vous avez craint peut-être que ce ne fût une trop grande faveur de le demander ; votre but étoit d'avoir une image , & non d'enorgueillir l'original. Aufli , pour me croire chez vous , il faut que j'y fois en perfonne ; & il faut tout l'accueil obligeant que vous daignez m'y faire , pour ne pas me rendre jaloux de moi.

Permettez, madame, que je remercie ici Mad. de Faugnes de l'honneur de Ion fouvenir, & que je l'aflure de mon refpecl. Daignez agréer pour vous la même aflurance , & préfenter mes falutations à M. de Luze.

LETTRE

A Mad. RoGU I N née Bouquet.

A Motiers , le 31 mars 1JG4.

SSURÉMENT , madame , vous ferez une bonne mère ; & avec le zèle que vous me marquez pour les devoirs attachés a ce

lien , c'eût été grand dommage que M.

Roguin ne vous eût pas mis dans l'état de les remplir. Vous vous inquiétez déjà de votre enfant , du temps où vous pourrez commencer à le baigner dans l'eau froide , de la manière de parvenir graduellement à lui couvrir la tête, & il n'eft pas encore né. C'eftlà, madame, une follicitude maternelle très - bien placée à certains égards , à d'autres , un peu précoce ; mais trèslouable en tous fens , & qui mérite bien que j'y réponde de mon mieux.

En premier lieu , il importe fort peu que l'enfant foit dans un panier d'ofier , ou dans autre chofe. Qu'il foit couché un peu mollement , un peu de biais , & fouvent au grand air. S'il eft en liberté, il ne tardera pas d'acquérir la force nécefTaire pour fe donner l'attitude qui lui convient. Et d'ailleurs , il ne fera pas toujours couché ; puifqu'une auffi bonne nourrice que vous voulez l'être, daignera bien le tenir quelquefois fur fes bras.

Vous defirez le baigner de très -bonne heure dans l'eau froide. C'eft très -bien

fait, madame ; mon avis eft, que pour ne rien rifquer, on commence dès Je jour de fa naiflance. Le quart du monde chrétien, c'eft- à -dire, tous les Rufles & la plupart des Grecs, baptifent les enfans nouveaux nés , en les plongeant trois fois de fuite dans l'eau toute froide, & même glacée. Faites la même chofe , madame ; baptifez votre enfant par immerfion deux fois le jour , & n'ayez pas peur des rhumes.

Vous fongez de trop loin au temps de lui couvrir la tête; mais je n'en vois pas bien la néceflîté. Cette nécefiité ne viendra finement jamais, fi c'eft un garçon. SI c'eft une fille , vous pourrez y fonger lors de fa première communion , & cela moins pour obéir a la raifon qu'à S. Paul , qui veut que les femmes aient la tête couverte dans Téglife. A la bonne heure donc, puifque S. Paul le veut comme cela. Mais le refte du temps , qu'elle foit toujours coéffée en cheveux jufqu'à ïàgt de trente ans , qu'une pareille coëffure devient indécente & ridicule dans une femme. Comme un exemple dit plus fur tout ceci, que cent

pages d'explication, je joinsici, madame, l'extrait d'un mémoire où vous pourrez Voir en faits, les foJutions de vos difficultés. Quoique les Sophies & les Emiles -foient rares , comme vous dites fort bien , il s'en élevé pourtant quelques - uns en Europe , même en Suifle , & même à votre voifinage ; & le fuccès promet déjà à leurs dignes pères & mères, le prix de la tendreffe qui leur fait fupporter les foins d'une éducation fi pénible, & du courage qui leur fait braver les clabauderies des fots, des gens d'églife , & les ricaneries encore plus fottes des beaux -efprits.

Si vous voulez, madame, faire par vous - même les obfervations néceflaires , prenez la peine d'aller près de Laufanne , voir M. le prince de Wirtemberg. C'efb fa fille unique, qu'il élevé de la manière rmrquée dans le mémoire ; & s'il vous faut là-deffus, des explications plus détaillées , vous pourrez confulter l'illuftre M. Tiiïbc. Prenez fes avis , madame : c'eft le meilleur que je puiffe vous donner. Agréez , je vous f-jpplie , mes falutations & mon refpect

LETTRE

A M. le Prince L. E. DE WlRTEMBERG,

A Mot'urs , le iS avril 1764.

JNe vous plaignez pas de vos difgraces, prince. Comme elles font l'ouvrage de yotre courage & de vos vertus , elles font aulïi l'inftrument de votre gloire & de votre bonheur. Vaincre Frédéric eût été beaucoup , fans doute ; mais vaincre dans fon propre cœur, les préjugés & les paffions qui fubjuguent les conquérans comme les autres hommes, eft plus encore ; & dites la vérité : combien de batailles gagnées vous eufTent donné dans l'opinion des hommes, ce que vous donne au fond de votre cœur , une heure de jouiflfance des plaifirs de l'amour conjugal & paternel ? Quand vos fuccès euffentfait aux hommes quelque vrai bien , ce qui me paroît fort douteux; car qu'importe aux peuples qui perde ou qui gagne?.

Vous auriez- méconnu les vrais biens pouf

Vous - même ; & féduit par les acclamations publiques , vous n'eulïiez plus mis votre bonheur que dans les jugemens d'autrui.

Vous avez appris à le trouver en vous , à en être le maître, & à en jouir malgré la reine & malgré les jaloux. Vous l'avez conquis , pour ainfi dire ; c'étoit la meil» leure conquête à faire.

La fumée de la gloire eft enivrante, dans mon métier comme dans le vôtre.

J'ignore fi cette fumée m'a porté à la tête , mais elle m'a fouvent fait mal au cœur ; & il eft bien difficile qu'au milieu des

triomphes , un guerrier ne fente pas quelquefois la même atteinte; car fi les lauriers des héros font plus brillans , la culture en eft aufïi plus pénible, plus dépendante, & fouvent on la leur fait payer bien cher.

La manière de vivre ifolé & fans prétention , que j'ai choifie & qui me rend à peu près nul fur la terre , m'a mis à portée d'obferver & comparer toutes les conditions , depuis les payfans jufqu'aux grands. J'ai pu facilement écarter l'apparence; carj'ae été par -tout admis dans le commerce &

même dans la.familiarité. Je me fuis , pour ainfi dire , incorporé dans tous les états * pour les bien étudier. J'ai vu leurs fentimens , leurs plaifirs, leurs defirs, leur manière interne d'être. J'ai toujours vu que ceux qui favoient rendre leur lituation , non la plus éclatante , mais la plus indépendante , étoient les plus près de toute la félicité permife à l'homme ; que les fentimens libres qu'ils cultivoient , tels que l'amour , l'amitié , étoient tout autrement délicieux , que ceux qui naiflent des relations forcées que donnent l'état & le rang 5 que les affeélions enfin , qui tenoient aux perfonnes & qui étoient du choix du cœur, étoient infiniment plus douces que celles qui tenoient aux chofes & que déterminoit la fortune.

Sur ce principe , il m'a femblé , dès les premières lettres dont vous m'avez honoré , & toutes les fuivantes confirment ce jugement , que vous aviez fait le plus grand pas pour arriver au bonheur ; que de prince & de général , fe faire père , mari, Vériubk homme , n'étoit point aller au*;

privations , mais aux jouifiances ; que vos préfentes occupations marquoient l'état de. votre ame , de la façon la moins équivo-» que ; que votre refpeél pour le iublime. Kliog , montroit combien vous en méritez vous-même; qu'enfin vous pouviez avoir* des chagrins , parce que tout homme en a ; mais que fi quelqu'un dans le monde , approchoit par fa fituation & par fes fend-. mens, du vrai bonheur, ce devoit être vous ; & que fur la difgrace qui vous avoit conduit à cet état fimple & defirable , vous pouviez dire comme Thémiftocle : nous, périffions , fi nous n'euiîions péri. Voilà ,: prince , ma façon de penfer fur votre fituation préfente & paffée. Si je me trompe , ne me détrompez pas.

Une femme du Pays -de- Vaud , qui fei prétend groffe , m'a écrit pour me demander des confeils fur l'éducation de fo:v enfant. Sa lettre me paroît un perfifflage perpétuel fur mes chimériques idées. J'aû pris la liberté de lui citer pour réponfe, votre petite Sophie , & la manière dont vous avez le couiage de l'élever. J'efpere:

n'avoir

n'avoir point commis en cela d'indifcrétion; fi je l'avois fait, je vous prier ois de me Je dire , afin que je fuffe plus retenu une autre fois.

Si vous approuviez que nos lettres finiffent déformais fans formules & fans fignature , il me femble que cela feroit plus commode. Quand les fentimens font connus , quand l'écriture eft connue , il ne relie à prendre fur cet article , que des foins qui me femblentfuperflus: en attendant que votre exemple m'autorife

avec vous à cet ufage , agréez , monfieur le duc , je vous fupplie , les affurances de mon profond refpeét.

' ni

LETTRE

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

Motiers y le 2/ avril IJ64I

J E fuis alarmé, monfieur le maréchal, d apprendre à i'inftant , que vous n'êtes pas allé ce printemps à Montmorency.

Je crains que la fuite d'une indifpofition, Tome VI P

226 Lettres

qu'on m'avoit décrite comme légère, & dont je vous croyois rétabli , n'ait mis obftacle à ce voyage. Permettez que je vous fupplie de me faire écrire un motfur votre état préfent. Je fais qu'il faudroit toujours favoir fe retirer avant que d'être importun , & qu'on y eft oblige, du moins quand on fent qu'on l'eft devenu. Mais , monfieur le maréchal, comme les fentimens que vous daignâtes cultiver , ne peuvent fortir de mon cœur , je ne puis perdre non plus , les inquiétudes qui en font inféparables. Je ferai difere déformais fur tout autre article ; mais je ne puis me réfoudre à l'être , quand je fuis en peine de votre fanté.

LETTRE

A M. D' IV ERN OIS

A Mot'urs , le 2.1 avril lyGj.,

E me réjouis, monfieur, devons favoir

heureufement de retour de votre voyage ; & je me réjouirois bien auiïi de celui que vous avez la bonté de me propofer , ft

DIVERSE^. Hf

j'étois en état de l'accepter : mais c'efl à quoi ma fituation préfentc ne me permet: pas de penfer. D'ailleurs , je vous avouerai franchement, qu'il entre dans mes arrangemens, de ne dépendre que de ma volonté dans mes courfes , de n'en faire par conféquent, qu'avec gens qui n'ont point d'affaire , & qui n'ont une voiture ni devant ni derrière eux. Mais fi je ne puis , monfieur, avoir le plaifir de vous fuivre ? j'attends du moins avec empreflement, celui de vous embrafler ; ce feroit un bien, de plus dans ma vie, d'en pouvoir jouir plus fouvenr.

Oferois-je vous charger d'une petite eommiffioii? M. Deluc l'aine a eu la bonté de m'envoyer un barril de miel de Chamouni, comme je l'en avois prié. Je lui aï écrit là-defius, fans recevoir de réponfe. Vous m'obligeriez beaucoup , monfieur , fi vous vouliez bien folder avec lui cette pev tite affaire, en y ajoutant quelques affranchiflemens de lettres que je lui dois auflî , & je vous rembourferois ici le tout à votre paflage. Je vous connois trop obligeant, „

228 Lettres

pour croire avoir la - delïus , tTexcufc li vous faire. Recevez les remerciemens & refpects de IVllle. le Vafleur, & faites, je vous

fupplie , agréer les miens à JYlad. d'Ivernois. Je vous falue , monfieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. DE F. A\

A Motiers , U 13 mal 1764,

\2luoiQl

[QUE tout ce que vous m écrivez, madame, me foit intéreffant, L'article Je plus important de votre dernière lettre en mérite une toute entière, & fera l'unique fujet de celle-ci. Je parle des proportions qui vous ont fait bâter votre retraite à la campagne. La réponfe négative que vous y avez faite , & le motif qui vous l'a inf-pirée, font, comme tout ce que vous faites, marqués au coin de la fagefle & de la vertu ; mais je vous avoue , mon aimable voifine , que les -ÎVgemens. que vous portez fur la con-

chiite de la perfonue, me paroiflent bien féveres ; & je ne puis vous dilîimuler que , fâchant combien fincérement il vous étoit attaché , loin de voir dans fon éloi- ^nement un figne de tiédeur , j'y ai bien plutôt vu les fcrupules d'un cœur qui croit avoir à fe défier de lui-même ; &le genre de vie qu'il choifit à fa retraite, montre allez ce qui l'y a -déterminé. Sf un amant quitté pour la dévotion , ne doit pas fe croire oublié , l'indice eft bien, plus fort dans les hommes ; & comme cette reflource leur eft moins naturelle, il faut qu'un befoin plus puiffant les force d'y recourir. Ce qui m'a confirmé dans mon fentiment, c'eft fon empreffement k revenir, du moment qu'il a cru pouvoir écouter fon penchant fans crime ; & cette démarche , dont votre délicatefle me paroit offenfée , eft à mes veux une preuve de la Tienne , qui doit, lui mériter

toute votre eftime , de quelque manière que vous envifagiez d'ailleurs fon retour.

Ceci , madame ,. ne diminue abfolu* ment rien de la folidité de vos nuirons-

quant à vos devoirs envers vos enfans.

Le parti que vous prenez eft, fans contredit, le feul dont ils n'aient pas à fe plaindre, & le plus digne de vous ; mais pe gâtez pas un acte de vertu fi grand & fi pénible, par un dépit déguifé, & par un fentiraent injufte envers un homme auiïi digne de votre eftime par fa conduite, que vous -même êtes par la vôtre, digne de l'eftime de tous les honnêtes gens. J'oferai dire plus : votre motif fondé fur vos devoirs de mère, eft grand & preffant ; mais il peut n'être que fecondaire. Vous êtes trop jeune encore , vous avez un cœur trop tendre , & plein d'une inclination trop ancienne , pour n'être pas obligée à compter avec vous-même, dans ce que vous devez fur ce point à vos enfans. Pour bien remplir fes devoirs , 51 ne faut point s'en impofer d'infupportables : rien de ce qui eft jufte & honnête n'eft illégitime ; quelque chers que vous foient vos enfans , ce que vous leur «Jevez fur cet article , n'eft point ce que vous deviez à votre mari. Pefez donc les.

chofes en bonne mère, mais en perfonne libre. Confultez fi bien votre cœur que vous faffiez leur avantage , mais fans vous rendre malheureufe ; car vous ne leur devez pas jufques Jà. Après cela, fi vous perfiftez dans vos refus , je vous en refpederai davantage; mais fi vous cédez, je ne vous en eftimerai pas moins.

Je n'ai pu refufer à mon zèle , de vous expofer mes fentimens fur une matière fi importante , & dans le moment où vous êtes à temps de délibérer. M. de *** 11e m'a écrit ni fait écrire ; je n'ai de fes nouvelles , ni directement, ni indirectement ; & quoique nos anciennes liaifons m'aient laiffé de l'attachement pour lui , je n'ai eu nul égard à fon intérêt, dans ce que je viens de vous dire. Mais moi, que vous laiflates lire dans votre cœur, & qui en vis fi bien la tendrefle & l'honnêteté , moi , qui quelquefois vis couler vos larmes , je n'ai point oublié l'impreflion qu'elles m'ont faite, & je ne fuis pas fans crainte fur celle qu'elles ont pu Vous laiffer, IYIériterois -je l'amitié dont

vous m'honorez, fi je négligeois en ce

moment ies devoirs qu'elle impofe ?

——i ■ ii.. m

LETTRE

rA M, DE S AU T T ERS H AI M.

A Mo tiers y le 20 mai tyG4*

Mi

ETTEZ-vous à ma place , monfieur , & jugez-vous. Quand, trop facile à céder à vos avances , j'épanchois mon cœur.

avec vous , vous me trompiez. Qui me répondra qu'aujourd'hui vous ne me trompez pas encore ? Inquiet de votre long filence , je me fuis fait informer de vous à la cour de Vienne; votre nom n'y eft connu de perfonne. Ici votre honneur eft compromis ;

& depuis votre départ , une falope , appuyée de certaines gens , vous a chargé d'un enfant. Qu'êtes -vous allé faire à Paris ? Qu'y faites -vous maintenant , logé précifément dans la rue qui a le plus mauvais renom ? Que voulez-vous que je penfe ? J'eus toujours du penchant à vous aimer j mais je doib fubordonna'

mes goûts à la raifon , & je ne veux pas être dupe. Je vous plains ; mais je ne puis vous rendre ma conHance , que je n'aie des preuves que vous ne me trompez plus. Vous avez ici des effets dans deux malles, dont une eft à moi. Difpofez de ces effets , je vous prie ; puifqu'ils vous doivent être utiles , & qu'ils m'embarrafferoient dans le tranfpoi t des miens , li je quittois Motiers. Vous me paroiffez être dans le befoin ; je ne fuis pas non plus trop à mon aife. Cependant , fi vos befoins font preffans , & que les dix louis que vous n'acceptâtes pas l'année dernière , puiffent y porter quelque remède , parlez -moi clairement. Si je connoiffois mieux votre état , je vous préviendrois ; mais je voudrois vous foulager, non vous offenfer.

Vous êtes dans un âge où l'âme a déjà pris fon pli , & où les retours à la vertu font difficiles. Cependant les malheurs font de grandes leçons ; puifiiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même! Il eft certain que vous étiez fait pour être

un homme de mérite. Ce feroit grand dommage que vous trompafiiëz votre vocation. Quant à moi , je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous ; & fi. j achevois de vous en croire indigne , je m'en confolerois difficilement.

LETTRE

A M. D eLey re.

Moticrs , le 3 juin 1764.

^ J'avois reçu toutes vos lettres , cher De- Leyrc , & j'ai aufli reçu celle que m'a fait pafler en dernier lieu M. Sabattier. Je ne crois pas vous avoir propofé d'établir entre nous une correfpondance fuivie ; non qu'elle ne me foit agréable , mais parce que ma parelTe naturelle , mon état languilTant , les lettres dont je fuis accablé , "les furvenans dont ma maifon ne défemplit point, m'empécheroient de la fuivre régulièrement. Mais, comme je vous aime & que je defire que vous m'aimiez , je recevrai toujours avec plaifir, les détails

que vous voudrez me faire de la fituation de votre ame & de vos affaires , des marques de votre confiance & de votre amitié Je me ménagerai aufii par intervalles , le plaifir de vous écrire ; & quand j'aurai le temps d'épancher mon cœur avec vous , ce fera un foulagement pour moi. Voilà ce que je puis vous promettre ; mais je ne vous promets point , dans mes réponfes , une exactitude que je n'y fus jamais mettre. On n'a que trop de devoirs à remplir dans la vie, fans s'en impofer encore de nouveaux.

Vos deux dernières lettres me fournir roient ample matière à diiierter , tant fur vos difpofitions actuelles , que fur votre manière d'envifager lhifloire grecque & romaine: comme fi , commençant cette étude, vous y enfliez cherché d'autres êtres que des hommes , & que ce ne fût pas bien affez d'y en trouver de meilleurs dans leurs étoffes , que ne font nos contemporains. Mais, mon cher, l'accablement où me jettent les maux du corps & de l'ame , & tout récemment la perte de M. de

Luxembourg , qui m'a porté le dernier Coup , m'otent la force de penfer&d écrire. Vous le favez ; j'avois pour amis , tout ce qu'il y avoit d'illuftre parmi les gens de lettres ; je les ai tous perdus pleins de vie ; aucun , pas même Duclos , ne m'eft refté dans mes difgraces. J'en fais un parmi les grauds ; c'eft celui qui fe trouve à l'épreuve , & la mort vient me l'ôter. Quel renverfement d'idées ! Sur quels nouveaux principes faut-il donc remonter ma raifon ? Je fuis trop vieux pour fupporter un tel bouleverfement ; je fuis trop fenfible pour philofopher uniquement fur mes pertes.

]\la tête n'y eft plus ; je ne fens plus que mes douleurs ; je ne vois plus qu'un chaos. Cher DeLeyre, j'ai trop vécu.

Avant de finir , reparlons de la manière de lier notre conefpondance , au moins telle que je puis l'entretenir. Puifque vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite directement , & que j'ai reçu la vôtre , nous ne fortunes point fondés par notre expérience , à nous défier des pofr.es d'Italie. La médiation de M. Sabattier, plus en>

barraffante , ne fait qu'augmenter la peine & Ja dépenfe , puifqu'il faut multiplier les enveloppes , lui écrire à lui-même, affranchir pour Turin comme pour Parme , payer des ports plus forts encore. En tout , ma peine me coûte plus que mon argent. Ainfi je fuis d'avis que nous revenions au plus fimple, en nous écrivant directement. Si l'on ouvre nos lettres, que nous importe? Nous ne tramons pas des confpirations. Si nous trouvons qu'elles fc perdent , il fera temps alors de prendre d'autres mefures. Quant à préſent , contentons-nous de les numéroter, comme je fais celle-ci; ce fera le moyen de reconnoître fi l'on en a intercepté quelqu'une. Je ne croyois vous écrire qu'un mot , & me Voilà à ma troifieme page. La conféquence cft facile à tirer. Mon refpeci , je

vous prie , à Mad. DeLeyre , & mes falutations à M. l'abbé de Condillac. Je voua embraue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

Motiers , le 5 juin 1364»

v/est en vain que je lutte contre moimême , pour vous épargner les importunités d'un malheureux. La douleur qui me déchire , ne connoît plus de diferétion. Ce n'eft pas à vous que je m'adreïïerois é madame la maréchale , fi. je connoiiïbis quelqu'un qui eût été plus cher au digne ami que j'ai perdu. Mais avec qui puis -je/ moins déplorer cette perte , qu'avec la perfonne du monde qui la fent le plus ? Eh ! comment ceux qu'il aima , peuventils relier divifés ? Leurs cœurs ne devroient-ils pas fe réunir pour le pleurer? Si le vôtre ne vous dit plus rien pour moi . prenez du moins quelque intérêt à mes miferes, par celui que vous favez qu'il y prenoit.

Mais c'eft: trop me flatter , fans doute ; il avoit ceïïé d'y en prendre ; à votre

diverses; 239

exemple , il m'avoit oublié. Hélas ! qu'aije fait? Quel eft mon crime , fi ce n'eft de vous avoir trop aimés l'un & l'autre, & de m'être apprêté ainfi les regrets dont je fuis confumé ? Jufqu'au dernier inftant , vous avez joui de fa plus tendre affeelion. La m^rt feule a pu vous l'ôter ; mais moi , je vous ai perdus tous deux pleins de vie. Je fuis plus à plaindre que vous.

A LA MÊME

Motlers , le, ly juin iy6"4.

JJ E mon état eft affreux , & que votre lettre m'a foulage! Oui, madame la maréchale , la certitude d'avoir été aimé de M. le maréchal , fans me confoler de fa perte , en adoucit l'amertume, & fait fuccéder à mon défefpoir , des larmes précieufes & douces , dont je ne céderai d'honorer fa mémoire tous les jours de ma vie. J'ofe dire qu'il me la devoit , cette amitié fmeere , que vous m'aflurez qu'il eut tou*

jours pour moij'car mon cœur n'eut jamais d'attachement plus vrai, plus vif, plus tendre , que celui qu'il m'avoit infpiré. .C'eft encore un de mes regrets , que les triftes bienféances m'aient fouvent empêché de lui faire connoître jufqu'à quel point il m'étoit cher. J'en puis dire autant à votre égard , Mad. la maréchale , & j'en ai pour preuve bien cruelle, les déchiremens que j'ai fentis , dans la perfuàfion d'être oublié de vous. Mon defTein n'eft: point d'entrer en explication fur le parlé. Vous dites m'avoir écrit la dernière: nous fommes là - defTus , bien loin de compte ; mais vos bontés me font fi précieuses , que pourvu qu'elles me foient rendues, je me chargerai volontiers d'un tort que mon cœur n'eutjamais, & qu'il faura bien vous faire oublier. Je confens que vousnem'accordiez rien qu'à titre de grâce ; mais fi je n'ai point mérité votre amitié , fonge/ , je vous fupplie , que de votre propre aveu , IYI. le maréchal m'accordoitla Tienne. C'eft en fon nom , c'efr. au nom de fa mémoire qui nous eft fi chère à tous deux, que je

réclama

Tcclame de votre part, les fentimens qu'il eut pour moi , & que de mon côté , je voue à laperfonne qu'il aima le plus, tous ceux que j'avois pour lui. Il eft impolîible de dire davantage. Je ne demande ni de fréquentes lettres, ni des réponfes exactes: mais quand vous fentirez que je dois être inquiet , (& quand on aime les gens , cela fe devine) faites-moi dire un mot par M. de la Roche, & je fuis content.

LETTRE

A M. DE Sauttershaim.

A Moriers , U 21 juin lyÇ^i

E fuis honteux d'avoir tardé fi longtemps , monfieur , à vous répondre. Je fais mieux que perfonne , quels privilèges d'attention méritent les infortunés; mais à ce même titre, je mérite aulîi quelque indulgence, & je ne diftérois que pour pouvoir vous dire quelque chofe de pofitif fur les dix louis , dont vous craignez de vous prévaloir , de peur de n'être pas en état Tome VI C)

2\z Lettres

de me les rendre. Mais foyez bien tranquille fur cet article , puifque ma plus confiante maxime, quand je prête, (ce qui , VU ma fituation , m'arrive rarement) efl: de ne compter jamais fur la reftitr.tion , &même de ne lapas exiger. Ce qui retarde à cet égard , l'exécution de ma promette, efl un événement malheureux, qui ne me laifle pas difpofer dans le moment , d'un argent qui m'appartient ; fi-tôt que je le pourrai, je n'oublierai pas qu'une chofe offerte efl: une chofe due , quand il n'y a que l'impuiflance de rendre , qui empêche d'accepter.

J'ai du penchant à croire que pour le préfent, vous me parlez fincérement; mais à moins d'en être fur , je ne puis continuer avec vous, une correfpondance qui, aux termes où nous avons été , ne pourroie qu'eire défagréable à tous deux, fans une confiance réciproque. Malheureiifement , ma fanté efl fi mauvaife , mon état efl: fi trifle, & j'ai tant d'embarras plus prettans, que je ne puis vaquer maintenant aux recherches nécefiaires,pour vériiier votre

hifloire & votre conduite , ni demeurer' avec vous en liaifons , que cette vérifica-. tion ne foit faite : ce qui emporte de votre côté, Ja nécefiité de difpofer de ce que vous avez laide chez moi , & que je fouhaite de ne pas garder plus long-temps. Je voudrois donc , monfieur , vous faire acheter une autre malle à la place de la mienne , dont j'ai befoin , & que vous trouvaffiez un autre dépofitaire qui fe chargeât de vos effets , ou que vous me marquafl;ez par quelle voie je dois vous les envoyer.

Mon deffein n'eft pas d'entrer en difeufc fiou fur les explications de votre dernière lettre. Vous demandez , par exemple , fi la fervante de la maifon- de -ville a des preuves que l'enfant qu'elle vous donne, eft de vous. Ordinairement, on ne prend pas des témoins dans ces fortes d'affaires: mais elle a fait fes déclarations juridiques & prêté ferment au moment de l'accouche-» ment, félon la forme pfeferite en ce pays par la loi ; & cela fait foi en juftice & dans le public , par défaut d'oppofition de votre part.

Quelles qu'aient été vos mœurs jufquici , vous êtes à portée encore de rentrer en vous-mérne ; & l'adverfité , qui achevé de perdre ceux qui ont un penchant décidé au mal , peut, fi vous en

faites un bon ufage, vous ramener au bien, pour lequel il m'a toujours paru que vous étiez né. L'épreuve eft rude & pénible ; mais quand le mal eft grand , le remède y doit être proportionné. Adieu , monfîeur. Je comprends que votre fituation demanderoit de ma part autre chofe que des diicours: mais la mienne me tient enchaîné pour le préfent. Prenez , s'il eft poffible , un peu de patience , & foyez perfuadé qu'au moment que je pourrai difpofer de la bagatelle en queftion , vous aurez de mes nouvelles. Je vous falue, monfîeur , de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D* IV ERN O I S

Mo tien, le 6 juillet 1764,

J'apprends, monfieur , avec grand plaifir , votre heureufe arrivée à Genève , & je vous remercie de l'inquiétude que vous donne ma fciatique naiffante. Des personnes à qui je fuis attaché , & qui me marquent qu'elles me viennent voir, m'ôtent la liberté de partir pour Aix. Je vous prie de ne pas envoyer la flanelle , dont je vous remercie , mais dont il me feroit impoflible de faire un ufage affez fuivi pour m'en reflentir. Les foins qui gênent & qui durent , m'importunent plus que les maux , & en toute chofe j'aime mieux fournir qu'agir.

La rcponfe du Confeil aux dernières repréfentations , ne m'étonne point ; mais ce qui m'étonne, c'ell la persévérance des citoyens & bourgeois à faire des repréfentations.

fc^O i. E T T R. ' £ s*

L.ibrochuie que vous m'avez envoyée, me paroit d'un homme qui a trop d'étoffe dans la tête , pour n'en avoir pas un peu dans le cœur. Si jamais il prend part à quelque affaire, il fera poids dans le parti qu'il embrafiera.

Celui à qui je me fuis adrefie pour les îiirs de mandoline, m'a marqué qu'il les ieroit graver. Ainfi il ne me refte qu'à vous remercier pour cela , de la peine que vous avez bien voulu prendre.

Mlle, le Vaïïeur vous remercie de l'honneur de votre fouvenir , & vous afiure de fou refpecl:. Je vous prie d'afTurer du mien , Mad. d'Ivernois. J'embrafTe M. Deluc , & vous falue , monfieur , de tout mon cœur.

Je recois à l'inftant la flanelle , & vous en remercie , en attendant le plaid: de Vous voir.

L E T T RE

AU MEME

A Yvcrdon 3 ce mercredi ier août ijC^*

J_jE voyage , monfieur , qui doit me rapprocher de vous , effc commencé ; mais je ne fais quand il s'achèvera, vu les pluies qui tombent actuellement , & qui rendent les chemins défagréables pour un piéton.. Toutefois , fuppofant que la pluie ceffe & que le chemin fe reffuie paffablement d'ici à demain après diné , je me propofe d'aller coucher à Goumoins , après-demain àMorges, où j'attendrai peut-être un jour ou deux. Comme j'en crois les cabarets mauvais, & le féjour ennuyeux , je tâcherai de trouver un ba-

teau pour traverfer à Thonon , où je féjournerai quelques jours, attendant de vos nouvelles. Je vous marque ma marche un peu en détail , afin que , fi vous vouliez me joindre à Morges , vous puilïiez favoir quand m'y trouver:

mais encore une fois , ma manière de

voyager fait que tous mes arrangemens dépendent du temps. Je ferai charmé de vous voir & nos amis, à condition que je ne ferai point gêné dans ma manière de vivre , & qu'on n'amènera point de femmes, quelque plaifir que j'euîfe en tout .autre temps de faire connoiflance avec JYIad. d'Ivernois. Je lui préfente mon refpecl , & vous falue , monfieur , de tout mon cœur.

LETTRE

AU MEME

A Mo tiers , h 20 août i~G4*

JLjN arrivant ici avant -hier, monfieur, en médiocre état , je reçus avec des centaines de lettres, la vôtre pour m'en confolcr , mais à laquelle l'importunité des autres m'empêche de répondre en détail aujourd'hui.

Je fuis très-fenfible à la grâce que veut me f^ire M. Guyot; ce feroit en abufer, que de prendre toutes fes bougies au pus

auquel il veut bien me les paffer. D'ailleurs , il ne me paroît pas que celle que vous m'avez envoyée, foit exactement iemblable aux miennes; ilfaudroit, pour en faire l'eMai convenablement, & plus de loifir, & un plus grand nombre. A lout événement, fi de

ces cinq douzaines i\l. Guyot vouloit bien en céder deux , je pourrois, fur ces vingt-quatre bougies, faire cet hiver des effais qui me décideroient fur ce qui pourroit lui en refter au printemps ; & fi pour ce nombre il permet le choix , je les aimerois mieux grifes ou noires, que rouges; & fur -tout des plus longues qu'il ait , puifque je fuis obligé de mettre à toutes, des alonges qui m'incommodent beaucoup , mais qui font néceflaires pour que la bougie pénètre jufqu'à l'obflacle.

Vous aurez la Nouvelle Héloïfe ; mais comme je fuppofe que vous n'êtes pas preffé , j'attendrai que les tracas me laifient refpirer. Du refte , ne vous faites pas tant valoir pour m'avoir demandé cette bagatelle ; votre intention fe pénètre aifément.

Les autres donnent pour recevoir ; vous faites tout le contraire , & même vous abufez de ma facilité. Ne m'envoyez point de l'eau d'Augufte, parce qu'en vérité je n'en faurois que faire, ne la trouvant pas fort agréable 6c n'ayant pas grand' foi à fes vertus. Quant à la truite, l'aflaifonnement & la main qui l'a préparée doivent rendre excellente une chofe naturellement aufïi bonne; mais mon état préfent m'in-i r.crditl'ufage de ces fortes de mets. Toutefois ce préfent vient d'une part qui m'empêche de le refufer , & j'ai grand' peur que ma gourrnandife ne m'empêche de m'en abftenir.

Je dois vous avertir , par rapport à l'eau d'Augufte, de ne plus vous fervir d'une aiguille de cuivre , ou de vous abftenir d'en boire ; car la liqueur doit diffoudre allez de cuivre pour rendre cette boiflbn pernicienfe , & pour en faire même un poifon. Ne négligez pas cet avis.

J'aurois cent chofes à vous dire ; mais le temps me prefle, il faut finir. Ce ne feroit pas fans vous faire tous les remerciement

tjue je vous dois, fi des paroles, y pouvaient fu Mire. Bien des refpeéts à madame, je vous fupplie ; mille chofes à nos amis; recevez les ïemerciemens & falutations de INlllc. le Vaffeur] & d'un homme dont le cœur effc plein de vous.

Je ne puis m'empecher de vous réitérer que l'idée d'adreffer D à B, eft une chofe excellente. C'eft une mine d'orque cette idée , entre des mains qui fauront l'exploiter.

LETTRE

A M. h Prince DE JVlRTEMBERG.

A Mo tiers , le j feptembre lyS-i-.

j'apprends avec plus de chagrin que de furpnfe , fuccident qui vous a forcé d'ôter à votre fécond enfant , fa nourrice naturelle. Ces refus de lait font allez communs; mais ils ne font pas tous furie compte de la nature : les mères pour l'ordinaire, y ont bonne part. Cependant en fc cette occafion , mes feupeons tombeir

pins fur le père que fur la mère. Vous me parlez de ce joli fein , en époux jaloux de lui conferver toute fa fraîcheur , & qui , au pis-aller , aime mieux que le dégât qui peut s'y faire, foit de fa façon que de celle de l'enfant ; mais les voluptés conjugales font paffageres , & les plaifirs de l'amant rie font le bonheur ni du père ni de l'époux.

Rien de plus intéreiïant que les détails des progrès de Sophie. Ces premiers actes* d'autorité ont été très - bien vus & trèsbien réprimés. Ce qu'il y a de plus difficile dans l'éducation , eft de ne donner aux pleurs des enfans ., ni plus ni moins d'attention qu'il n'eft néceffaire. Il faut que l'enfant demande , & non qu'il commande ; il faut que la mère accorde fou vent , mais qu'elle ne cède jamais. Je vois que Sophie < très-rufée ; & tant mieux , pourvu qu'elle ne foit ni capricieufe , ni impérieufe. Mais je vois qu'elle aura grand L; foin de la vigilance paternelle & maternelle , & de i'efpnt de difeernement que vous y joignez. Je fens , au plaifir & à lin-

quiétude que me donnent toutes vos lettres , que Je fuccès de l'éducation de cette chère enfant m'intéreffe prefque autanc que vous.

LETTRE

A Motur s , U iS fèptemlre 1JG4.

JLja difficulté , monfieur , de trouver un logement qui me convienne , me force à demeurer ici cet hiver; ainfi vous m'y trouverez à votre pafiage. Je viens de recevoir avec votre lettre du 1 1 , le mémoire que vous m'y annoncez ; je n'ai point celui de E à G , & je n'ai aucune nouvelle de C: ce qui me confirme dans l'opinion où j'étois fur fon fort.

Je fuis charmé, mais non furpris , de ce que vous me marquez de la part de M.

Abauzit. Cet homme vénérable eft trop éclairé pour ne pas voir mes intentions, & trop vertueux pour ne les pas approuver»

Je favois le voyage de M. le duc de

Randan. Deux carolfées d'officiers du régiment du Roi , qui l'ont accompagné, & qui me font venus voir , m'en ont dit les détails. On leur avoit afluré à Genève, que j'étois un loup-garou inabordable. Ils ne font pas édifiés de ce qu'on leur a dit de moi dans ce pays là.

J'aurai foin de mettre une marque diftin clive aux papiers qui me viennent de vous ; mais je vous avertis que fi j'en dois faire ufage , il faudra qu'ils me ref» tent très-long-temps , aulïi bien que tout ce qui eft entre mes mains , & tout ce dont j'ai befoin encore. Nous en cauferons quand j'aurai le plaifir de vous voir ; moment que j'attends avec un véritable cm« preffement. Mes refpecls à Mad. d'Ivernois , & mes falutations à nos amis. Je vous embraffe.

Je crois vous avoir marqué que /avoir; ici la harangue de IYT. Chouetv

LETTRE

A M. Daniel Ro g u i n.

A Motiers , le 22 fcptembre fjG^'*

Je fuis vivement touché , très-cher papa, de la perte que nous venons de faire ; car outre que nul événement dans votre famille ne m'eft étranger , j'ai pour ma part à regretter toutes les bontés dont m'honoroit M. le banneret. La tranquillité de fes derniers momens nous montre bien.

que l'horreur qu'on y trouve , eft moins dans la chofe que dans la manière de l'en* vifager. Une vie intègre eft , à tout événement

, un grand moyen de paix dans ces momens là ; & la férénité avec laquelle vous philofophez fur cette matière , vient autant de votre cœur que de votre raifon. Cher papa , nous n'abrégerons pas, comme îe défunt , notre carrière à force de vou-» loir la prolonger; nous laiderons difpofer de nous , à la nature & à fon Auteur , fans troubler notre vie par Teiiroi de la perdre.

Quand les maux ou les ans auront mûri ce fruit éphémère , nous le laiderons tomber fans murmure ; & tout ce qu'il peut arriver de pis en toute fuppofition , effc que nous cefferons alors , moi d'aimer le bien , vous d'en faire

LETTRE

A M. le Prince DE JFlRTEMBERG.

A Mot'urs , le 14 octobre ijGj..

V^, est a regret , prince , que je me prévaux quelquefois , des conditions que mon état & la nécefiité plus que ma parefle , m'ont forcé de faire avec vous. Je vous écris rarement ; mais j'ai toujours le cœur plein de vous & de tout ce qui vous eft cher. Votre confiance à fuivre le genre de vie , fi fage & fi fimple , que vous avez choiii , me fait voir que vous avez tout ce qu'il faut pour l'aimer toujours ; & cela m'attache & m'intéreife à vous , comme fi j'étois votre égal , ou plutôt comme fi vous étiez le mien ; car ce n'eft que dans

les

les conditions privées , que l'on connoît l'amitié.

Le fujet des deux épitaphes que vous m'avez envoyées , eft bien moral : la penfée en eft fort belle ; mais avouez que les vers de l'une & de l'autre font bien mauvais. Des vers plats fur une plate penfée , font du moins un tout afforti ; au lieu qu'à mal dire une belle chofe , on a le double tort de mal dire & de la gâter.

Il me vient une idée en écrivant ceci : ne feriez-vous point l'auteur d'une de ces deux pièces ? Cela feroit plaifant , &je le voudrois un peu. Que n'avez -vous fait quatre mauvais vers , afin que je puffe vous le dire , & que vous m'en aimaffiez encore plus !

LETTRE

A M. DE Lat O U R.

Mot'urs , le 14 octobre 1764*

Ul , monfieur , j'accepte encore mon fécond portrait. Vous favez que j'ai fait du Tome VL R

premier, un ufage auffi honorable à vous qu'à moi , & bien précieux à mon cœur. M. le maréchal de Luxembourg daigna l'accepter. Mad. la maréchale a daigné le recueillir. Ce monument de votre amitié , de votre générofité , de vos rares talens , occupe une place digne de la main dont il eft forti. J'en deftine au fécond , une plus humble , mais dont le même fentiment a fait choix. Une me quittera point, monfieur, cet admirable portrait, qui me rend en quelque façon l'original refpeclable. Il fera fous mes yeux chaque jour de ma vie. Il parlera fans ceffe à mon cœur. Il fera tranfmis après moi dans ma famille ; & ce qui me flatte le plus dans cette idée , eft qu'on s'y fouviendra toujours de notre amitié.

Je vous prie inftamment de vouloir bien donner à M. LeNieps , vos directions pour l'emballage. Je tremble que cet ouvrage , que je me réjouis de faire admirer en Suifle , ne fouffre quelque atteinte dans le tranfport.

LETTRE

A M. M ART EAU

A Mot'urs , le 14 octobre, lyÇjfa

J'ai reçu , monfieur , au retour d'une tournée que j'ai faite dans nos montagnes f Votre lettre du 4 août , & l'ouvrage que vous y avez joint. J'y ai trouvé des fentimens , de l'honnêteté , du goût ; & il m'a rappelle avec piaifir notre ancienne connoiiïance. Je ne voudrois pourtant pas qu'avec le talent que vous paroiïïez avoir, vous en bornafliez l'emploi à de pareilles bagatelles.

Ne fongez pas , monfieur , à venir ici avec une femme & douze cents livres de rente viagère pour toute fortune. La li« berté met ici tout le monde à fon aife. Le commerce qu'on ne gêne point , y fleurit; on y a beaucoup d'argent & peu de denrées ; ce n'eir. pas le moyen d'y vivre à bon marché. Je vous confeille aufïï de bie.n fonger , avant de vous marier,

à ce que vous allez faire. Une rente viagère n'eft pas une grande reflource pour une famille. Je remarque d'ailleurs , que tous les jeunes gens à marier trouvent des Sophies ; mais je n'entends plus parler de Sophies aulïï- tôt qu'ils font mariés.

Je vous falue , monfieur , de tout mon cœur.

LETTRE

A M. Lali AU D.

A JMot'urs y h 14 octobre lyC 4.

O I C I , monfieur , celle des trois

eftampes que vous m'avez envoyées , qui dans le nombre des gens que j'ai consultés, a eu la pluralité des voix. iJlufieurs cependant préfèrent celle qui eft en habit françois ; & l'on peut balancer avec raifon, puifque Tune & l'autre ont été gravées fur le même portrait , peint par M. de Latour. Quant à fefbmpe où le vifage eft de profil , elle n'a pa*. la moindre reffemblance ; il paroît que

DIVERSES. 2C) t

celui qui l'a faite , ne m'avoit jamais vu , & il s'eft même trompé fur mon âge.

Je voudrois , monfieur, être digne de; l'honneur que vous me laites. Mon portrait figure mal parmi ceux des grands philofophes dont vous me parlez; mais j'ofe croire qu'il n'eft pas déplacé parmi ceux des amis de la juflice & de kl vérité. Je vous falue, monfieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Mo tiers 7 le iS octobre lyGf»

O I c I la lettre que vous m'avez envoyée. Je fuis peu furpris de ce qu'elle contient ; mais vous paroiffiez avoir une. fi grande opinion de celui à qui vous vousadreffiez , qu'il peut vous être bon d'avoir vu ce qu'il en étoit.

Vous fongez à changer de pays : c'eil fort bien fait , à mon avis ; mais il eût été mieux, encore de commencer par changer

a6z Lettres

<de robe , puifque celle que vous portez lie peut plus que vous déshonorer. Je vous aimerai toujours , & je n'ai point cette de vous eftimer ; mais je veux que mes amis fentent ce qu'ils fe doivent , & qu'ils faffent leur devoir pour eux-mêmes, aufii bien qu'ils le font pour moi. Adieu, cher IYloultou;je vous embraiïe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D e Le y re.

A Motiers 9 le ty octobre IJ64.

'AI le cœur furchargé de mes torts , cher DeLeyre ; je comprends par votre lettre , qu'il m'eft échappé , dans un moment d'humeur , des expreffions défobligeanT tes , dont vous auriez raifon d'être offenfé , s'il ne falloit pardonner beaucoup à mon tempérament & à ma fituation. Je fens que je me fuis mis en colère fans fu-; jet, & dans une occafion où vous méritiez urètre défabufé, &non querellé. Si j'ai plus

fait , & que je vous aie outragé , comme il fembie par vos reproches , j'ai fait , dans un emportement ridicule , ce que dans nul autre temps je n'aurois fait avec perfonne , & bien moins en-

core avec vous. Je fuis inexcufable , je l'avoue ; mais je vous ai offenfé fans le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention , je vous en fupplie. Il eft. permis aux autres hommes de n'être que jufles ; mais les amis doivent être démens.

Je reviens de longues courfes que j'ai faites dans nos montagnes , & même jufqu'en Savoie , où je comptois aller prendre à Aix , les bains pour une feiatique naiffante , qui , par fon progrès , m'ôtoit le feul plaifir qui me r^fte dans la vie , favoir , la promenade. Il a fallu revenir , fans avoir été jufques là. Je trouve en rentrant chez moi , des tas de paquets & de lettres à faire tourner la tête. Il faut abfolument répondre au tiers de tout cela, pour le moins. Quelle tâche ! Pour furcroît , je commence à fentir cruellement les approches de l'hiver jfouffrantjOceupé^

fur - tout ennuyé : jugez de ma fituntion ! N'attendez donc de moi , jufqu'à ce qu'elle change , ni de fréquentes ni de longues lettres ; mais foyez bien convaincu que je vous aime , que je fuis fâché de vous avoir offenfé , & que je ne, puis être bien avec moi-même , jufqu'à ce que j'aie fait ma paix avec vous.

LETTRE

A M. FovLQVIER , au fujet du mémoire de M. dcj. fur Us mariages des protejîans.

A Mo tiers 3 le 18 octobre ijCj..

V OICI , monfieur , le mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il m'a paru fort bien fait ; il dit aifez , & ne dit rien de trop. Il y auroit feulement quelques petites fautes de langue à

corriger, fi l'on vouloit le donner au public. Mais ce n'eft rien ; l'ouvrage eft bon , & ne fent. point trop fon théologien.

Il me paroît que depuis quelque temps , le gouvernement de France , éclairé par

quelques bons écrits , fe rapproche aïïez d'une tolérance tacite en faveur des proteftans. Mais je penfe auili , que le moment de lcxpulfion des Jéfuites le force à plus de circonfpeclion que dans un autre temps , de peur que ces peres & leurs amis ne fe prévalent de cette indulgence , pour confondre leur caufe .ivec celle de la religion. Cela étant , ce moment ne feroit pas le plus favorable pour agir à la cour ; mais en attendant qu'il vînt , on pourroit continuer d'inftruire & d'intéreffer le public par des écrits fages & modérés , forts de raifons d'état , claires & précifes , & dépouillés de toutes ces aigres & puériles déclamations trop ordinaires aux gens d'églife. Je crois même qu'on doit éviter d'irriter trop le clergé catholique ; il faut dire les faits , fans les charger de réflexions offenfantes. Concevez , au contraire , un mémoire acireiié aux éyeques de France en termes décens & refpeétueux , & où , fur des principes qu'ils n'oferoient défavouer , on intcrpellcroit leur équité , leur chante , leur commifé>

ration , leur patriotifme , & même leur chriftianifme : ce mémoire , je le fais bien , ne chaneeroit pas leur volonté ; mais il leur feroit honte de la montrer , & les cmpêcheroit peut-être de perfécuter fi ouvertement & fi durement nos malheureux frères. Je puis me tromper ; voilà ce que je penfe. Pour moi , je n'écrirai point ; cela ne m'eftpaspomble: mais par-tout où mes foins & mes confeils pourront être utiles aux opprimés , ils trouveront

toujours en moi dans leur malheur , l'intérêt & le zèle que dans les miens je n'ai trouvé chez perfonne.

LETTRE

A M. le cornu Charles de Zix zendorff.

A Mot l 'ers y le 20 octobre '764.

J'avois réfolu , monfieuj- , de vous e'erite. Je fuis fâché que vous m'ayez prévenu; mais je n'ai pu trouver jufqu'ici , le temps de chercher dans des tas de lettres , la ma tierç du mémoire dont vous vouliez bien \

Vous charger. Tout ce que je me rappelle à ce fujet , cft que l'homme en queftion s'appelle M. de Sauttershaim , fils d'un bourguemaître de Bude , & qu'il a été employé durant deux ans , dans une des chambres dont font compofés à Vienne, les différens confeils de Ja reine. C'eft un jhomme d'environ trente ans , d'une bonne taille, ayant affez d'embonpoint pour fon âge, brun, portant fes cheveux , d'un vi- Jage aflez agréable , ne manquant pas d'efprit. Je ne fais de lui que des chofes honnêtes , & qui ne font point d'un aventurier.

J'étois bien fur, monfieur , que Jorfque vous auriez vu M. le prince de Wirtemberg , vous changeriez de fentiment fur fon compte, &je fuis bien fur maintenant que vous n'en changerez plus. Il y a longtemps qu'à force de m'infpirer du refpecl? il m'a fait oublier fa naiflance ; ou fi je m'en fouviens quelquefois encore , c'eft pour honorer tant plus fa vertu,

Les Corfes , par leur valeur ayant acquis l'indépendance , ofent afpirer encore ? la liberté, Tour l'établir , ils s'adreflent

au feu] ami qu'ils lui cçnnoifient. Puiffc-

t-il juftifier l'honneur de leur choix!

Je recevrai toujours , monfieur , avec empreiïement , des témoignages de votre fouvenir , & j'y répondrai de même. Ils ne peuvent que me rappeller la journée agréable que j'ai paiïee avec vous , & nourrir le defir d'en avoir encore de pareilles. Agréez , monfieur , mes falutations & mou refpech

Je fuis bien aife que vous connoiffiez JVL Deluc. C'eft un digne citoyen. Il a été l'utile défenfeur de la liberté de fa patrie: maintenant il voudroit courir encore après cette liberté qui n'eft plus ; il perd foni temps.

■ !■ ii ■ . ■ 1 1

LETTRE

A Mad. P**.

A Motiers , h 24 octobre iyG^

J'ai reçu vos deux lettres , madame :

c'eft avouef tous mes torts ; ils font grande y mais involontaires ; ils tiennent aux défa-j

grémens de mon état. Tous les jours je voulois vous répondre , & tous les jours des réponfes plus indifpenfables venoient renvoyer celle-là: car enfin avec la meilleure volonté du monde , on ne fauroit pafler la vie à faire des réponfes du matin jufqu'au foir. D'ailleurs je n'en connois point de meilleure aux fentimens obli-

geâtes dont vous m'honorez , que de tâcher d'en être digne , & de vous rendre ceux qui vous font dus. Quant aux opinions fur lefquelles vous me marquez que nous ne fommes pas d'accord , qu'auroisje à dire , moi qui ne difpute jamais avec perfonne , qui trouve très-bon que chacun ait fes idées , & qui ne veux pas plus. qu'on fe foumette aux miennes , que me foumettre à celles d'autrui ? Ce qui me fembloit utile & vrai , j'ai cru de mon devoir de le dire ; mais je n'eus jamais la manie de vouloir le faire adopter , & je réclame pour moi la liberté que je laiffe à tout le monde. Nous fommes d'accord, madame , fur les devoirs des gens de bien; j« n'en doute point. Gardons au reftes

$7® Lettre?.

vous , vos fentimens , moi , les miens, & vivons; en paix. Voilà mon avis. Je vous ialue , madame , avec rcfpect & de tout mon cœur.

REPONSE

A Mad. de Lu ze.

A Mo tiers , le zy octobre tyC^

OUS me faites , madame , vous & Mlle.

Bondely , bien plus d'honneur que je n'en mérite. Il y a longtemps que mes maux & ma barbe grife m'avertiffent que je n'ai plus le droit de braver la neige & les frimats , pour aller voir les dames. J'honore beaucoup Mlle. Bondely, &je fais grand cas de fon éloquence ; mais elle me perfuadera difficilement que , parce

qu'elle a toujours le printemps avec elle , l'hiver & fes glaces ne font pas autour de moi. Loin de pouvoir en ce moment faire des vîntes , je ne fuis pas même en état d'en recevoir* Me voilà comme une marmotte , terré pour fept mois au moins. Si j'arrive an

bout de ce temps , j'irai volontiers , madame , au milieu des fleurs & de la verdure , me réveiller auprès de vous : mais maintenant je m'engourdis avec la nature; jufqu'à ce qu'elle renaiiïe , je ne vis plus, i ■ ■

LETTRE

A mllord Maréchal.

A Motiers- Travers , U 29 oclobrt ijG^.

J E voudrois , milord , pouvoir fuppofer que vous n'avez point reçu mes lettres , je ferois beaucoup moins attrifté ; mais outre qu'il n'eft pas poflible qu'il ne vous en foit parvenu quelqu'une , fi le cas pouvoit être , les bontés dont vous m'honoriez , vous auroient à vous-même infpiré quelque inquiétude. Vous vous feriez informé de moi ; vous m'auriez fait dire au moins quelques mots par quelqu'un. Mais point: mille gens en ce pays ont de vos nouvelles , & je fuis le feul oublié. Cela m'apprend mon malheur ; mais qui m'en apprendra la caufe ? Je ceffe de la chercher.

n'en trouvant aucune qui foit cligne de

vous.

IVlilord , les fentimens que je vous dois 6c que je vous ai voués , dureront toute ma vie ; je ne penferai jamais à vous fan» attendnffement ; je vous regarderai toujours comme mon protecteur & mon père, comme je ne crains rien tant que e importun , & que je ne fais pas nourrir feul une correfpondance, je céderai de vous écrire , jufqu'à ce que vous m'ayez permis de continuer.

Daignez , milord , je vous fupplie , agréer mon profond refpect.

LETTRE

A M. de Ma le s h e rb es.

A Motiers-Travers , par Vontarlier , le ii novembre tjGq-

J'use rarement , monfieur , de la permilïion que vous m'avez donnée de vous écrire; mais les malheureux doivent être difcrets, Mon coeur n'efl pas plus change

que

que mon fort ; & plongé dans un abyme de maux dont je ne fortirai de ma vie , j'ai

beau fentir mes m if ères , je fens toujours vos bontés.

En apprenant votre retraite , monfieur , j'ni plaint les gens de lettres; mais je vous ai félicité. En cédant d'être à leur tête par

votre place, vous y ferez toujours par vos talens ; par eux, vous embellirez votre ame & votre afyle. Occupé des charmes de la littérature , vous n'êtes plus forcé d'en voir les calamités: vous philofophez plus à votre aife , & votre eccur a moins à fouffrir. C'eft un moyen d'émulation , félon moi , bien plus fur , bien plus digne , d'accueillir & diftinguer le mérite à Malesherbes , que de le protéger à Paris.

Où eft-il , où eft-il , ce château de Malesherbes , que j'ai tant defiré de voir ? Les bois , les jardins auroient maintenant un attrait de plus pour moi , dans le nouveau goût qui me gagne. Je fuis tenté d'eflayer de la botanique ; non comme vous , monfieur , en grand , & comme une branche de l'hiftoire naturelle ; mais tout Tome VI. S

au plus en garçon apothicaire , pour i^ Voir faire ma tifarie & mes bouillons.

C'eft le véritable amufement d'un folitaire qui fe promené & qui ne veut penfer à rien. Il ne me vient jamais une idée vertueufe & utile , que je ne voie à côté de moi , la potence ou l'échafaud : avec un Linnœus dans la poche , «Se du foin dans la tête , j'efpere qu'on ne me pendra pas. Je m'attends à faire les progrès d'un écolier à barbe grife : mais qu'importe ? Je ne veux pas favoir , mais étudier ; & cette étude , fi conforme à ma vie ambulante , m'amufera beaucoup & me fera falutairc : on n'étudie pas toujours fi utilement que cela.

Je viens , à la prière de mes anciens concitoyens , de faire imprimer en Hollande , une efpece de réfutation des Lettre* de la campagne ,• écrit que peut- être vous aurez vu. Le mien n'a trait

abiblument qu'à la procédure faite à Genève contre moi, & à fes fuites ; je n'y parle des François qu'avec éloge , de la médiation de la France qu'avec refpeét ; il n'y a pas un-

mot contre les catholiques ni leur clergé; les rieurs y font toujours pour lui contre nos miniftres. Enfin cet ouvrage auroit pu s'imprimer à Paris avec privilège du roi , «Se le gouvernement auroit dû en être bien aife. M. de Sartine en a défendu l'entrée. J'en fuis fâché , parce que cette défenfe me met hors d'état de faire parler fous vos yeux , cet écrit dans fa nouveauté , n'ofant , fans votre permiflion , vous le faire envoyer par la pofte.

Agréez, monf:eur , je vous fupplie, tnon profond refpeét

On dit que la raifon fur laquelle M. de Sartine a défendu l'entrée de mon ouvrage , efi: que j'ofe m'y juffcifier contre l'aceufation d'avoir rejeté les miracles. Ce IVL de Sartine m'a bien l'air d'un homme qui ne feroit pas fâché de me faire pendre , uniquement pour avoir prouvé que je ne méritois pas d'être pendu. France , France ! vous dédaignez trop dans votre gloire , les hommes qui vous aiment & qui favent écrire. Quelque méprifables qu'ils vous paroiffent ? ce feroit toujours

plus fngcment fait de ne pas les pouffer

à bout.

LETTRE

A M. le Prince L. E. DE WiRTEMBERG.

A Moticrs , Le \S novembre ijG*\.

L eft certain que vos vers ne font pas bons , & il cfi. certain de plus , que fi vous vous piquiez d'en faire de tels , ou même de vous y trop bien connoitre , il faudroit vous dire comme un mufi-cien difoit à Philippe de Macédoine , qui critiquoit fes airs de flûte : A Dieu ne plaife, Sire , que tu fâches ces chofes là mieux que moi ! Du refte , quand on ne croit pas faire de bons vers, il eft touiours permis d'en faire, pourvu qu'on ne les eftime que ce qu'ils valent , & qu'on ne les montre qu'à fes amis.

Il y a bien du temps que je n'ai des nouvelles de nos petites élevés , de leur digne précepteur , & de leur aimable gouvernante. De grâce , une petite relation de

DIVERSES. 'Zrf

l'état préfent de> chofes. J'aime a fuivre les progrès de ces chers enfans dans tout leur détail.

IJ eft vrai que les Corfes m'ont fait propofer de travailler à leur drefTer un plan de gouvernement. Si ce travail eft au-deffus de mes forces , il n'eft pas audeffùs de mon zèle. Du refte , c'eft une entrepriïe à méditer Ions: -temps , qui demande bien des préli-minaires ; & avant d'y fonger , il faut voir d'abord ce que la 1 rance veut faire de ces pauvres gens. En attendant , je crois que le général Paoli mérite feftime & le refpect de toute la terre , puif-qu'étant le maître , il n'a pas craint de s'adrefler à quelqu'un qu'il fait bien , la guerre exceptée , ne vouloir laiffer perfonne au-deiïus des Joix. Je fuis prêt à confacrer ma vje à leur fervice ; mais pour ne pas m'expofer à perdre mon temps , j'ai débuté pnr toucher l'endroàt fenfible. Nous verrons ce que cela produira.

LETTRE

A M. d' If e rn ois.

A Motiers , le 2^) novembre iyG^9

JE m apperçois à l'inftant , monfieur, d'un qui-pro-quo que je viens de faire en prenant dans votre lettre , le 6 décembre pour le 6 janvier. Cela me donne l'efpoir de vous voir un mois plus tôt que je n'avois cru ; & je prends le parti de vous l'écrire , de peur que vous n'imaginiez peut-être fur ma lettre d'aujourd'hui , que 3e voudrois renvoyer aux rois , votre vifite : de quoi je ferois bien fâché. M. de Payraube fort d'ici , & m'a apporté votre lettre & vos nouveaux cadeaux. Nous avons pour le préfent beaucoup de comptes à faire , & d'autres arrangemens à prendre pour l'avenir. D'aujourd'hui en huit donc , j'attends , monfieur , le plaifir de vous embraffer; & en attendant , je vous fouhaite un bon voyage , & vous falue de tout mon cœur.

LETTRE

A M. de Mont p ero u x , nfident de France à Genève.

A Motlers , le c) décembre iyC^t

_Lj 'ÉCRIT, monfieur , qui vous eft; préfenté de ma part, contient mon apologie & celle de nombre d'honnêtes gens offenfés dans leurs droits , par l'infraction des miens. La place que vous rerripliflez , monfieur , & vos anciennes bontés pour moi , m'engagent également à mettre fous vos yeux cet écrit. Il peut devenir une des pièces d'un procès , au jugement duquel vouspréfiderez peut-être. D'ailleurs, auflTi zélé fujet que bon patriote , vous aimerez me voir célébrer dans ces lettres , le plus beau monument du règne de Louis XV, & rendre aux François , malgré

mes malheurs , toute la juftice qui leur eft due. Je vous fupplie , monfieur , d'agréer mon refpect.

LETTRE

A Mo tiers y le () décembre iyG^

JE voudrois , monfieur, pour contenler votre obligeante fantaifie , pouvoir von> envoyer Je profil que vous me demandez ; mais je ne fuis pas en lieu à trouver àifémerit quelqu'un qui le fâche tracer. J'efpérois me prévaloir pour cela , de fa vifite qu'un graveur hollandois qui va s'établir à JVlorat , avoit deffein de me faire ; mais il vient de me marquer que des affaires indifpeuiables ne lui en Liiffoient pas le temps. Si M. Liotard fait un tour jufqu'ici , comme il paroit le defircr, c'eft une autre occafion dont je profiterai pour vous complaire , pour peu que l'état cruel où je fuis, m'en laifle le pouvoir. Si cette féconde occafion me manque, je n'en vois pas de prochaine qui puiffe y fuppléer. Au rede , je prends peu d'intérêt à ma figure , j'en prends

peu même à mes livres ; mais j'en prends beaucoup à l'cftime des honnêtes gens , dont les cœurs ont lu dans le mien. C'effc dans le vif amour du jufte & du vrai , c'eft dans des penchans bons & honnêtes, qui fans doute m'attacheroient à vous , que je voudrois vous faire aimer ce qui eft véritablement moi , & vous laitier de mon effigie intérieure , un fouvenir qui vous fût intéreffant. Je vousfalue, monfieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. d'Iternois.

A Motiers , le iy décembre 1764.

L eft bon , monfieur , que vous fâchiez que depuis votre départ d'ici , je n'ai reçu aucune de vos lettres , ni nouvelles d'aucune efpece par le canal de perfonne, quoique vous m'eufiiez promis de m'annoncer votre heureufe arrivée à Genève , & de m'écrire même auparavant. Vous pouvez concevoir mon inquiétude. Je fais

.'.S- Lettres

bien que fc'eft l'ordinaire qu'on m'accable «Je lettres inutiles , & que tout fe taife dans lesmomens eflentiels; je m'étois flatté cependant qu'il y aurait dans celui-ci , quelque exception en ma faveur. Je me fuis trompé. Il faut prendre patience , & fe réfoudre à, attendre qu'il vous plaife de me donner des nouvelles de votre fanté , que je fouhaite être bonne, de tout mon cœur. Mes refpeéb à madame , je vous fupplic.

LETTRE

AU MÊME

A Mo tiers , k 2C) décembre iy€^.

'AI reçu, monfieur, toutes les lettres que vous m'avez fait l'amitié de m'é* crire, jufqu'à celle du 25 inclufivement. J'ai auffi reçu les cftampes que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; mais le meïiajrer de Genève n'étant point encore de retour , je n'ai pas reçu , par conféquent , les deux paquets que vous lui avez remis , & je n'ai pas non plus entendu parler

encore du paquet que vous m'avez envoyé par le voiturier. Je prierai M. le tréforier de s'en faire informer à Neuchatel , puifqu'il y doit être de retour depuis plufieurs jours.

Les vacherins que vous m'envoyez , feront diftribués en votre nom dans votre famille. La caille de vin de Lavaux, que vous m'annoncez , ne fera reçue qu'en pavant le prix ; fans quoi , elle refiera chez I\I. d'Ivernois. Je croyois que vous feriez quelque attention à ce dont nous étions convenus ici ; puifque vous n'y voulez lias avoir égard , ce fera déformais mon affaire ; &je vous avoue que je commence à craindre que le train que vous avez pris , ne produife entre nous une rupture qui m'affligeroit beaucoup. Ce qu'il y a de parfaitement fur, c'eft que perfonne au monde ne fera bien reçu à vouloir me faire des préfens par force ; les vôtres , monfieur, font fi fréquens , & j'ofe dire, fi obftinés , que de la part de tout autre nomme, en qui je reconnoîtrois moins de franchife. ie croivois qu'ils cachent quel-

que vue fecrette , qui ne fe découvriront

qu'en temps & lieu.

I\Ion cher monficur , vivons bons amis , je vous en fupplie. Les foins que vous vous donnez pour mes petites commiffions , me font très -précieux. Si vous voulez que je croie qu'ils ne vous font pas importuns, faites -moi des comptes lî exacts, qu'il n'y foit pas même oublié le papier pour les paquets, ou la licelle des emballages. A cette condition , j'accepte vos foins obligeans, & toute mon affection ne vous cft pas moins acquife que ma reconnoif-

fance vous efl; due. Mais de grâce, ne rendez pas là-defTus, une troifieme explication néceffaire ; car elle feroit la dernière bien fùrement.

Je fuis & ferai même plufieurs années . "hors d'état de m'occuper des objets relatifs à l'imprimé qu'une perfonne vous a remis pour me le prêter. Ainfi , s'il faut s'en fervir promptement , je ferai contraint de le renvoyer fans en faire ufage ; mon intention étoit de raffcmbler des maté- • pour le temps éloigné de mes loilirs ,

fi jamais il vient, de quoi je doute, Aiuli ne m'envoyez rien là-deffus , qui ne puiffe refier entre mes mains , fans autre condition que de ïy retrouver quand on Voudra.

Vous trouverez ci -jointe la copie de la lettre de remerciement que M. C. .,.r m'a écrite. Comment fe peut- il qu'avec un cœur fi aimant & fi tendre , je ne trouve par -tout que haine & que malveillans ? Je ne puis là-deffus me vaincre ; l'idée d'un feul ennemi, quoi qu'inju fie , me fait fécher de douleur. Genevois, Genevois , il faut que mon amitié pour vous , me coûte à la fin la vie !

Obligez-moi , mon cher monfieur , en m'envoyant la note de l'argent que vous avez débourfé pour toutes mes commiffions, & d'en tirer fur moi le montant par lettre de change, ou de me marquer par qui je dois vous le faire tenir. N'omettez pas ce qu'a fourni M. Deluc. Je vous embraffe de tout mon cceur.

tfr.

LETTRE

AU MÊME

A Mot ï ers , le ji décembre ijG^*

J e reçois , mon cher monfieur , votre lettre du 28 & les feuilles de ta réponfe ; vous recevrez aufii bientôt la mufique que vous demandez. J'ai reçu par ce même courier , un imprimé intitulé : Sentimerts des citoyens. J'ai d'abord reconnu le ftyle paftoral de M. Vernes , défenfeur de la foi , de la vérité , de la vertu , & de la charité chrétienne. Les citoyens ne pouvoient choifir un plus digne organe pour déclarer au public leurs fentimens. Il eft très à fouhaitcr que cette pièce fe répande eu Europe ; elle achèvera ce que le décret a commencé.

Tout ce qu'on me marque de ÏYT. le premier, eft d'un magiftrat bien fage. Si les autres fétoient autant, tout feroit bientôt pacifié , & les chofes rentreroient dans l'état douteux où peut-être il feroit k

defirer qu'elles fuflent encore. Mais fiezvous aux fottifes que l'animofité leur fera faire : ils vont déformais travailler pour vous.

Les deux exemplaires que demande M*** , font fans doute pour travailler deffus : mais n'importe ; je les lui enverrois avec grand plaifir , fi j'en avois l'occafion , fur -tout s'il vouloit prendre le ton de I\I. Vernes. Si par hafard c'étoit en effet par goût pour l'ouvrage, M*** feroit un théologien bien étonnant : mais laiffez-les faire. La colère les tranfporte : comme ils vont prêter le flanc ! O monfieur ! fi tous; ces gens là , moins brutaux, moins rogues7 s'étoient avifés de me prendre par des careffes , j'étois perdu ; je feus que jamais je n'aurois pu réfifter : mais par le côté qu'ils m'ont pris , je fuis à l'épreuve. Ils feront tant , qu'ils me rendront

illuftxe & grand , au lieu que j'étois fait pour n'être jamais qu'un petit garçon, Je vous ernbrade de tout mon cœur,

LETTRE A M. Mou lt o v.

A Mot'urs , le y janvier \j65.

y L étoit bien cruel , monfieur , que chacun de nous defirant fi fort conferver l'amitié de l'autre , crût également l'avoii perdue. Je me fouviens très - bien , moi qui fuis fi peu exacl à écrire , de vous avoir écrit le dernier. Votre filence obftiné me navra l'ame , ik me fit croire que ceux qui vouloient vous détacher de moi , avoient réuffi : cependant , même dans cette fuppofition , je plaignois votre foibleffe fans acculer votre cœur ; & me> plaintes , peut-être indiferetes , prouvoient mieux que n'eût fait mon filence , l'amertume de ma douleur. Que pou voit faire de plus , un homme qui ne s'eft jamais départi de ces deux maximes , & ne s'en veut jamais départir: l'une, de ne jamais rechercher perfonne ; l'autre , de ne point courir après ceux qui s'en vont? Votre retraite

m'a déchiré; û vous revenez lincérement, votre retour me rendra la vie. IVlalheureufement , je trouve dans votre lettre , plus d'éloges que de fentimens. Je n'ai que fane de vos louanges , & je donnerois mon fang pour votre amitié.

Quant à mon dernier écrit , loin de l'avoir fait par animofité , je ne l'ai fait qu'avec la plus grande répugnance , & vivement follicité : c'eft un devoir que j'ai rempli fans m'y complaire ; mais je n'ai qu'un ton liant pis pour ceux qui me forcent de le prendre , car je n'en changerai iurement pas pour eux. Du refte , ne crai* gnez rien de l'effet de mon livre ; il ne iera du mal qu'à moi. Je

connois mieux que vous , la bourgeoifie de Genève ; elle n'ira pas plus loin qu'il ne faut , je vous en réponds.

Hi motus animorum atque lue certamina tanta Pulveris exigui jaclu comprejja quiefeent.

Mou Itou , je n'aime à vous voir , ni

miniftre , ni citoyen de Genève. Dans l'é-

lat où font les mœurs , les goûts , les ef-

jprits dans cette ville , vous n'êtes pas fait

Tome VU T

pour l'habiter. Si cette déclaration vous fâche encore , ne nous raccommodons pas ; car je ne ceflerai point de vous la faire. Le plus mauvais parti qu'un homme de votre portée puiffe prendre , efl celui de fe partager. Il faut être tout-à-fait comme les autres , ou tout-à-fait comme foi. Pen« fez -y; je vous embraffe.

Saluez de ma part votre vénérable père*

LETTRE

A M. d1 Ir ERN OIS.

A Moticrs 9 U y janvier syCSl

J'ai reçu , monfieur , avec vos dernières lettres , comprife celle du 5 \ la réponfe aux Lettres écrites de ta campagne. Cet ouvrage

eft excellent , & doit être en tout temps , le manuel des' citoyens. Voilà , monfieur , le ton rcfpe&ueux , mais ferme & noble , qu'il faut toujours prendre , au "lieu du ton craintif & rampant, dont on n'ofoit fortir autrefois: mais il ne faut jamais paffer au-delà. Vos magiftrats n'é«

tant plus mes fupérieurs , je puis vis-à-vis d'eux , prendre un ton qu'il ne vous con- Viendrait pas d'imiter.

Je vous remercie derechef, des foins fans nombre que vous avez bien voulu prendre pour mes petites commifiions , mais qui font grandes par la peine continuelle qu'elles vous donnent; car il femble à votre activité , que vous ne pouvez être occupé que de moi. Vos foins obligeais , monfieur , peuvent m'être auffi Utiles que votre amitié me fera précieufe ; & lorfque vous voudrez bien obferver nos conditions , une fois à mon aife de ce côté , bien fur de vos bontés , je n'épargnerai point vos peines.

Je n'ai point encore donné le louis dé votre part , à ma pauvre voifine ; premièrement , parce que fa fanté étant paffable à préfent , elle n'eft pas abfolument fous la condition que vous y avez mife ; & en fécond lieu , parce que vous exigez de n'être pas nommé : condition que je ne puis admettre , parce que ce feroit faire préfumer à ces bonnes gens , que cette

libéralité vient de moi , & que je ine cache par modeftae : idée à laquelle il ne me convient pas de donner lieu.

Bien des remèrciemens à M. Deluc fils , de fa bonne volonté. Je ne vous cacherai pas que l'optique me feroit fort agréable ; mais premièrement je ne consentirai point que M. Deluc , déjà fi

chargé d'autres occupations , s'en donne la peine lui-même , & je crains que cette fantaifie ne coûte pluS d'argent que je n'y en puis mettre pour le préfent. Mais il m'a promis de me pourvoir d'un microfeope ; peut-être même en faudroit-il deux. Il en fait l'ufage ; il décidera. Je ferois bien aife auiïï d'avoir en couleurs bien pures , un peu d'outremer & de carmin , du verd de veffie, &de la gomme arabique.

Il effc très à defirer que la fermentation caufée par les derniers écrits , n'ait rien de tumultueux. Si les Genevois font fages , ils fe réuniront , mais paifiblement ; ils ne le livreront à aucune impétuofité , & ne feront aucune démarche brufque. Il eft yrai que la longueur du temps eft contnç

çux ; car on travaillera fortement à les défunir , & tôt ou tard on réuflira. La cornbinaifon des droits . des préjugés, des circonfiances , exige dans les démarches autant de fagefTe que de fermeté. Il eft des momens qui ne reviennent plus , quand on les néglige ; mais il faut autant de pénétration pour les connoître , que d'adreife aies faifir. N'y auroit-il pas moyen de réveiller un peu le Deux-cent? S'il ne voit pas ici fon intérêt , fes membres ne font que des cruches. Mais tenez -vous fùrs qu'on vous tendra des piège- , & craignez les faux frères. Profitez du zèle apparent de M. Ch. mais ne vous y fiez pas ; je vous le répète. Ne comptez point non plus fur l'homme dont vous m'avez envoyé une réponfe. S'il faut agir , que ce ibit plus loin. Du refte , je commence à penfer que fi l'on fe conduit bien , cette îeflburce hafardeufe ne fera pas néceffaire.

Vous voulez une infcriplion fur votre exemplaire. Mes bor.s Saint- Gervaifiens en ont mis une qui fe rapporte à l'on-

vrage ; en voici une antre qui fe rapporte à l'auteur : Alto quœjîvit cœlo luccm , ingc* jnuitque repcrtâ.

Je fuis fâché de vous donner du latin ; îïiais le françois ne vaut rien pour ce genre. Il eft mou , il eft mort ; il n'a pas plus de nerf que de vie.

Mille remerciemens , je vous prie , à Mad. d'Ivernois , pour la bonté qu'elle a eue de préfider à l'achat pour Mlle, le Vaffeur. Son goût fe montre dans fes emplettes , comme fon efprit dans fes lettres. Je vous embraffe de tout mon cœur.

Voici une lettre pour M. Moultou.

La fiennc m'a fait le plus grand plaifir, & mon cœur en avoit befoin.

Je m'apperçois que l'infcription ci-deffus , eft beaucoup trop longue pour l'ufagc que vous en voulez faire. En voici une de l'invention de M. Moultou , qui dit à peu près la même chofe en moins de mots : Lugct £5? monct.

J'oubliois de vous dire que le premier <3e ce mois, mefiîcursde Couvctme firent prier par une députation , de vouloir bien

agréer la bourgeoifie de leur communauté ; ce que je fis avec reconnoiflance : & le lendemain , un des gouverneurs avec le fecretaire m'apportèrent des lettres conçues en termes très-obliereans & très-honorâbles , & dans le cartouche defquelles , deffiné en miniature , ils avoient eu l'attention de mettre ma devife. Je leur dis, car je ne veux rien vous taire , que je me tenois plus libre , fujet d'un roi jufte , & plus honore d'être membre d'une commu-

nauté où regnoient l'égalité & la concorde , que citoyen d'une république où les loix n'étoient qu'un mot , & la liberté qu'un leurre. Il eft dit dans les lettres , que la délibération a été unanime aux fuffrages de 125 voix.

Hier , l'abbaye de l'arquebufe de Couvet me fit offrir le même honneur , & je l'acceptai de même. Vous favez que je fuis déjà de celle de Motiers. Je vous avoue que je fuis plus flatté de ces marques de bienveillance , après un afTez long féjour dans le pays pour que ma conduite & rocs mœurs y fuffent connues , que fi elles

tq6 Lettres

tn'euflent été prodiguées d'abord en y

arrivant.

'■ -^^_ ———^——^_ ——————— *_^_^_^_ ^ ■ -■■■ il mm

LETTRE

A M. DE G AU F F EC OU R T

A Motiers - Travers , le 12 janvier tyCS.

Je fuis bien aife, mon cher papa, que vous puiiïiez erivifager dans la férénité de votre paifible apathie, les agitations & les traverfes de ma vie , & que vous ne Initiiez pas de prendre aux fouptrs qu'elles m'arrachent, un intérêt digne de notre ancienne amitié.

Je voudrois encore plus que vous , que îe moi parût moins dans les Lettres écrites de la montagne ; mais fans le moi , ces lettres n'auroient point exifté. Quand on fit expirer le malheureux Calas fur la roue , il lui étoit difficile d'oublier qu'il étoit là.

Vous doutez qu'on permette une réponfe. Vous vous trompez ; ils répondront par des libelles diffamatoires. C'eft

ce que j'attends pour achever de les écrafer. Que je fuis heureux qu'on ne fe foit pas avifé de me prendre par des carefles \ J'étois perdu ; je fens que je n'aurois jamais réfifté. Grâces au ciel , on ne m'a pas gâté de ce côté là , & je me fens inébranlable par celui qu'on a choifi. Ces cens là feront tant qu'ils me rendront grand & illuftre ; au lieu que naturellement je ne devois être qu'un petit garçon» Tout ceci n'eft pas fini : vous verrez ta fuite , & vous fentirez , je l'efpere, que les outrages & les libelles n'auront pas avili votre ami. Mes falutations, je vous prie, à M. de Ouinfonas : les deux lignes qu'il a jointes à votre lettre , me font précieufes ; fon amitié me paroît defirable , & il feroitbien doux de la former par un médiateur tel que vous.

Je vous prie de faire dire à AT. Bourgeois que je n'oublie point fa lettre , mais que j'attends pour y répondre , d'avoir quelque chofe de pofitif à lui marquer, •le fuis fâ< hé de ne pas fayoir fon adrefle.

Bon joih j bon papa; parlez- moi de

temps en temps de votre fant£ & do votre amitié. Je vous embraïïe de tout inon cœur.

P. S. Il paroît à Genève, une efpece de defir de fe rapprocher de part & d'autre. Plût à Dieu que ce defir fût fincere d'un côté , & que j'eufle la joie de voir finir des divifions dont je fuis la caufe innocente ! Plût à Dieu que je puffe contribuer moi - même à cette bonne œuvre , par toutes les déférences & fatisfactions que l'honneur peut me permettre ! Je n'auïois rien fait de ma vie daufïi bon cœur, & dès ce moment , je me tairois pour jamais.

A M, D u c los.

A Motiers , le ij janvier ryCS*

'ATTENDOIS , mon cher ami , pour vous remercier de votre préfent, que j'eufie eu le plaifir de lire cette nouvelle édition , & de la comparer avec la précédente ; mais

ï.\ fituation violente où me jette la fureur de mes ennemis , ne me laifTe pas un moment de relâche ; & il faut renvoyer les plaifirs à des momens plus heureux , s'il m'eft: encore permis d'en attendre. Votre portrait n'avoit pas befoin de la circonftance , pour me caufer de l'émotion ; mais 51 eft vrai qu'elle en a été plus vive , par la comparaison de mes miferes préfentes , avec les temps où j'avois le bonheur de vous voir tous les jours. Je voudrois biei^ que vous me fîffiez l'amitié de m'en donner une féconde épreuve pour mon portefeuille. Les vrais amis font trop rares , pour qu'en effet la planche ne reliât pas Jong-temps neuve, fi vous n'en donniez qu'une épreuve à chacun des vôtres : mais l'ofe ici dire au nom de tous, qu'ils font bien dignes que vous l'ufiez pour eux.

Quoique je fâche que vous n'êtes point fait pour en perdre , je fuis peu furpris que vous ayez à vous plaindre de ceux avec lefquels j'ai été forcé de rompre. Je fens que quiconque efr. un faux ami pour pioi , n'en peut être un vrai pour perfonnc

Us travaillent beaucoup à me faciliter Tentreprife d'écrire ma vie , que vous m'exhortez de reprendre. Il vient de paroître à Genève, un libelle effroyable,

pour lequel la dame d'E y a fourni

des mémoires à fa manière , lefquels me mettent déjà fort à mon aife vis-à-vis d'elle & de ce qui l'entoure. Dieu me préferve toutefois de l'imiter , même en me défendant ! Mais fans révéler les fecrets qu'elle m'a confiés , il m'en relie affez de ceux que je ne tiens pas d'elle, pour la faire connoître autant qu'il eft néceflaire , en ce qui fe rapporte à moi. Elle ne me croit pas fi bien inftruit ; mais puifqu'elle m'y force , elle apprendra quelque jour, combien j'ai été difcret. Je vous avoue cependant que j'ai peine encore à vaincre ma répugnance, &je prendrai du moins des mefures pour que rien ne paroiffe de mon vivant. Mais j'ai beaucoup à dire, & je dirai tout; je n'omettrai pas i 'le mes fautes , pas même une de mes roauvaifes penfées. Je me peindrai tel que je fus , tel que je fuis ; le mal offulqucra

jprefque toujours le bien ; & malgré cela , j'ai peine à croire qu'aucun de mes lecteurs ofe fe dire, je fuis meilleur que ne fut cet homme là.

Cher ami , j'ai le cœur oppreffé , j'ai les yeux gonflés de larmes. Jamais être humain n'éprouva tant de maux à la fois. Je me tais , je fouffre , & j'étouffe. Que ne fuis -je auprès de vous! Du moins je refpirerois. .le vous embraiTe.

- ■■ ■ i i ■■■ .... mi

LETTRE

A M. d'Ipernois.

A Mo tiers , le ty janvier ryCS,

V OTRE lettre, monfienr , du g de ce mois , ne m'eft parvenue qu'hier , & trèscertainement elle aveit été ouverte.

Il me femble que je ne ferois pas de votre avis fur la queftion de porter ou de ne pas porter au confeil-général , les griefs de la bourgeoifie ; puifqu'en fuppofant de la part du petit - confeil , le refus de la jfotjsfajie. iur oqs griefs ; il n'y a nul aytra

moyen de prouver qu'il y eft obligé : caf enfin , de ce que des particuliers fe plaignent , il ne s'enfuit pas qu'ils aient raifoa de fe plaindre ; & de ce qu'ils difent que la loi a été violée , il ne s'enfuit pas que cela foit vrai, fur- tout quand le confeil n'en convient pas. Je vois ici deux parties , favoir, les repréfentans & le petit-confeiL (Jui fera juge entre les deux ?

D'ailleurs , la grande affaire en cette occafion eft, d'annuller le prétendu droit négatif dans fa partie qui n'eft pas légitime ; & rien n'eft plus important pour: conftater cette nullité , que l'appel au confeil - général. Le fait feul de cette af-< femblée donneroit aux repréfentans , gain de caufe , quand même leurs griefs n'y feroient pas adoptés.

Je conviens que par la diminution du nombre , cette fouveraine aflemblée perdra peu à peu fon autorité ; mais cet inconvénient, peut- être inévitable , eft encore éloigné, & il eft bien plus grand, en re* ponçant dès à préfent, aux confeils-généjaux. Il eft certain que votre gouverne*

iïient tend rapidement à l'ariftocratîe héréditaire ; mais il ne s'enfuit pas qu'on doive abandonner dès à préfent, un bon remède, & fur -tout s'il eft unique, feulement parce qu'on prévoit qu'il perdra fa force tin jour. Mille incidens peuvent d'ailleurs retarder ce progrès encore ; mais fi le petitconfeil demeure feul juge de vos griefs , en tout état de caufe vous êtes perdus.

La queftion me paroît bien établie dans ma huitième Lettre. On fe plaint que 1^ loi eft tranfgreflée. Si le confeil convient de cette tranfgrefiîon & la répare, tout eft dit , & vous n'avez rien à demander do plus. Mais s'il n'en convientpas , ou refufe de la réparer, que vous refte-t-il à demander pour l'y contraindre ? Un confeilgénéral.

L'idée de faire une déclaration fommaire des griefs , eft excellente ; mais il faut éviter de la faire d'une manière trop dure , qui mette le confeil trop au pied du mur. Demander que le jugement contre moi foit révoqué, c'eft demander une chofe infupportable pour eux , & auffi parfaite?

ment inutile pour vous que pour moi. Ii n'effc pas même fur que l'arfirmative palïat au confeil-général, & ce feroit m'expofer à un nouvel affront encore plus folemnel. JVTais demander fi l'article 88 de l'ordonnance eccléliailique ne s'applique pas aux auteurs des livres , ainfi qu'à ceux qui dogmatifent de vive voix , c'eft exiger une décifion très - raifonnable , qui dans le droit aura la même force, en fuppofant l'affirmative , que û la procédure étoit annullée , mais qui fauve le confeil de l'affront de l'annuller ouvertement. Sauvez à vos magiftrats des rétractations humi-

liantes , & prévenez les interprétations arbitraires pour l'avenir. Il y a cependant des points , fur lefquels on doit exiger les déclarations les plus exprefles : tels font les tribunaux fans fyndics , tels font les emprifonnemens faits d'office, &c. Laillez là , meilleurs , le petit point d'honneur, & allez au folide. Voila mon avis.

J'ai re(jU les couleurs & le microfeope. JYIille iemerciemens, &àl\l, Deluc. N'ou- JjJiez pas, je vous fupplie, de tenir une

note

îiotc exacte de tout. Dans celle que vous m'avez envoyée , vous avez oublié la flanelle. Je vous prie de réparer cette omiflion.

J'ai fait donner le louis à ma voifine. Digne homme , que les bénédictions du ciel fur vous & fur votre famille , augmentent de jour en jour une fortune dont vous faites un fi noble ufa.

Le meffager doit partir la femaine prochaine. Je voudrois que vous attendiffiez les occafions de vous fervir de lui , plutôt que d'importuner inceflamment M. le tréforier , pour tant de petits articles qui ne preffent point du tout, & dont l'expédition lui donne encore plus d'incommo-" dite , qu'à moi d'avantage.

Ne faites rien mettre dans la gazetrï Le gazetier , vendu à mes ennemis , altérerait infailliblement votre article , ou l'empoifonneroit dans quelque autre.

D'ailleurs , à quoi bon? Que ne fuis -je oublié du genre humain ! Que ne puis-je, aux dépens de cette petite gloriole qui tie me flatta de ma vie , jouir du repos Tome VL V

•que j idolâtre , de cette paix fi chère à mort cœur , & qu'on ne goûte que dans l'obicurité ! O G je puis faire une fois mes der« niers adieux au public î . . . Mais peut-être avant cet heureux moment, faut -il les faire à la vie. La volonté de Dieu foit faite. Je vous embraffe tendrement.

Je vous prie de vouloir bien donner cours à cette lettre pour Chambéry. Je ne puis faire la procuration que vous demandez , que dans la belle faifon , voulant qu'elle foit légalifée à Yverdon ou à Neuehatel, par des raifonsqueje vous expliquerai , & qui n'ont aucun rapport à la chofe.

LETTRE

A M. P I CT ET

A Moiiers , le ly janvier i~G5,

V OU S auriez toujours, monfieur, des réponfes bien promptes , fi ma diligence à les faire , étoit proportionnée au plaifir que je reçois de vos lettres. Mais il me

femble que par égard pour ma trifte fitua* tion, vous m'avez promis fur cet article, Une indulgence dont affurément mon cœur n'a pasbefoin , mais que les tracas des fauX empreffés & l'indolence de mon état m* rendent chaque jour plus néceffaire. Rappeliez - vous donc quelquefois , je vous fupplie , les fentimens que je vous ai voués^ & ne concluez rien de mon filence contre mes déclarations.

Vous aurez pu comprendre aifément , monfieur , à la lecture des Lettres de la montagne , combien elles ont été écrites à contre- cœur. Je n'ai jamais rempli devoir avec plus de répugnance que celui qui m'impofoit cette tâche ; mais enfin c'enétoit un , tant envers moi qu'envers ceux qui s'ctoient compromis en prenant ma défenfe. J'aurois pu , j'en conviens , le remplir fur un autre ton ; mais je n'en ai qu'un: ceux qui ne l'aiment pas, ne dévoient pas me forcer à le prendre. Puif* qu'ils s'étudient à m'obliger de leur dire leur vérité , il faut bien ufer du droit qu'ils trie donnent. Queje fuis heureux qu'ils ne

fe foient.pas avifés de me gâter par cfe$ carefTes ! Je fens bien mon cœur : j'étois perdu , s'ils m'avoient pris de ce côté- là ; mais je me crois à l'épreuve , par celui qu'ils ont préféré.

Ce que j'ai dit à la page i.So. , eft îî fimple , que vous ne pouvez m'en favoir aucun gré ; mais vous pouvez m'en favoir un peu de ce que je n'ai pas ofé dire , & vous n'ignorez pas la raifon qui m'a rendu difcret.

Puifque vous avez cependant, monfieur, le courage d'avouer dans ces circonfiances , l'amitié dontvous m'honorez , je m'en honore trop moi - même pour ne pas vous prendre au mot. Jufqu'ici je n'ai goint indifcrétement parlé de notre corvefpondanc.e, & je n'ai laiiïé voir aucune de vos lettres. Mais par la permiffion que vous m'en donnez , j'ai montré la dernière* Par les talens qu'elle annonce , elle mérite à fon auteur la célébrité: mais elle la lui iççérite encore à meilleur titre , par les \7crtus qui s'y font fentir.

LETTRE

A mllori M arec H AL.

A Motiers , le zG janvier ij65«

J'espÉrois , milord , finir ici mes jours en paix ; je fens que cela n'effc pas poiïible. Quoique je vive en toute fureté dans ce pays, fous la protection du roi , je fuis trop près de Genève & de Berne ,' qui ne me laifferont point en -repos. Vous favez à quel ufage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille, enduit de boue , qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force , pour me mettre en pièces tout à leur aife, fans que je puifle crier. Il faut donc fuir, malgré mes maux , malgré ma pnreffe ; il faut chercher quelqu'endroit pnifible , où je puifle refpircr. Mais où aller ? Voilà , milord , fur quoi je vous confulte.

Je ne vois que deux pays à choifir :

l'Angleterre , ou l'Italie. L'Angleterre -feroit bien plus félon mon humeur ; mais

$.i* Lettres

.elle eft moins convenable à ma fanté , Se je ne fais pas la langue , grand inconvé* nient quand on s'y tranfplante feul. D'ailleurs il y fait fi cher vivre , qu'un homme qui manque de grandes reffources , n'y doit point aller , à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer : chofe que je ne ferai de ma vie ; cela eft plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort , & mon état à tous égards , me le ïend de beaucoup préférable j mais j'ai befoin de

protection pour qu'on m'y laifle tranquille. Il faudroit que quelqu'un deâ princes de ce pays là m'accordât un afylç dans quelqu'une de fes maifons , afin que le clergé ne pût me chercher querelle , fi par hafard la fantaifie lui en prenoit : & cela ne me paroît ni bienféant à deman» <der , ni facile à obtenir , quand on ne con~ îioitperfonne. J'aimerois allez le féjour de Venife que je connois déjà ; mais quoique Jéfus ait défendu la vengeance à fes apô? très , St. Marc ne fe pique pas d'obéir fur ÇÇ point,, J'ai penfé que fi le roi ne déd

gnoit pas de m'honorer de quelque apparente commiffion , ou de quelque titre fans fonctions comme fans appokitemens , (& qui ne lignifiât rien , que l'honneur que j'aurais d'être à lui) je pourrois fous cette fauve -garde , foit à Venife , foit ailleurs, jouir en fureté , du refpect qu'on porte à tout ce qui lui appartient. Voyez, milord , ii dans cette occurrence , votre follicitude paternelle imaginerait quelque- chofe pour me préferver d'aller fous les plombs : ce qui feroit finir allez triftement une vie bien malheureufe. C'eft une chofe bien précieufe à mon cœur, que le repos , mais qui me feroit bien plus précieufe encore , fi je la tenois de vous. Au refte , ceci n'eft qu'une idée qui me vient , & qui peut-être efl très-ridicule. Un mot de votre part , me décidera fur ce qu'il en faut p enfer.

LETTRE

A ÀJ. B A L LI E RE.

A Motiùs , le 28 janvier iyC5.

xJlux envois de M. Duchefne, qui ont demeuré très-long-temps en route, m'ont apporté , monfieur , l'un votre lettre , & l'autre votre livre. (*) Voilà ce qui m'a fait tarder fi long-temps à vous remercier de l'une & de Tautre. Que ne donneroisje pas pour avoir pu confulter votre ouvrage ou vos lumières , il y a dix ou douze ans , lorfque je travaillois à raflembler les articles mal digérés que j'avois faits pour l'Encyclopédie ! Aujourd'hui , que cette collection effc achevée , & que tout ce qui s'y rapporte eft entièrement effacé de mon efprit , il n'efl; plus temps de reprendre" cette longue & ennuyeufe befogne , malgré les erreurs & les fautes dont elle fourmille. J'ai pourtant le plaifir de fcntir quel-

(f) Un exemplaire de la Théorie de la mujïqite.

quçfois que j'étois ., pour ainfi dire , à la piRe de vos découvertes , & qu'avec un peu plus d'étude & de méditation , j'aurois pu peut-être en atteindre quelques-unes.

Car, par exemple, j'ai très -bien vu que i expérience qui fert de principe à M. Rameau , n'eft qu'une partie de celle des aliquotes , & que c'eft de cette dernière , prife dans fa totalité , qu'il faut déduire le fyilême de notre harmonie : mais je n'ai eu du relie, que des demi-lueurs qui n'ont fait que m'égarer. Il eft trop tard pour revenir maintenant fur mes pas , & il faut que mon ouvrage refte avec toutes fes fautes , ou qu'il foit refondu dans une féconde édition par une meilleure main^ Plût à Dieu , monfieur , que cette main fût la vôtre ! Vous trouveriez peut-être affez de bonnes recherches toutes faites y pour vous épargner le travail du manœuvre , & vous Jaiffer feulement celui de l'architecte & du théoricien.

Recevez , monfieur , je vous fupplie , »ï\qs très -humbles falutations.

3H tlTTRES

LETTRE

14 Af. SÈGUIER DE S. BrissonI

Moti&rs , janvier \j65.

J'ai reçu , monfieur , votre lettre du 2/ décembre. J'ai auffi lu Arijle & Philopenès. Malgré le plaidr que m'ont fait l'un & l'autre , je ne me repens point du mal que je v^lis ai djr du premier; & ne doutez pas que je ne vous en euiïe dit du fécond , fi vous m'eufliez confulté. Mon cher S. Brifron , Je ne vous dirai jamais affez, avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carrière couverte de fleurs & femée d'abymes , où l'on ne peut éviter de fe corrompre ou de fe pei dre , où l'on devient mafheureux ou méchant , à mefure qu'on avance , & très - fouvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'auteur n'eft loi: que pour qui veut fervir les pafiions des gertë qui mènent les autres ; mais pour qiij T'eut lmcéremcnt le bien de l'humanité, ce fi: un métier funefte. Aurcz-vous

plus de zèle que moi, pour la iuflice, pour la vérité , pour tout ce qui eft honnête & bon? Aurez -vous des fentimens plus défmtéreffcs , une religion plus douce, plus tolérante , plus pure , plus fenfée ? Afpirerez-vous à moins de chofes ? Suivrcz-vous une route plus folitaire ? Irezvous fur le chemin de moins de gens?

Choquerez - vous moins de rivaux & de concurrens ? Eviterez - vous avec plus de foin , de croifer les intérêts de perfonne ? Et toutefois , vous voyez : je ne fais comme il exifte dans le monde, un feul honnête homme , à qui mon exemple ne faffe pas tomber

la plume des mains. Faites du bien , mon cher S. Briffon , mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans , ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes & beaucoup de mal à fon auteur. Je vous ai déjà vu aux champs, pour une brochure, qui p'étoit pas même fort mal-honnête : à quoi devez -vous vous attendre, fi ce? chofes vous bleffent déjà ?

Comment pouvez -von* çroi>e que je

veuille pafler en Corfe , fâchant que les troupes françoifes y font ? Jugez - vous <que je n'aie pas aflez de mes malheurs , fans en aller chercher d'autres ? Non , monficur : dans l'accablement où je fuis, j'ai befoin de reprendre haleine ; j'ai befoin d'aller plus loin de Genève, chercher quelques momens de repos ; car on ne m'en îaiiïera nulle part, un long fur la terre ; je ne puis plus l'efpérer que dans fon fein. J'ignore encore de quel côté j'irai ; il ne m'en refle plus guère à choifir. Je voutdrois, chemin faifant , me chercher quelque retraite fixe , pour m'y tranfplanter tout- à -fait , où l'on eût l'humanité de me recevoir & de me laiffer mourir en paix. Mais où la trouver parmi Jes chrétiens ? La Turquie efl trop loin d'ici.

Ne doutez pas , cher S. BnfTon , qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage , pour confolateur , & pour garde - malade ; mais j'ai contre ce même voyage , de grandes objections par rapport à vous. Premièrement, ôtez-vous de I cfprit de me confulter fur rien, &de

trouver dans mon entretien , la moindre ïeflburcc contre l'ennui. L'étourdiffement où me jettent des agitations fans relâche, m'a rendu flupicle ; ma tête eft en léthargie , mon cœur même eft

mort. Je ne fens ni ne penfe plus. Il me refle un feul plaifi.c dans la vie: j'aime encore à marcher; mais en marchant, je ne rêve pas même: j'ai les fenfations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois efiayer d'un peu de botanique , pour m'amufer du moins Jt reconnoître en chemin quelques plantes : mai. ma mémoire eft absolument éteinte ; elle ne peut pas même aller jufques là, Imaginez le plaifir de voyager avec un. pareil automate.

Ce n'eft pas tout : je fens le mauvais effet que ce voyage ici , fera pour vousmême. Vous n'êtes déjà pas trop bien auprès des dévots : voulez - vous achever de vous perdre ? Vos compatriotes même en général , ne vous pardonnent pas de me connoitre : comment vous pardonneroient-ils de m'aimer ? Je fuis très-fâché que vous m'ayez nommé à la tête de votre

3*8 ft « T ï R, t S

y/r//?L\ Ne faites plus pareille fottife , cil je me brouille avec vous tout de bon.

Dites -moi fur -tout, de quel œil vous croyez que votre famille verra ce voyage. Madame votre mère en frémira. Je frémis moi - même à penfer au funefte effet qu'il peut produire auprès de vos proches ; & vous voulez que je vous laiffe faire ! C'eft vouloir que je fois le dernier des hommes. Non , monfieur ; obtenez l'agrément de madame votre mère , & venez. Je vous embraïie avec la plus grande joie ; mai? fans cela, n'en parlons plus.

LETTRE A M. S1. Bourgeois,

A Motïers , le z février iyCS.

J'ai reçu , monfieur , avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 janvier , l'écrit que vous avez pris la peine d'y joindre. Je vous remercie de l'une & de l'autre.

Vous m'affurez en/ un grand nom1' *

diverses: 3i$

i?c le&eurs me traitent d'homme plein d'orgueil , de préfomption , d'arrogance j vous avez foin d'ajouter que ce font là , leurs propres exprefiions. Voilà , monfieur , de fort vilains vices 3 dont je dois tacher de me corriger. Mais fans doute ces meilleurs , qui ufent fi libéralement de ces termes, font eux-mêmes fi remplis d'humilité , de douceur & de mode/lie 3 qu'il n'eft pas aifé d'en avoir autant qu'eux.

Je vois , monfieur , que vous avez de îa fanté , du loifir , & du goût pour la dit pute. Je vous en fais mon compliment ; & pour moi , qui n'ai rien de tout cela, je vous falue , monfieur , de tout mon cœur.

LETTRE

A M. Paul Chafuis;

A Moriers ,/a février iyCS\

'ai lu, monfieur, avec grand plaifir, h lettre donc vous m'avez honoré le

320 Lettres

i 8 janvier. J'y trouve tant de juftenV, <lû fens, Sç une fi honnête franchife, qu j'ai

regret de ne pouvoir vous fuivre dans le> détails où vous y êtes entré. Mjjs , de grâce, mettez-vous à ma place ; luppofezvous malade, accablé de chagrins, d'affaires , de lettres , de vifites , excédé d'importuns de toute efpece, qui, ne fâchant que faire de leur temps , abforberoient impitoyablement le vôtre , & dont chacun voudroit vous occuper de lui feul & de fes idées. Dans cette pofition , monfieur, car c'eft la mienne , ii me faudrait dix têtes , vingt mains , quatre fecretaires , & des jours de quarante -huit heures , pour répondre à tout ; encore ne pourrais -je contenter peribnne , parce que fouvent deux lignes d'objeétions demandent vingt pages de folutions.

Monfieur , j'ai dit ce que je favois , & peut-être ce que je ne favois pas : ce qu'il y a de fur , c'en: que)e n'en fais pas davantage ; ainfi je ne ferais plus que bavarder : il vaut mieux me taire. Je vois que 3a plupart de ceux qui m'écrivent, penfent-

comme

comme moi fur quelques points, & différo remment fur d'autres : tous les hommes eu font à peu près là. Il ne.faut point fe tour* menter de ces différences inévitables , furtout quand on eft d'accord fur l'effentiel , comme il me paroît que nous le fommes vous & moi.

Je trouve les chefs auxquels vous réduis fez les éclairciiïemens à demander au con^ feil , aflez raifonnables. Il n'y a que le premier , qu'il faut retrancher comme inutile ; puifque ne voulant jamais rentrer dans Genève . il m'eft parfaitement égal que le jugement rendu contre moi , foit ou ne foit pas redreffé. Ceux qui penfent que l'intérêt ou la paiîion m'a fait agir dans cette affaire ,

lifent bien mal le fond de mon cœur. Ma conduite eft une , & n'a jamais varié fur ce point ; fi mes contemporains ne me rendent pas juftice en ceci 7 je m'en confole en me la rendant à moimême , & je l'attends de la poftérité.

Bon jour , monlieur ; vous croyez que j'ai fait avec vous en finiffant ma lettre, Point du tout : ayant oublié votre adrefle^ Tome VI, X

il faut maintenant la retourner chercher dans votre première lettre , perdue dans cinq cents autres , où il me faudra peutêtre une demi journée pour la trouver.

Ce qui achevé de m'étourdir, eft que je manque d'ordre: mais le découragement & la parefTe m'abforbent , m'anéantiflent , & je fuis trop vieux pour me corriger de lien. Je vous falue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. Guy en et,

A Moùers , U G février ij65.

V> U E j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 janvier, on a.

brûlé mon livre à la Haye ; on doit aujourd'hui le brûler à Genève ; on le brûlera , j'efpere , encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait , des gens bien brûlans. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe ! Qu'ont donc fait mes autres écrits ,

pour n'être pas aufli brûlés ? & que n'en ai -je à faire brûler encore!

Mais j'ai fini pour ma vie; il faut lavoir mettre des bornes à fon orgueil. Je n'en mets point à mon attachement pour vous; & vous voyez qu'au milieu de mes triomphes , je n'oublie pas mes amis. Augmentez-en bientôt le nombre , chère lfabelle, J'en attends l'heureufe nouvelle avec la plus vive impatience. Il ne manque plus rien à ma gloire; mais il manque à mon bonheur, d'être grand -papa. (1)

LETTRE

A Mad. de Chenonceavx.

A Motiers , h G février ij65»

Je fuis entraîné , madame , dans un torrent de malheurs , qui m'abforbe & m'ôtc le temps de vous écrire. Je me foutiens cependant allez bien. Je n'ai plus de tête, mais mon cœur me refle encore.

Faites -moi l'amitié , madame, défaire

(1) Mad. Guyenet appelioit M. Rouffeau for* papa.

tenir cette lettre à M. l'abbé de M'atly , ce de me faire parler fa réponfe auffi - tôt qu'il fe pourra. On fait circuler fous fou nom dans Genève , une lettre avec laquelle On achevé de me traîner par les boues , & toujours vers le bûcher. Je ferois fur que cette lettre n'eft pas de lui , par cela fcul qu'elle eft lourdement écrite; j'en fuis encore plus fur , parce qu'elle cft baffe & mal - honnête. Mais à Genève , où l'on fe connoît aufli mal en ftyle qu'en procé-

dés , le public s'y trompe. Je crois qu'il efl bon qu'on le défabufe , autant pour l'honneur de M. l'abbé de Mably , que poiu* le mien.

A M. Cabbc de Mably.

A Motiers , le C février ij€5,

V OICI , monfieur, une lettre qu'on vous attribue , & qui circule dans Genève , à la faveur de votre nom. Daignez me marquer , non ce que j'en dois croire, mais

Ce que j'en dois dire ; car je n'en puis parler comme j'en penfe, que quand vous m'y aurez autorifé.

Si mes malheurs ne vous ont point fait oublier nos anciennes liaifons & l'amitié dont vous m'honorâtes, confervez - la , monfieur, à un homme qui n'a point mérite de la perdre, & qui vous fera toujours attaché. (*) f— — — ■

(*) A la fuite de cette lettre , Roufleau a tranfcrit celle attribuée à l'abbé de Mably. Elle eft du 11 janvier 176c , & l'extrait lui en fut envoyé de C-eneve le 4 février fuivant , par un anonyme. Voici cet extrait.

"Une chofe qui nie fâche beaucoup , c'eft la 5, lecture que je viens de faire des Lettres de la :, montagne i & voilà toutes mes idées boule ver- 55 fées fur le compte de Roufleau. Je le croyois », honnête homme : je croyois que fa morale étoic :, férieufe , qu'elle étoit dans fon cœur, & non pas 55 au bout de fa plume. Il me fait prendre, malgré 35 moi , une autre façon de penfer , & j'en fuis affli- 55 gé. S'il s'étoit borné à prétendre que fon déifmc 35 eft un bon chriftianitme, & qu'on a eu tort de 35 brûler fon livre & de décréter fa perfonne , on 93 pourroit rire de fes fbphifmes , de fes paralo^if-

„ mes & de fes paradoxes, & on auroit dit qu'il M efl: fâcheux que l'homme le plus éloquent de 3j fon fiecle n'ait pas le fens commun. Mais cet 33 homme finit par être une efpece de conjuré, 33 Eft-ce Eroftrate qui veut brûler le temple d'E- „ phefe ? Eft - ce un Cracchus ? Je fais bien que 33 les trois dernières lettres , dans lefquelles Rouf- 33 feau attaque votre gouvernement, ne font rem- 33 plies que de déclamations & de mauvais rai- ,3 fonnemens ; mais il ell à craindre que tout cela 33 ne parohTe très-jufte, très-fage & très-raifon- „ nable à des têtes échauffées, & qui ne favent 3, pas juger & goûter leur bonheur. Je croirois 3, que votre gouvernement eft aufli bon qu'il peut 3, l'être» eu égard à fa fituation ; & dans ce cas , ,3 c'eft un crime que d'en troubler l'harmonie. s, J'efpcre que cette affaire n'aura aucune fuite ,3 fâcheufe ; & l'excellente tête qui a fait les Lct_- 3, très de ta campagne , a fans doute tout ce qu'il 33 faut pour entretenir l'ordre au milieu de la fer- 3, mentation, ouvrir les yeux du peuple, & lui 33 faire connoitre fes erreurs, ou plutôt celles de 3, Rouffeau. Que voulez -vous ! il n'eil point de 3, bonheur parfait pour les hommes , ni de gou- 33 vernement fans inconvénient. La liberté veut 33 être achetée ; elle ell expofee à des momens 33 d'agitation & d'inquiétude. Malgré cela, ell.e SJ vaut mieux que le delpotifme. Je vous demain

„ deroîs pardon , madame , de vous parler fi gra-» a, vement , fi vous étiez Parifienne ; mais vous ,j êtes Genevoife, & des chofes fcrieufes vous ,3 plaifent plus que nos colifichets. 3J

L'anonyme avoit accompagné cet envoi , du Iiillet fuivant :

" o toi, le plus vertueux & le plus modefte „ de tous les hommes , fur-tout pour les ftatucs s, & les médailles , juge à prêtent lequel les mé- „ rite le mieux, de celui-ci ou de toi! 35

LETTRE

A AI. Mou lt ou.

A Motiers , le y février ij65.

V^HER ami , comptons donc déformais l'un fur l'autre , & que notre confiance foit à l'épreuve de l'éloignement , du filence & de la froideur d'une lettre ; car quoiqu'on ait toujours le même cœur , on n'efl; pas toujours de la même humeur. Votre état me touche vivement: qui doit mieux fentir vos peines , que moi qui vous aime ? & qui doit mieux compatir aux maux c'-~ votre pere, que moi qui en Gens fi fou vent

LETTRES de pareils ? J'ai dans ce moment , une attaque qui n'eft pas légère. Jugez au milieu de tout le refte.

Oui , je vous defire hors de Genève.

Je doute que la plus pure vertu pût s'y conferver toujours telle , fur -tout parmi 1 ordre de gens avec qui vous vivez. Ju- <rez de leur parti par leurs manoeuvres ; ils ont toutes celles du crime; ils ne travaillent que fous terre, comme les taupes ; leurs procédés font aufîi noirs que leurs cœurs. J'ai reçu avant-hier, une lettre anonyme , où l'on me faifoit d'un air de triomphe , l'extrait d'une prétendue lettre de l'abbé de Mably , que l'abbé de Mably n'a très-fûrement jamais écrite. Cette lettre efl lourde & mal - adroite ; elle fent le terroir; elle eft mal -honnête & baffe, à la manière de ces meilleurs. On y dit d'un ton de fixieme : EJi - ce Erojirate qui veut brider ie temple dtEphefe ? EJI - ce un Gracchus ? &c. Ce-

pendant, au nom de l'abbé de Mably , voilà, j'en fuis fur ,tout votre Deux-cent à genoux , & tous vos bourgeois pris pom 'jdupes. Jls ne réfiftent jamais à la faufle

autorité des noms: on a beau les tromper tous les jours ; ils ne voient jamais qu'on les trompe.

En faifant imprimer à Paris la lettre de I\I. Vernes , j'ai bien eu foin de relevei par une note , l'endroit qu'il prétendoit vous regarder. Je n'ai pas befoin qu'on me dife ces chofes là ; je les fens d'avance. Il m'a écrit une lettre honnête; je lui ai répondu poliment. S'il défavoue la pièce en termes convenables , & qu'il s'en tienne là, je ne répliquerai rien, car je fuis las de querelles : mais s'il s'avife de faire le mauvais, nous verrons. Il fera difficile de prouver juridiquement qu'il eft auteur de la pièce; cependant je me crois en état de pouffer les indices fi près de la preuve , que le public n'en doutera pas plus que moi. Vous êtes très à portée de m'aider dans ces recherches , & cela bien fecrétement Cependant , fi les perquifitions fur ce point font difficiles, il n'en eft pas de même de celles fur les propos qu'il tenoit publiquement & fans mefure , lorfque l'ouvrage pa rut: là-deflliSj il vous eft très-aiie d'avoi

des faits, des difcours articulés, avec les circonftances des lieux, des temps , des perfonnes. Faites ces recherches avec foin, je vous en prie ; ou fi vous partez , charger de ce foin , quelqu'un de vos amis ou des miens ; quelqu'un fur qui vous puifriez compter , & qu'il n'eft pas même néceffaire que je eonnoiiïe , puifqu'il peut m'envoyer fans figner , les faits qu'il aura ramafles : mais il

faudrait fe fervir d'une voie fûre , on garder un double de ce qu'on m'envoie , pour me le renvoyer au befoin par duplicata. Ces recherches peuvent m'être très - importantes. J'efperc cependant qu'elles feront fuperflnes ; car, encore un coup , je fuis bien réfolu de n'en faire ufage qu'à la dernière extrémité , & s'il me pouffe contre le mur. Autrement, je relierai en repos , cela cft fur.

Ecrivez-moi avant votre départ. J'efperc que vous m'écrirez au Mi de Montpellier , & que vous m'y donnerez votre adrefie , & des nouvelles de votre digne père. Vous favez qu'on vient de brûler mon livre à la Haye ; c'efl le miniftre

Chais & J'inquifiteur Voltaire, qui ont arrangé cela ; Rey me le marque. Il ajoute que dans le pays , tout le monde eft d'un étonnement fans égal, de cette belle expédition : pour moi , ces choies là ne m'étonnent plus , mais elles me font toujours rire. Je parierois ma tête, qu'hier votre Deux - cent en a fait autant.

Si vous pouvez m'envoyer un exemplaire du libelle, de l'imprelîion de Genève , vous me ferez plaifir. Je n'ai plus le mien , l'ayant envoyé à Paris.

En ce moment, ce qu'on m'écrit de Vernes, me fait douter fi peut-être l'ouvrage ne feroit point d'un autre , qui auroit pris toutes fes mefures pour le lui faire attribuer. Que ne donnerois-je point pour favoir la vérité !

Je fais des gens qui auroient grand befoin d'une plume, & je fais un homme bien digne de la leur fournir. Il le pourroit fans fe compromettre ; & puilqu'il aime la vertu , jamais il n'en auroit fait un plus bel acte.

Lettres

LETTRE

A M. Le Ni e p s.

A Motiers ,le S février ij65.

Je commcnçois à être inquiet de vous , cher ami ; votre lettre vient bien à propos me tirer de peine. La violente crife où je fuis , me force à ne vous parler dans celle-ci que de moi. Vous aurez vu qu'on a brûlé le 22 , mon livre à la Haye. Rey me marque que le minifhe Chais s'eft donne beaucoup de mouvemens , & que Tinquifiteur Voltaire a écrit beaucoup de lettres pour cette affaire. Je penfe qu'avant- hier le Deux -Cent en a fait autant à Genève ; du moins tout étoit préparé pour cela. Toutes ces brûleries font fi bêtes, qu'elles ne fontplus que me faire rire. Je vous envoie ci - joint, copie d'une lettre (*) que j'écrivis avant -hier Ki-deffus, à une jeune femme qui m'appelle fon papa. Si la lettre vous paroît

(*) Voyez celle du 6 février , à Mad. Guyenet, page 322.

bonne , vous pouvez la faire courir , pourvu que les copies foient exacte*.

Prévoyant les chagrins fans nombre , que mattireroit mon dernier ouvrage 7 je ne le fis qu'avec répugnance , malgré moi, & vivement folJicité. Le voilà fait, publié , brûlé. Je m'en tiens là. Non feulement je ne veux plus me mêler des affaires de Genève , ni même en entendre parler ; mais pour le coup , je quitte tout-àfait la plume, & foyez affuré que rien au monde ne me la fera reprendre. Si l'on m'eût laiffé faire, il y a long-temps que j'aurois pris ce parti ; mais il effc pris fi bien que, quoi qu'il arrive, rien ne

m'y fera renoncer. Je ne demande au ciel que quelqu'intervalle de paix jufqu'à ma dernière heure , & tous mes malheurs feront oubliés; mais dût-on me pourfuivre jufqu'au tombeau , je ceffe de me défendre. Je ferai comme les enfans & les ivrognes , qui fe biffent tomber tout bonnement quand on les pouffe , & ne fe font aucun, mal ; au lieu qu'un homme qui veut fe roidir, n'en tombe pas moins , & fe caffr

une jambe , on un. bras , par-defius le

marché.

On répand donc que c'eft l'inquifiteiu* qui m'a écrit au nom <jes Corfes, & que j'ai donné dans un piège fi fubtil. Ce qui me paroît ici tout- à -fait bon, eft que î'inquifiteur trouve plaifant de fe faire pafTer pour faufiaire, pourvu qu'il me fa fie pafier pour dupe. Suppofons que ma ftupidité fût telle que , fans autre information , i'euffe pris cette prétendue lettre pour argent comptant; eft-il concevable qu'une pareille négociation fe fût bornée à cette unique lettre, fans inftructions, fans éclairciflemens , fans mémoires, fans précis d'aucune efpece ? Ou bien, M. de Voltaire aura-t-il pris la peine de fabriquer aufii tout cela? Je veux que fa profonde érudition ait pu tromper, fur ce point, mon ignorance:

tout cela n'a pu fe faire au moins, fans avoir de ma part, quelque réponfe, ne fût-ce que pour favoir fi j'acceptois la propofition. Il ne pouvoit même avoir que cette réponfe en vue , pour atteftex

ma. crédulité : ainfi fon premier foin a dû être de fe la faire écrire. Qu'il la montre , & tout fera dit.

Voyez comment ces pauvres gens accordent leurs flûtes. Au premier bruit «l'une lettre que j'avois reçue , on y mit aufli-tôt pour emplâtre, que Mrs. Helvétius & Diderot en avoient reçu de pareilles. Que font maintenant devenues ces lettres ? M. de Voltaire a-t-il auili voulu fe moquer d'eux ? Je ris toujours de vos Parificns, de ces efprits fifubtils,de ces ■jolis faifeurs d'épigrammes , que leur Voltaire mené inceiîamment avec des contes de vieilles, qu'on ne feroit pis croire aux enfans. J'ofe dire que ce Voltaire lui-même, avec tout fonefprit, n'ell qu'une bête ,un méchant très -mal -adroit. Il me pourfuit, il m'écrafe , il me perfécute, & peut-être me fera- t-il périr à la fin: grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puiflTans à la cour, & tant de li baffes cajoleries , contre un pauvre homme dans mon état!

J'ofe dire que û Voltaire, dans une fitua.-»

tion pareille à la mienne , ofoit m . quer, & que je daignaffe employer contre lui fes propres armes, il feroit bientôt terrafle. Vous allez juger de la rinefle de fes pièges, par un fait qui peut-être a donné lieu au bruit qu'il a répandu , comme s'il eût été fur d'avance, du fuccès d'une rufe fi bien conduite.

Un chevalier de Malte , qui a beaucoup bavardé dans Genève , & dit venir d'Ita- Jie, eft venu me voir, il y a quinze jours , de la part du général Paoli , faifant beaucoup l'empreffé des commiflions dont il fe difoit chargé près de moi , mais me difant au fond très -peu de chofe , &m'etalantd'un air important, d'affez chétives paperaffes fort pochetées. A chaque pièce qu'il me montroit , il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir la même p:ecc , & la lui montrer à mon tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus , qu'ayant fait tous fes efforts pour favoir quelles relations je

pouvois avoir eues en Corfe . il n'a pu là-deffus m'arracher un feul mot. Comme il ne m'a point apporté de

leti

lettres, & qu'il n'a voulu ni ie nommer, ni me donner J:i moindre notion de lui , je l'ai remercié des vifites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas Iaifle de palfei encore ici dix ou douze jours , fans me revenir voir.

Tout cela peut être une chofe fort {impie; peut-être ayant quelque envie de me voir, n'a- 1- il cherché qu'un prétexte pour s'introduire; & peut-être eft-ce un galant homme, très-bien intentionné, & qui n'a d'autre tort dans ce fait , que d'avoir fait un peu trop l'empreffé pour rien. Mais comme tant de malheurs doivent m'avoir appris à me tenir fur mes gardes , vous m'avouerez que, fi c'eft un piège , il n'effc pas fin.

M. Veines m'a écrit une lettre honnête pour défavouer avec horreur le libelle.

Je lui ai répondu très -honnêtement, & je me fuis obligé de contribuer , autant qu'il m'eft poffible , à répandre fon défaveu , dans le doute que quelqu'un plus méchant que lui, ne fe cache fous fon manteau.

Tome VI. Y

LETTRE

A M. D E Le Y re.

A Moturs , U 1 1 fcvricr if&Ji

J E répondis , cher DeLeyre , à votre lettre*

{ N°. 4.) par un gentilhomme Ecolïbis j nommé M. Bofwell , qui devant s'arrêter à Turin , n'arrivera peut-être pas à Parme aufii - tôt que ceite lettre. Mais une bévue que j'ai faite, efl d'avoir mis ma lettre ou-* verte , dans celle que je lui écrivis en la lui adreïïant a Genève. Il m'en a remercié * comme d'une marque de confiance. Il fe ttompe; ce n'eft qu'une marque détourcîerie. J'efpere, au refte , que le mal ne fera pas grand ; car quoique je ne me fouvienne pas de ce que contenoit ma lettre j j£ fuis fur de n'avoir aucun fecret qui craigne les yeux d'un tiers.

• Vous ne fauriez avoir d'idée de l'orage qu'excite contre moi, la publication des Lettres rentes de la montagne. C'eft une défenfc que je -devois à mes anciens concU

tcyens , & que ie me devois à moi-même ; mais comme j aime encore mieux mon repos que ma juftification , ce fera mon dernier écrit, quoi qu'il arrive. Si je puis faire le recueil général que je projette , je finirai par là, & grâces ad ciel , le public n'entendra plus parler de moi. Si M. Bof- \vell étoit parti d'ici huit jours plus tard f je lui aurois remis pour vous , un exemplaire de ce dernier écrit , qui au refëé n'intéréfTe que Genève & les Gehevois î mais je ne le reçus qu'après fou départ.

Une amie de M. l'abbé de Condillac & de moi , me marqua de Paris , fa maladie <x fa guérifort dans la même lettre; ce qui me fauva l'inquiétude d'apprendre la pre-» miere nouvelle avant

l'autre. Je vois cependant, en reprenant votre lettre , que vous m'aviez marqué cette première nouvelle, mais dans le poftfcriptum , fi féparé du refte , & en fi petit caraétere , qu'il m'avoit échappé dans une fort grande lettre, que je ne pus lire que très à la hâte, dans la circonftance où je la reçus. La même amie me marque qu'il doit retourner en Franco

l'année prochaine, & que peut-être aurai-je le plaifir de le voir. Ainfi foit-ii! Je favois déjà par les bruits publics, ce que je favois des triomphes du jongleur Turretin , dans votre cour. La pierre renchérira , s'il faut un bulle à chaque inoculateur de la petite-vérole ; & je trouve que l'abbé de Condillac méritoit mieux ce bufte pour l'avoir gagnée , que lui pour l'avoir guérie.

Donnez -moi de vos nouvelles, cher DeLeyre , & de celles de Mad. DeLcyre. Vous m'apprenez à connoître cette digne femme , & à vous aimer autant de votre attachement pour elle , que je vous en blâmois avant votre mariage , quand je ue la connoiflbis pas. C'eft une réparation dont elle doit être contente, que celle que la vertu arrache à la vérité. Je vous ena brafle.

LETTRE

A Motiers , le ly février)yG6.

JLiES malheureux jours que je paffe au milieu des tempêtes , m'empêchent, monsieur, d'entretenir avec vous une correP pondance auffi fréquente qu'il feroit à. defirer pour mon inflruction & pour ma confolation. Les bruits publics auront peut-être poTté jufqu'à vous , l'idée des nouvelles perfécutions que m'attire l'ouvrage auquel vous avez daigné vous intérefler. J'ai cherché tous

les moyens de vous en faire parvenir un exemplaire ; mais il m'en eft venu fi peu de Hollande , fi lentement, avec tant d'embarras, j'en fuis û peu le maître, & les occafions pour aller jufqu'à vous font fi rares , qu'apprenant qu'on a imprimé à Lyon cet ouvrage,' je ne doute point qu'il ne vous parvienne beaucoup plus tôt par cette voie T qu'il ne m' eft poflible de vous le faire parvenir

d'ici. Ainfi ma deftinée eft cTctre en tout t prévenu par vos bontés , fans pouvoir remplir envers vous aucun des devoirs qu'elles m'impofent. Acceptez le tribut des malheureux Sz des foibles ; la reconjioiffance & l'intention.

Les éclairciflemens que vous avez bien voulu me donner fur les affaires de Corfe , m'ont abiblument fait abandonner le projet d'aller dans ce pays là ; d'autant plus que n'en recevant plus de nouvel'es, je dois juger par les empreffemens fufpecls de quelques inconnus , que je fuis circonvenu par des pièges , dont je veux tâcher de me garantir. Cependant on m'a fait parvenir quelques pieeps dont je puis tirer parti, du moins pour mon amufement , dans la ferme réfolution où je fuis de me tenir en repos pour le refte de ma vie , & de ne plus occuper le public de moi. Dans cette pofition , monfieur, je fouhaiterois fort que vous voulufiiez bien , dans vos plus grands loifirs , continuer à rne communiquer vos obfervations & vos idées, & m'indiquerles fourcesoùjepour-

jois puifer les inftruclions relatives à cec objet. Ne penfez - vous pas que M. de Curzai doit avoir là-deffus , de fort bons mémoires , & que s'il vouloit les communiquer à un homme zélé , mais diferet , ils nepourroient que lui faire honneur, fans le compromettre, puifque rien ne refteroit écrit de ma part là - deffus , que de fou aveu, & qu'il ne feroit nommé qu'autant qu'il confenti-

roit à l'être? Si vous approuvez cette idée, ne pourriez- vous point m'aider à découvrir où eftM. de Curzai, me procurer exactement fon adreffe , & me mettre même en correfpondance avec lui?

Me voici bientôt h la fin d'un hiver pafTe un peu moins cruellement que le précédent quant au corps , mais beaucoup plus quant à l'ame, J'ignore encore ce que je deviendrai cet été. Je fuis ici trop voifin de Genève , pour y pouvoir jamais jouir d'un vrai repos. Je fuis bien tenté d'aller chercher du côté de l'Italie , quelqu'afyle où le climat & l'inquifition foient plus doux qu'ici. D'ailleurs, mille défoçu-

vrés me menacent de toutes parts , de leurs importunes vifites , auxquelles je voudrois bien échapper. Que ne fuis -je plus à portée, monfieur, de recevoir la vôtre , & que j'en aurois befoin ! Mais en vérité , l'on ne fait point un fi long trajet |xar partie de plaifir ; & moi , dans ma vie orageufe , je ne fuis pas allez maître de l'avenir , pour pouvoir faire un plan fixe r fur l'exécution duquel je puiffe compter. Un de ceux qui me rient le plus , eft d'aller paffer quelques femaines avec un gentilhomme Sa\7oyard de mes très - anciens amis, dans une de fes terres. Seroit-il rmpolîible d'exécuter de là , l'ancien projet d'un rendez -vous à ja grande Chartreufe? Si cette idée vous plaifoit, je fens qu'elle auroit la préférence. Je n'ai point écrit a. TvTad. de la Tour du Pin, Le nombre & la force de mes tracas abforbent tous mes bons defleins. Si vous lui écrivez, qu'elle apprenne au moins mes remords , je vous en fupplie. Si ma faute m'nttiroit fa difgrace, je ne m'en confolerois pas.

Vous ne me parlez point, monfieur,

du petit Compte de l'huile & du café. Il n'eft pas permis d'être auffi peu foigneux pour les comptes , quand on l'eft fi fort pour les commilfions. Je vous falue , monfieur, & vous embraffe avec le plus véritable attachement.

■ ii » _ i i i

LETTRE

A M. Mou lt ou.

A Mo tiers , le 18 février ijGS.

V^E qui arrive ne me furprend point; je l'ai toujours prévu , & j'ai toujours dit qu'en pareil cas , il falloit s'en tenir là. Au lieu de faire tout ce qu'on peut, il fuffic de faire tout ce qu'on doit; & cela eft fait» On ne fauroit aller plus loin , fans expofer la patrie & le repos public : ce que le fage ne doitjamais. Quand il n'y a plus de liberté commune , il refte une refTource : ceft de cultiver la liberté particulière , c?eft-à-dire , la vertu. L'homme vertueux eft toujours libre; car en faifant toujours fon devoir, il ne fait jamais que ce qu'il

veut. Si la bourgeoise de Genève favoîe remonter fes principes , épurer fes goûts , prendre des mœurs plus féveres, en livrant ces mefiïeurs à ravilifTement des leurs , elle leur devjendroit encore fi refpectable , qu'avec leur morgue apparente , ils trembleroient devant elle; & comme les jongleurs de toute efpece & leurs amis ne vivront pas toujours , tel changement de cîrconftances étrangères pourroitles mettre à portée de faire examiner enfin par la juftice , ce que la feule force décide aujourd'hui,

Je vous prie de vouloir bien faluer TVlrs. Deluc de ma part, & leur dire que je ne puis leur écrire. Comme cela n'eft. plus néce-fiaire ni utile , il n'eft pas raifonnable de l'exiger. On ne doit pas m'envier le repos que je demande, &je crois l'avoir affez payé.

Tâchez de m'envoyer avant votre départ , ce dont vous m'avez parlé ; non pour en faire à préfent aucun ufage, mais pour prendre d'avance , tous les arrangemens néceffaires pour en faire ufage un

jour. J'aurois même antre chofe , & d'un genre plus agréable , à vous propofer ; rnais nous en parlerons à loifîr. Je vous embrafle.

LETTRE

A M. le Prince DE Wl RT EM B ERG,

A Mo tiers , le 18 février ij€$.

l'arrivée de M. de Schlieben. & de Maltzan , je les reçus pour vous , prince ; enfuiteje les gardai pour eux-mêmes, & j'achetai une journée agréable à leurs dépens. J'en ai fi rarement de telles , qu'il eft bien naturel que j'en profite ; & fur les fentimens d'humanité que je leur cqnnois, ils doivent être bien aifes de me l'avoir donnée.

Ils font attachés au vertueux prince Henri, par des fentimens qui les honorent : pleins de tout ce qu'ils venoient de voir auprès de vous , ils ont verfé dans mor* f reur attrifté , un baume de vie & de coni'olation. Leurs difeours y portoient un

peu de ce feu qui brille encore dans âû grandes amer; & j'ai prefque oublié mer miferes , en fongeant de qui j'avois l'honneur d'être aimé.

En tout autre temps , je ne craindrois pas une brouillerie avec la princefTe , pour me ménager l'avantage d'un raccommodement; mais en vérité, je fuis aujourd'hui fi mauffade , que n'ayant point mérité la querelle , à peine ofai-je efpérer le pardon. Dites - lui toutefois, je vousfupplie, que l'amour paternel n'eft pas excluiif, comme j'amour conjugal; qu'un cœur de père, fans fe partager, fe multiplie, & qu'ordinairement les cadets n'ont pas la plus mauvaife part. Mon lfabelle eft l'ainée & deveit être la feule : mais fa fœur eft bien ingrate , d'ofer me traiter de volage, elle qui d'abord m'a forcé de l'être , & qui me U ' e à préfent de ne l'être plus.

Si]'ai fait quelques vers dans ma jeujk ffe , comme ils ne valoient pas mieux q ne les vôtres , j'ai pris pour moi le confeil que je vous ai donné. Les Benjcmites , ou. U Ltyitc cf£phraïm , eft une efpece de petit

poëme enprofe, de fept à huitpages , qui n'a de mérite que d'avoir été fait pour me diltrairc quand je partis de Paris , & qui n'eft digne en aucune manière, de paroître aux yeux du héros qui daigne on parler.

LETTRE

A M. D' 1 V ERN OIS

A Motiers > h 22 février iyG5.

fù êtes -vous, monfieur , que faitesvous , comment vous portez -vous ? Votre abfence & votre long filence me tiennent en peine. C'eft votre tour d'être parefTeux , à la bonne heure ; pourvu que je fâche que vous vous portez bien , & que Mad. d'Ivernois , que je fupplie d'agréer mon refpect, veuille bien m'en faire informer par un bulletin de deux lignes. Le tour qu'ont pris vos affaires , meffieurs , & les miennes; la perfuafion que la vérité ni la juftice n'ont plus aucune autorité-parmi les hommes ; l'ardent defir

&z me ménager quelque? rncmcns de repos fur la fin de ma trifle carrière , m'ont fait prendre l'irrévocable réfutation de renoncer déformais , à tout commerce avec le public, à toute correfpondance hors dé la plus abfolue néceflité, fur -tout à Genève , & de me ménager quelques douleurs de moins , en ignorant tout ce qui le pa(Ye , & h quoi je ne peux plus rien. Les bontés dont vous m'avez comblé , & l'avantage que j'ai de vous voir dcuyi fois l'année j me feront pourtant faire pour vous , (i Vous l'agréez , une exception , au moyen de laquelle j'aurai le plaifir d'avoir auffi de temps en temps, des nouvelles de nos amis , auxquels je ne céderai affurémenb point de m'intéreffer.

Votre aimable parente, la jeune Mad.

Guyenet , après une couche affez heureufe , eft û mal depuis deux jours , qu'il eft à craindre que je ne ia perde. Je dis moi } car fûrement de tout ce qui l'entoure , rien ne lui eft plus véritablement attaché que moi : & je le fuis moins à: '.-'aulc de fou efprit, qui me paroit pouF*

tarit d'autant plus agréable qu'elle eft moins preffce de le montrer , qu'à caufe de fou bon cœur & de f;\ vertu; qualités tares dans tous les pays du monde , & bien plus rares encore dans celui-ci.

Pour moi, mon cher monfieur, je ne vous dis rien de ma fituation particulière : vous pouvez l'imaginer. Cependant depuis ma réfolution , je me fens l'ame beaucoup plus calme. Comme je m attends à tout de la part des hommes , & qu'ils m'ont déjà fait à peu près du p:'< qu'ils pouvoient-, je tâcherai de né plus m' affliger que des maux réels ; c'eft-à* dire, de ceux que ma volonté peut faire $ ou de ceux que mon corps peut fournir* Ces derniers me retiennent actuellement dans des entraves que je tiens de votre charité, mais qui ne laiflent pas d'être fort pénibles. J'attends avec empreffement de vos nouvelles , & vous embraffe , mot* cher monfieur , de tout mon cœur.

Lettres

A Aï ad. la générale S A N D O Z.

A Mo tiers , le lundi i5 février ijGS,

L'admiration me tue, & fur -tout de votre part. Ah, madame! un peu d'ami.

tié , & parmi tant d'affronts , je ferai le plus glorieux des êtres. Votre patrie (i) efb injufte , fans doute; mais avec le mal, elle a produit le remède. Peut- elle me faire quelque injuftice, que votre eftime ne puiffe réparer ? La lettre que vous m'avez envoyée , eft d'un homme d'cglife: c'eft tout dire, & peut-être trop ; car il pa-

roît affez modéré. Mais , vu le traitement que je viens d'efiuyer à TinRigation de fes confrères , j'attendois des réparations , & il en exige ; vous voyez que nous fommes loin de compte. Confervez-moi vos bontés, madame; elles.

me feront toujours précieufes , & j'afpire au bonheur d'être à portée de les cultiver.

(i) La Hollande.

LETTRE

LETTRE

A Mai. d" Ir e rn o i s.

A Moturs , h iS mars \j6S9

J E fuis comblé de vos bontés , madame,.' & confus de mes torts. Us font tous dans ma fituation , je vous afiure; aucun n'eft dans mes fentimens. Vous avez trop bien deviné, madame, le fort de notre aimable & infortunée amie. M, Tifibt m'a fait l'a* initié de venir la voir; fous fa direction, elle effc déjà beaucoup mieux. Je ne doute point qu'il n'achevé de rétablir fon corps & fa tête; mais je crains que fon cœur ne foit plus long- temps malade, & que l'amitié même ne puilfe pas grand' chofe fur un mal auquel la médecine ne peut rien. Pourquoi, madame, n'avez - vous pas Ouvert ma lettre pour monfieur votre mari ? J'y avois compté ; une médiatrice telle que vous, ne peut que rendre notre commerce encore plus agréable. Dites-lui , yt^ vous fupplie , mille chofes pour moi , Tome VI. 7

-Î54 Le-.tti.eï

que je n'ai pas le temps cle lui dire. J ai te temps feulement de l'aimer de tout mou cœur, & j'emploie bien ce temps là. Pour l'employer mieux encore , je voudrois que vous daignalfiez en ufurper une partie. Il faut finir , madame. Mille falutations &~ refpects.

LETTRE

A M. La lia v d.

A Motiers , le y avril iyG5.

1 u I s OU E vous le voulez abfolument , monficur, voici deux mauvaifes ef.«uiffes que j'ai fait faire , faute de mieux \ par une manière de peintre qui a pafié par Neuchatci. La grande eft un proril à la filhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon, pour mieux déterminer la pofition des traits ; l'autre eft uri profil tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reffembîance à l'un ni à j'jutre: j'en fuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux ; je crois même que vous-

jhne fauriez quelque gré de cette petite attention , fi vous connoiffiez la fituation où j'ctois, quand je me fuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reffemblant, dans l'appartement de Mad. la maréchale de Luxembourg. Si IVI. Le- IVloine pienoit la peine de s'y tranfporter & de demander de ma part, M. de la Roche , je ne doute pas qu'il n'eût la complaifance de le lui montrer. «

Je ne vous connois , monfieur , que par vos lettres , mais elles refpirent la. droiture & l'honnêteté ; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame ; l'eflime que vous m'y témoignez

me flatte , & je fuis bien aife que vous fâchiez qu'elle fait une des confolations de ma vie.

S5-6 Lettres

LETTRE

A M. d* Ir ern 01 s.

A Moticrs , le 22. avril lyCS.

J'ai reçu, monfieur, tous vos envoi;:, & ma fenfibilité à votre amitié augmente de jour en jour : mais j'ai une grâce à Vous demander ; c'eft de ne me plus parler des affaires de Genève , & de n© plus m'envoyer aucune pièce étui s'y rapporte. Pourquoi veut- on abfolument, par de fi triftes images, me faire finir dans l'afrliélion , le refte des malheureux jours que la nature m'a comptés , & in'ôter un repos dont j'ai fi grand befoin , & que j'ai fi chèrement acheté ? Quelque plaifir que me faffe votre correspondance , fi vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni ne veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Parmi ce que m'a apporté le neveu de IVT. Vieufleux, il y avoit une lettre de Venife,où celui qui l'écrit a eu l'étou.v-

elerie de ne pas marquer fon adrefTe. Si vous favez par quelle voie eft venue cette lettre , informez- vous , de grâce , fi je ne pourrais pas me fervir de la même voie, pour faire parvenir ma réponfe.

Je vous remercie du vin de Lunel :

mais , mon cher monfieur , nous fommes convenus , ce me femble , que vous ne m'enverriez plus rien de ce qui ne vous

coûte rien. Vous me paroifiez n'avoir pas pour cette convention , la même mémoire qui vous fert fx bien dans mes commiffions.

Je ne peux rien vous dire du chevalier de Malthe ; il eft encore à Neuchatel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli , qui n'eft certainement pas fuppofée. Cependant la conduite de cet homme là eft en tout fi extraordinaire , que je ne puis prendre fur moi de m'y fier ; & je lui ai remis pour M. Paoli, une réponfe qui ne fignifie riena & qui le renvoie à notre correfpondance ordinaire , laquelle n'eft pas connue du chevalier. Tout ceci, je vous prie , entre nou.c.

$53 Lettres

Mon état empire au lieu de s'adoucir, Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe. Je prends le parti de laifTer à la pofte , les lettres que je ne connois pas , ne pouvant plus y fuffire. Selon toute apparence , je ne pourrai guère jouir à Ce voyage , du plaifir de vous voir tranquillement. Il faut efpérer qu'une autre fois , je ferai plus heureux.

La lieutenante eft à Neuchatel. Je ne veux lui faire votre commiffion que de bouche. Je crains qu'elle ne pût vous aller voir feule, & que la compagnie qu'elle feroit forcée de fe donner , ne fût pas trop du goût de Mad. d'Ivernois , à qui je pré fente mon refpecl. J'embrafTe tendrement fon cher mari.

Bien des falutations aux amis & bonnes j^'MioifTances.

LETTRE

^ i/ MEME.

A Moùcrs 3 le 30 ffzdz /^6"J.

„J E fuis très-inquiet de vous, monfieur. Suivant ce que vous m'aviez marqué , j'ai lu fp en du mes eourfes & mes affaires, pour revenir vous attendre ici dès le 20 ; cependant ni moi ni perfonne n'avons entendu parler de vous. Je crains que vous ne foyez malade; faites -moi du moins écrire deux mots , par charité.

Il m'eft impoffible de vous attendre plus long -temps que deux ou trois jours encore ; mais je ne ferai jamais affez éloigné d'ici , pour que , lorfque vous y viendrez , nous ne puiflions pas nous joindre. On vous dira chez moi , où je ferai ; & félon vos arrangemens de route , vous viendrez, ou l'on m'enverra chercher.

Voici , monfieur , deux lettres pour Gènes , auxquelles je vous prie de donner Cours , en faifant affranchir , s'il efl; nécef-

?Co Lettres

faire. J'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience, & vous embrafle de tout mon cœur.

LETTRE

A Af. Klupffel.

Mothrs , mal ij65»

E n'eft pas , mon cher ami , faute d'empreflement à vous répondre , que j'ai différ ri fi long -temps; mais les tracas dans lefquels je me fuis trouvé , & un voyage que j'ai fait à l'autre extrémité du pays , m'ont fait renvoyer ce pîaifir à un moment plus tranquille. Si j'avois fait le voyage de Berlin, j'aurois penfé que je pafibis près d'un ancien ami , & je me ferois détourné pour aller vous embrafler. Un autre motif encore m'eût attiré dans votre ville ; c'eût été le defir d'être préfenté par \ ous , à Mad. la du-

chefTe de Saxe-Gotha , & de voir de pi\s cette grande princeffc , qui, fût -elle per- £pnne privée , feroit admirer fon efprit & fou mérite. La reconnoiffance m'aurait

i lit même un devoir d'accomplir ce projet, après la manière obligeante dont il a plu à S. A. S. d'écrire fur mon compte à. milord Maréchal ; & au rifque de lui faire dire , n'étoit-ce que cela ? J'aurois juftifié , par mon obéiïïance à fes ordres , mon empreffementà lui faire ma cour. Mais , mon cher ami, ma fituation à tous égards , ne me permet plus d'entreprendre de grands voyages ; & un homme qui , huit mois de f année , ne peut fortir de fa chambre , n'eft guère en état de faire des voyages de deux cents lieues. Toutes les bontés dont milord Maréchal m'honore, tous les fentimens qui m'attachent à cet homme refpeclable , me font defirer bien vivement de finir mes jours près de lui: mais il fait que c'eft un defir qu'il m'eft impoffible de fatisfaire ; & il ne me refte , pour nourrir1 cette efpérance, que celle de le revoir quelque jour en ce pays. Je voudrois, mon cher ami , pouvoir nourrir par rapport à vous, la même efpérance; ce feroit une grande confolation pour moi, de, vous embrafier encore une fois en mq

vie , & de retrouver en vous , l'ami tendre & vrai , près duquel j'ai paffe de fi douces heures & que je n'ai jamais cefTé de regretter. Je vous embraffe de tout mon cœur.

Tl I C

A M. d'Iverno is.

A Motîers , le 20 juillet tj65*

J'arrive il y a trois jours ; je reçois vos lettres , vos envois , M. Chapuis , &c. JYIille remerciemens. Je vous renvoie les deux lettres. J'ai bien \qs bilboquets ; mais je ne puis m'en fervir , parce qu'outre que les cordons font trop courts , je n'en ai point pour changer , & qu'ils s'ufent; très - promptement.

Je vous remercie aufii du livre de I\L Cbparede. Comme mes plantes & mon bilboquet me laiflent peu de temps à perdre , je n'ai lu ni ne lirai ce livre , que je crois fort beau. Mais ne m'envoyez plus de tous ces beaux livres \, car je vous

avoue qu'ils m'ennuient à la mort , & que je n'aime pas à m'ennuyer.

Mille falutations à M. Deluc , & à fa famille. Je le remercie du foin qu'il veut bien donner à l'optique. Je n'ai point d'eftampes. Je le prie d'en faire aufii l'emplette , & de les choifir belles & bien enluminées ; car je n'aurai pas le temps de les enluminer. Une douzaine me fuffiraf quant à préférât. Je fouhaite que fiJlufion foit parfaite , ou rien.

Mlle, le Vafleur a reçu votre envoi , dont elle vous fait fes rcmerciemens , & moi mes reproches; Vous êtes un donneur infupportable. Il n'y a pas moyen de vivre avec vous.

J'ai parlé huit ou dixjourscharmansdans l'isle de S. Pierre , mais toujours obfédé d'importuns. J'excepte de ce nombre , M. de Graffenried , baiilif de Nidau , qui cft venu dîner avec moi. C'eft: un homme plein d'efprit & de connoiffances , titré , très - opulent , & qui malgré cela , me pa,roîtpenfcr très -bien 3 & dire tout haut ce %nùl penfe.

Je reçois à l'inftant vos lettres & envois -des 16 & 17. Je fuis furchàrgé , accablé, ccrafé de vifites , de lettres , & d'affaires , malade par-deflus le marché ; & vous voulez que j'aille à IYlorges, m'aboucheraveG 2VX. Verncs ? Il n'y a ni poflibilité ni raifon à cela. LaifTez-hii faire fes perquifition.s; qu'il prouve , & il fera content de moi. Mais en attendant , je ne veux nul commerce avec lui. Vous verrez à votre premier voyage, ce que j'ai fait; vous jugerez de mes preuves , & de celles qui peuvent les détruire. En attendant , je n'ai T'en publié, je ne publierai rien , fans nouveau fujet de parler. Je pardonne de tout mon cœur à M. Vernes,même en le ftippofant coupable. Je fuis fâché de lui avoir nui ; je ne veux plus lui nuire , à moins que je n'y fois forcé. Je donnerois tout au monde pour le croire innocent, afin qu'il connût mon cœur, & qu'il vît comment je répare mes torts. Mais avant de le. déclarer innocent, il faut que je le croie; «!': je crois fi décidément le contraire , que je n'imagine pas même comment il pourra

me déperfuader. Qu'il prouve , & je fuis à fes pieds. Mais pour Dieu , s'il cft cou» pable , confeillez - lui de fe taire. C'efb pour lui le meilleur parti. Je vous embrafie.

Notre arclnprêtre fait imprimer à Yver- «îon , une réponfe que le magiftrat de Neuchatel a refûfé la permiffion d'imprimer, à caufe des perfonnalités. Je fuis bien aife que toute la terre connoifle la frénéfie du perfonnage. Vous favez que le colonel Pury a été fait confeiller d'état. Si notre iiomme ne fent pas celui-là, il faut qu'il foit ladre comme un vieux porc.

Ma lettre a par oubli retardé d'un ordinaire. Tout bien penfé , j'abandonne l'optique pour la botanique ; & fi notre ami étoit à

portée de me faire faire les petits outils néceflaires pour la diffeétion des fleurs , je ferois fur que fon intelligence fuppléeroit avantageufementà celle dts ouvriers. Ces outils confident en trois ou quatre microfeopes de différens foyers-, de petites pinces délicates & minces pour tenir les fleurs, de cifeaux très-fins , canifs & lancettes pour les découper. Je fe; oi -

j66 Lettres

bien aile d'avoir le tout à double , excepté les microfeopes , parce qu'il y a ici quelqu'un qui a le même goût que moi , & qui a été mal fervi;

LETTRE

AU MÊME

A Motiers , le hr aciic iy6Si

\S\ \rous n'êtes point ennuyé, monficur, de mériter des remerciemens , moi je fuis ennuyé d'en faire : ainfi n'en parlons plus. Je fuis en vérité fort embarraffé de l'emploi du préfent de Mlle, votre fille. Lct bonté qu'elle a eue de s'occuper de moi, mérite que je m'en faffe honneur, & je n'ofe. Je fuis à la fois vain cK: fot ; c'eft: trop , il faudroit choifir. Je crois que je prendrai le parti de tourner la chofe en plaifanterie , & de dire qu'une jeune demoifelle m'enchaîne par les poignets.

Je fuis indigné de l'infultante lettre eftï miniftre. Il vous croit le cœur allez bas pour penfer comme lui. Il eft inut'i1'

je vous envoie ce que je lui écrirois à votre place. Vous ne vous en ferviriez pas. Suivez vos propres mouvemens ; vous trouverez

afTez ce qu'il faut lui dire , & vous le lui direz moins durement que moi.

M. Deluc efl: en vérité trop complaifant , de fe prêter ainfi à toutes mes fantaifies: mais je vous avoue qu'il ne fauroit me faire plus de plaifir , que de vouloir bien s'occuper de mes petits initrumens. Je raffole de la botanique : cela «ne fait qu'empirer tous les jours. Je n'ai plus que du foin dans la tète ; je vais devenir plante moi-même un de ces matins, & je prends déjà racine à Motiers , en dépit de Tarchiprêtre , qui continue d'ameuter la canaille pour m'en chaffer.

J'ai grande envie de voir M. de Conzié; mais je ne compte pas pouvoir aller à fa terre pour cette année. J'ai regret aux plaifirs dont cela me prive ; mais il faut céder à la néceffîté.

Les lettres de l'archiprêtre font , à ce qu'on dit , imprimées: je ne fais pourquoi dles ne paroiiieut pas. Il eu; étonnant que

vous ayez cru que je lui ferois l'honneur de lui répondre. Serez -vous toujours la dupe de ces bruits là ?

Mes refpects à M ad. d'îvernôis. Recevez ceux de Mlle, le Vaiïeuf , & les falu-> tations de celui qui vous aime.

LETTRE

A Mlle. D' lr E RNOIS, à Genève.

A Mo tiers > le 1er août ij65.

OUS me remerciez, mademoiselle , dii préfent que vous me faites , & moi je de-* vrois vous le reprocher : car (i je vous fais aimer le travail , vous me faites aimer le luxe ; c'efl rendre le mal

pour le bicif. Je puis, ii eft vrai , vous remercier d'un autre miracle auiïi grand & plus utile ; c'efl; de me rendre exact à répondre , & de me donner du plaifirà l'être. J'en aurai toujours ,mademoifelle, à vous témoigner ma reconnoiffance , & à mériter votre amitié. Mes refpecls , je vous en prie , à la trèsbonne maman.

LETTRE

LETTRE

A M. Mo v ltou.

A Motiers , le i5 août iyG5.

' A I tort , cher Moultou , de ne vous avoir pas aceufé fur-le-champ la réception de l'argent & de l'étoffe. Je n'ai que mon état pour exeufe ; mais cette exeufe n'eft que trop bonne , malheureufement. Cet état eft toujours le même ; & ma feule confolation eft , qu'il ne peut plus guère changer en pis. Il n'y a plus aucune apparence au voyage d'Ecoffe. C'étoit là que j'aurois voulu vivre ; mais tout pays eft bon pour mourir , excepté toutefois celui-ci , quand on laiffe quelque chofe après foi.

Je crois que vous avez bien fait de vous détacher de V. ... s. Les gens faux font plus dangereux , amis qu'ennemis.

D'ailleurs, c'eft une petite perte ; je lui ai toujours trouvé peu d'efprit, avec beaucoup de prétentions : mais je l'aimois , le croyant bon homme. Jugez comment j'en Tome VI, A a.

37° Lettres

dois penfer, aujourd'hui que je fais qu'il n'eft qu'un méchant fot. Cher ami , ne me parlez plus de lui , je vous prie ; ne joignons pas aux fentimens douloureux, des idées déplaifantes : la paix de l'ame eft le feul bien qui refte à ma portée , & }e plus précieux dont je pudFe jouir ; je m'y tiens. J'efpere qu'à ma dernière heure , le Scrutateur des cœurs ne trouvera dans le mien que la juftice & l'amitié.

Puifque vous n'avez pas voulu déduire ni me marquer le prix de la laine , comme je vous en avois prié , j'exige au moins que vous ne vous mêliez plus dçs autres commiiïiions de Mlle. leVaffeur , qui me charge de vous préfenter fes remerciemens & fes refpects. Pour moi , dans l'état où je fuis , a moins qu'il ne change, il ne me faut plus d'autres provifions que celles qu'on peut emporter avec foi. Bon jour , mon ami ; je vous embraffe,

A M. d' I r ern o 1 s.

A Motiers , le i5 août ij65»

J'ai reçu tous vos envois , monfieur, & je vous remercie des commiffions ; elles font fort bien , & je vous prie auflï d'en faire mes remerciemens à M.' Deluc. A l'égard des abricots , par refpecb pour Mad. d'Ivernois, je veux bien ne pas les renvoyer ; mais j'ai là-deiTus , deux chofes à vous dire, & je vous les dis pour la dernière fois. L'une, qu'à faire aux gens; des cadeaux malgré eux, & à les fervir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre , que je fuis très -déterminé à fecouer toute efpece de joug qu'on peut vouloir m'inv pofer malgré moi, quel qu'il puiife erre ; £|ue , quand cela ne peut fe faire qu'eu rompant, je romps; & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais: c'efl: pour la vie. Votre amitié , monfieur ,

m'eft trop précieufe , pour que je vous pardonnaffe jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux font un petit commerce d'amitié fort agréable, quand ils font réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre , de la peine & des foins ; & la peine & les foins font le fléau de ma vie : j'aime mieux un quart d'heure d'oifivetéque toutes les confitures de la terre. Voulez -vous me faire des préfens qui foient pour mou cœur , d'un prix inellimable ? Procurez-moi des loifirs , fauvez-moi des vifites , fourniffez-moi des moyens de n'écrire à perfonne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, &je reconnoîtrai les foins du véritable ami. Autrement , non.

M. Marcuard eft venu lui cinq ou fixieme : j'étois malade ; je n'ai pu le voir ni lui ni fa compagnie. Je fuis bien aife de lavoir que les vifites que vous me forcez de faire, m'en attirent. Maintenant que je fuis averti 3 û j'y fuis repris, ce fera ma faute.

Votre M. de Foumierc , qui part de Bordeaux pour me venir voir , ne s'embarraffe pas fi cela me convient ou non. Comme il fait tous fes petits arrangerons fans moi , il ne trouvera pas mauvais, je penfe , que je prenne les miens fans lui.

Quant h M. Liotard , fon voyage ayant un but déterminé , qui fe rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception , & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laiffer peindre ; mais je réponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au refte, avertiflez-le que pour être fur de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 defeptembre.

Je fuis étonné du front qu'a eu le fieiur Durcy de fe préfenter chez vous , fâchant que vous m'honorez de votre amitié. Je ne fais

s'il a fait ce qu'il vous a dit ; mais je fuis bien fur qu'il ne vous a pas dit tout ce qu'il a fait. C'eft le dernier des miférâbles.

374 Lettres

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois; mais M. Wilkes n'a pas paru, que je fâche. Je vous embrafle de tout mon cœur.

LETTRE

AU MEME

A Motkrs , le 2 S août lyGS.

NGAGEZ, monfieur, je vous en prie, ÎVL Liotard , non feulement avenir feu] 7 à moins qu'il ne lui foit extrêmement agréable de venir avec?*!. Wilkes; mais à différer fon départ jufqu'au mois d'octobre : car en vérité , l'on ne me laiffe plus refpirer. Il m'effc abfolument néceffaire de reprendre haleine ; & lorfqu'une compagnie que j'attends à la fin du mois , fera repartie , je ferai forcé de partir moi-même pour quelque temps , pour éviter quelquesunes des bandes qui me tombent , non plus par deux ou trois, comme autrefois, mais par fept ou huit à la fois.

Vous avez eu bien tort d'imaginer que

je voulu (Te cefler de vous écrire , puifque l'exception effc faite pour vous depuis longtemps. Il efl; vrai que je voudrois que cela ne devînt une tache onéreufe , ni pour vous , ni pour moi. Ecrivons à notre aife , & quand nous en aurons la commodité.

Mais fi vous voulez m'affervir régulièrement à vous écrire tous les huit ou quinze jours , je vous déclare une fois pour toutes ,

que cela ne m'effc pas poffible ; & quand vous vous plaindrez de m'avoir écrit tant de lettres fans réponfe , vous voudrez bien vous tenir pour dit une ^fois pour toutes : pourquoi m en écrivez-vous tant ?

Tout en vous querellant , j'abufe de votre complaifance. Voici une réponfe pourVenife: vous m'avez dit que vous pourriez la faire tenir; ainfi je vous l'envoie , fans favoir fadrefle. Ceux qui ont remis la lettre a laquelle celle-ci répond, y fuppléeront. Je vous embraffe de tout; jnon cœur.

LETTRE

AU MÊME

A Neuchatel , ce lundi 10 feptembre iyCS,

JLiES bruits publics vous apprendront, monficur , ce qui s'efr. paiïe , & comment le pafteur de JYTotiers s'eft fait ouvertement, capitaine de coupe -jarrets. Votre amitié pour moi m'engage à me prefler de vous tranquillifer fur mon compte.

Grâces au ciel , je fuis en fureté , & hors de Motiers , où je compte ne retourner de ma vie : mais malheureufement , ma gouvernante & mon bagage y font encore ; maisj'efpere que le gouvernement donnera des ordres qui contiendront ces enragés & leur digne chef. En attendant que vous foyez mieux inftruit de tout, je vous confeille de ne pas vous fier à ce que vous écriront vos parens ; & je fuis forcé de vous déclarer qu'ils ont pris dans cette occafion , un parti qui les désho*

nore. Aimez -moi toujours ; je vous aime de tout mon cœur , & je vous embraffe.

Adreffez tout fimplement vos lettres à M. du Peyrou à Neuchatel ; & pour éviter les enveloppes , mettez fimplement une croix au-defius de f adreffe : il faura ce que cela veut dire.

LETTRE

A M. de Lu Z E. ,

A Strasbourg, le 4 novembre ijG6.

ARRIVE , monfieur , du plus déteflable voyage à tous égards , que j'aie fait de ma vie. J'arrive excédé , rendu ; mais enfin j'arrive , & grâces à vous , dans une maifon où je puis me remettre & reprendre baleine à mon aife : car je ne puis fonger à reprendre de long- temps ma route ; & fi j'en ai encore une pareille à celle que je viens de faire , il me fera totalement impolfible de la foutenir. Je ne me prévaux point fi-tôt de votre lettre pour M. Zollicoffre \ car j'aime fort le plaifir de prince 3

de garder l'incognito Je plus long- temps qu'on peut. Que ne puis -je le garder le refte de ma vie ! Je ferois encore un heureux mortel. Je ne fais au refte , comment m'accueilliront les François : mais s'ils font tant que de me chafier , ils ne choifiront pas le temps que je fuis malade , & s'y prendront moins brutalement que les Bernois. Je fuis d'une Jaffitude à ne pouvoir tenir la plume. Le cocher veut repartir dhs aujourd'hui; je n'écris donc point à M. du Peyrou. Veuillez fuppléer à ce que je ne puis faire; je lui écrirai dans la femaine infailliblement. Il faut que je lui parle de vos attentions & de vos bontés , mieux que je ne peux faire à vous-même. IVla manière d'en remercier , eft d'en profiter

; & fur ce pied , l'on ne peut être mieux remercié que vous l'êtes : mais il eft jufte que je lui parle de l'effet qu'a produit fa recommandation. Bon jour , monficur , bonne foire &. bon voyage.

J'efpere avoir le plaifir de vous embraffer encore ici.

LETTRE

A M. Z>' ÎV ERN O I S.

A Strasbourg , le 2/ novembre iyG5»

E foyez point en peine de moi , moniteur ; grâces au ciel , je ne fuis plus en Suifle : je lefens tous les jours à l'accueil dont on m'-honore ici ; mais ma fanté efl dans un délabrement facile à imaginer, JYles papiers & mes livres font reftës dans un défordre épouvantable : la malle que vous favez, a été remife à M. Martinet , châtelain du Val -de -Travers ; vos papiers font reftés parmi les miens ; n'en foyez point en peine ; ils fe retrouveront , mais il faut du tems. Vous pouvez m'écrire ici , ou à l'adreffe de M. du Pcyrou à Neuchatcl. Vous pouvez aufii , & même je vous en prie , tirer fur moi à vue , pour l'argent que je vous dois , & dont j'ignore ia fomme. Je ne vous dis rien de vos païens ; mais malgré ce que vous m'avez fait dire par M. Dcfarts , je compte & compterai

toujours fur votre amitié, comme vous pouvez toujours compter fur la mienne.

Je vous embrafle de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DE Lu Z E.

A Strasbourg , U zy novembre, \jG5.

J E me réjouis , monficur , de votre heureufe arrivée à Paris , & je fuis fenfible aux bons foins dont vous vous êtes occupé pour moi dès l'inftant même ; c'eft une fuite de vos bontés pour moi , qui ne m'étonne plus, mais qui me touche toujours. J'ai différé d'un jour à vous répondre , pour vous envoyer Ja copie que vous demandez , & que vous trouverez ci -jointe : vous pouvez la lire à qui il vous plaira ; maisje vous prie de ne la pas laifler tranfcrire. Il eft fnperflu de prendre de nouvelles informations fur la fureté de mou pafTage h Paris ; j'ai là-defTus les meilleures afiurances : mais j'ignore encore fi je ferai dans le cas, de m'en prévaloir , vu la

DIVERSES. ggï

îaifon , VU mon état , qui ne me permet pas à préfent de me mettre en route. Si-tôt que je ferai déterminé de manière ou d'autre , je vous le manderai. Je vous prie de me maintenir dans les bons fouvenirs de Mad. de Faugnes , & de lui dire que l'empreffement de la revoir , ainfi que M. de Faugnes , & d'entretenir chez eux une connoiffance qui s'eft faite chez vous , entre pour beaucoup dans le defir que j'ai de pafler par Paris. J'ajoute de grand cœur , & j'efpere que vous n'en doutez pas , que ma tentation d'aller en Angleterre , s'augmente extrêmement , par l'a« grément de vous y fuivre , & de voyager avec vous. Voilà quant à préfent , tout ce que je puis dire fur cet article : je ne tarderai pas à vous parler plus pofitivement; mais jufqu'à préfent , cet arrangement eft très- douteux. Recevez mes plus tendres falutations ; je vous embraffe , monfieur , de tout mon cœur.

Prêt à fermer ma lettre , je reçois la vôtre fans date , qui contient les éclaircilfemeus que vous avez eu la bonté do

prendre avec Guy : ce qui me détermine abfolument à vous aller joindre , aufii-tôt que je ferai en état de foutenir le voyage. Faites -moi entrer dans vos arrangement pour celui de Londres : je me réjouis beaucoup de le fane avec vous. Je ne joins pas ici ma lettre à M. de Grafténried , fur ce que vous me marquez qu'elle court Paris. Je marquerai à M. Guy le temps précis de mon départ; ainfi vous en pourrez être informé par lui. Qu'il ne m'en* voie perfonne ; je trouverai ici ce qu'il me faut. Rey m'a envoyé fon commis , pour m'emmener en Hollande ; il s'en retournera comme il eft venu.

LETTRE

A M. d'Ivernois.

A Strasbourg , h x décembre ijG5.

V OUS ne doutez pas, monfieur, du plaifir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. Deluc. On s'attache à ce qu'on aime , à proportion des maux

qu'il nous coûte. Jugez p:ir - là , fi mon cœur ell toujours au milieu de vous. Je fuis arrivé dans cette ville , malade & rendu de fatigue. Je m'y repofe avec le plaiiîr qu'on a de fe retrouver parmi des humains, en fortant du milieu des tëêtes féroces. J'ofe dire que depuis le commandant de la province jufqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde defireroit de me voir pafTer ici mes jours: mais telle n'effc pas ma vocation. Hors d'état de foutenir la route de Berlin, je prends le parti de pafTer en Angle-

terre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois femaines à Paris, & vous pouvez m'y donnée de vos nouvelles , chez la veuve Duy <? hefne , libraire rue S. Jaques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de fonger à, mes commiffion§.

J'ai d'autres prunes à digérer ; ainfi difpofez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs , je voudrois bien que vous puf-Tïez me les envoyer à Paris : ils me feroient grand plaifir ; mais à caufe «jue les mouchoirs font neufs, j'ai peu*

que cela ne foit difficile. Je fuis maintenant très en état d'acquitter votre petiu mémoire fans m'incommoder. Il n'en fera pas de même, lorfqu'après les frais duo voyage long & coûteux , j'en ferai à ceux de mon premier établjffement en Angleterre. Ainfi je voudrois bien que vous vouluffiez tirer fur moi à Paris à vue, le montant du mémoire en queflion. Si vous voulez abfolument remettre cette affaire au temps où je ferai plus tranquille , je vous prie au moins de me marquer à combien tous vos débourfés fe montent, & permettre que je vous en faffe mon billet. Confidérez , mon bon ami , que vous ave/, une nombreufe famille, à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps , &.

que le partage de votre fortune , quelque grande qu'elle puiffe être, vous oblige à n'en rien laiffer diffiper , pour laiffer tous vos enfans dans une aifance honnête.

JYloi , de mon côté, je ferai inquiet fur cette petite dette, tant qu'elle ne fera pas ou payée ou réglée. Au refte , quoique cette violente expulfion me dérange ,

après un peu d'embarras, je me retrouverai du pain & le néceïiahe pour le refte de mes jours, par des arrangemens donc je dois vous avoir parlé ; & quant à préfent , rien ne me manque : j'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage , & audelà ; & avec un peu d'économie , je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails , pour tranqnillifer votre honnête cœur fur le compte d'un homme que vous aimez. Vous fentez que , dans le défordre & la précipitation d'un départ brufque , je n'ai pu emmener Mlle, le ValTeur , errer avec moi dans cette faifon , jufqu'à ce que j'euiTe un gîte. Je l'ai laifiee à l'isle S. Pierre, où elle eft très bien , & avec de très -honnêtes gens. Je penfe à la faire venir ce printemps en Angleterre, par le bateau qui part d'Yverdon tous les ans. Bon jour, monfieur ; mille tendres falutatrons à votre chère famille , & à tous nos amis. Je vous embraffe de tout mon cœur.

Tome VL B h

LETTRE

A M. de Lu Z E,

A Paris , le \G décembre lyGS.

J'arrive chez MacL Dr. chef ne, plein diï; defir de vous voir , de vous embraffer , & de concerter avec vous le prompt, voyage de Londres, s'il y a moyen. Je fuis ici dans la plus parfaite fureté ; j'en ai en poche , l'affurance la plus précife. (i) Cependant , pour éviter d'être accablé , je veux y refter le moins qu'il me fera poffible , & garder le plus parfait incognito 3 s'il fe peut. Ainfi ne me décelez , je vous prie, à qui que ce foi t. Je voudrois vou; aller voir; mais pour ne pas promener mon bonnet dans les rues (2) , je defire que vous pniffiez venir vous-même , le plus tôt qu'il fe pourra. Je vous embraffe, monfieur , de tout mon cœur.

(1) 11 avoic un pnfle-port du miniftre, bon pour trois mois.

^a) Il porioit encore l'habillement armeniçn.

LETTRE

A M. d' Ivernois.

A Paris 9 h 20 décembre iyC5,

OTRE lettre , mon bon ami , ni'alarme j)lus qu'elle ne m'inftruit. Vous me parlez de milord Maréchal , pour avoir la proteo tion du roi ; mais de quel foi entendez* vous parler? Je puis me faire fort de celle du roi de Pruiïe ; mais de quoi vous fervitoit-elle auprès de la médiation ? Et s'il eft queftion du roi de France , quel crédit milord Maréchal a-t-il à fa cour? Employer cette voie , feroit vouloir tout gâter. Mon bon ami , laifiez faire vos amis* & foyez tranquille. Je vous donne ma pa«. rôle , que fi la médiation a lieu , les miférables qui vous menacent , ne vous feront aucun mal par cette voie là. Voilà fur quoi vous pouvez compter. Cependant ne négligez pas l'oecafion de voir M. le rendent , pour parer aux préventions qu'on peut lui donner contre vous, Du refte, je

vous le répète , foyez tranquille. La médiation ne vous fera aucun mal.

Je déloge dans deux heures , pour aller occuper au Temple , l'appartement qui m'y eft deftiné. Vous pourrez m'écrire à thàtcl de S. Simon , au Temple , à Paris. Je VOUS cmbraïïe de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. DE Lu Z E,

Ce dimanche matin 22 décembre lyCS,

J_j'affliction , monfieur , où la perte d'un père tendrement aimé , plonge en ce moment Mad. de Verdelin , ne me permet pas de me livrer à des amufemens , tandis qu'elle eft dans les larmes. Ainfi nous n'aurons point de mufique aujourd'hui.

Je ferai cependant chez moi ce foir comme à l'ordinaire ; & s'il entre dans vos arrangemens d'y palier , ce changement ne m'ôtera pas le plaifir de vous y voir. Mille falutations,

LETTRE

Z/ MÊME

Ce jeudi 2G décembre ij65.

J E ne fournis , monfieur , durer plus long -temps fur ce théâtre public. Pourriez-vous par charité, accélérer un peu notre départ ? M. Hume confent à partir le jeudi 2 à midi , pour aller ,coucher à Senlis. Si vous pouvez vous prêter k cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaifir. Nous n'aurons pas la berline à quatre ; ainfi vous prendrez votre chaife de polie, IVI. Hume la fienne , & nous changerons de temps en temps.

Voyez, de grâce, fi tout cela vous convient , & fi vous voulez m'envoyer quelque chofe à mettre dans rna malle. Mille tendres falutations.

Bb 3

£90 Lettres

LETTRE

^ M d'Ifernois.

A Chifwick , /e 2J février ijGG*

Je reçois , monfieur , votre lettre du premier de ce mois. Je fens la douleur qu'a dû vous caufer la perte de Mad. votre inerc, & l'amitié me la fait partager. C'eft le cours delà nature , que les-parens meuvent avant leurs enfans , & que les enfans de ceux-ci relient pour les confoler. Vous avez dans votre famille & dans vos amis , de quoi ne vous laifler fentir d'une telle perte , que ce que votre bon naturel ne lui peut refufer.

Vous n'avez pas dû penfer que je vouluffe être redevable à M. de Voltaire , de mon rétabliffement. Qu'il vous ferve utilement, & qu'il continue au furplus, les plaifantenes fur mon compte ; elles ne mç feront pas plus de chagrin que de mal. J'aurois pu m'hono-

rer de fon amitié , s'il en &ût été capable ; je n'anrois jamais voulu.

,<k fa protection. Jugez fi j'en veux , après ce qui s'eft patte. Son apologie eft pitoyable ; il ne me croit pas fi bien inftruit. Parlez-lui toujours de ma part , en termes honnêtes ; n'acceptez ni ne refufez rien. Le moins d'explications que vous aurez avec lui fur mon compte , fera le mieux , à moins que vous n'apperceviez clairement qu'il revient de bonne foi : mais il a tous les torts ; il faut qu'il fafle toutes les avances , & voilà ce qu'il ne fera jamais. Il veut pardonner & protéger: nous fommes fort loin de compte.

Je ne connois point M. de Guerchi a ambafladeur de France en cette cour ; & quand je le connoîtrois , je doute que fo recommandation ni celle d'un autre fût de quelque poids dans vos affaires. Votre fort eft décidé à Verfailles. M. de Beauteville ne fera qu'exécuter l'arrêt prononcé. Toutefois je tente de lui écrire , quoique je fois très-peu connu de lui. Je voudrois qu'il vous connût , & qu'il vous aimât , ce qui eft à peu près la même chofe. Une lettre fert au moins à faire connoif-

lance ; vous pourrez donc lui rendre la mienne , après l'avoir cachetée , fi vous le jugez à propos. Je vous l'envoie à Bordeaux , pour plus de fureté ; mais fur-tout n'en parlez ni ne la montrez à perfonne. Je vous en ferai peut-être pafler à Genève im double par duplicata , pour plus de fùrcté.

Je vous fuis obligé de votre lettre de crédit. Je ferai peut-être dans le cas d'en faire ufage. Selon mes arrangemens avec M. du

Peyrou , il a écrit à fon banquier de me donner l'argent que je lui demanderois. Je lui ai demandé vingt-cinq louis ; il ne m'a fait aucune réponfe. Je ne fuis pas d'humeur de demander deux fois.

Ainfi , quand j'aurai découvert l'adrefie de Mrs. Lucadou & Drake , que vous ne m'avez pas donnée , je les prierai peutêtre de m'avancer cette fomme , & j'en, ferai le reçu de manière qu'il vous ferve d'alïig nation , pour être rembourfée pat J\T. dp Peyrou.

J'aurois à vous confulter fur autre chofq. J'ai chez IVJad. Boy de la Tour , trois

mille livres de France , & Mlle, le Vaffiaur quatre cents. L'augmentation de dépenfe que le féjour d'Angleterre va m'oceafionner , me fait defirer de placer ces fommes en rente viagère fur la tête de Mlle, le Vafleur. Le petit revenu de cet argent doublèrent de cette manière, &ne feroit pas perdu pour cette pauvre fille h ma mort. Il fe fait , à ce qu'on dit , un emprunt en France ; croyez-vous que je pourrois placer là mon argent , fans rifque ? Y ferois-je à temps ? Pourriez-vous vous charger de cette affaire? A qui faudrpit-il que je remiffe le billet pour retirer cet argent, & cela pourroit-il fe faire convenablement , fans en avoir prévenu Mad. Boy de la Tour? Voyez. Dans l'éloignement où je vais être de Londres , les correfpondanccs feront longues & difficiles. C'eft pour cela que je voudrais en partant , emporter affez d'argent pour avoir Je temps de m'arranger. D'ailleurs , j'écrirai peu ; j'attendrai des occalions pour éviter d'immenfes ports de lettres , & je lie recevrai point de lettres par la pofte.

J'aurai foin de donner une adrefle à M, Cafenove , avant de partir ; ce que je compte faire dans quinze jours au plus tard. Bon voyage , heureux retour. Je vous eiflbraffe.

Je fuppofe que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite de Londres , il y a environ trois femaines , ou un mois.

Il me vient une penfée. Une hiftoire de 3a médiation pourroit devenir un ouvrage jntereffant. Recueillez , s'il fe peut, des pièces , des anecdotes , des faits , fans faire femblant de rien. Je regrette plufieurs pieces qui étoient dans la malle , & qui feroient néceîfaires. Ceci n'eft qu'un projet qui , j'efpere , ne s'exécutera jamais , au moins de ma part. Toutefois , de ma part ou d'une autre , un bon recueil de matériaux auroit tôt ou tard fon emploi. En faifant un peu caufer Voltaire , l'on en pourroit tirer d'excellentes chofes. Je vous confeille de le voir quelquefois ; mais furtout ne me compromettez pas.

Je ne comprends pas ce que j'ai pu vous envoyer, à la place de cette lettre que je

vous écrivois , en vous envoyant celle pour M. de Beauteville. Je me hâte de réparer cette étourderie. Voici votre lettre. \'ous pourrez juger fi ce que j'ai pu vous envoyer à la place , demande de m'étre renvoyé. Pour moi , je n'en fois rien.

A M. le chevalier DE BEAUTEVILLE,

A Chifwick y le 23 février ij66.

lONSIEUR. C'eft au nom , cher à votre cœur , de feu M. le m::réchal de Luxembourg, que j'ofe rappeller à votre fouvenir un homme à qui l'honneur de fon amitié valut celui d'être connu de vous. Dans la noble fonction que va remplir V. E. vous entendiez

quelquefois parler de cet infortuné. Vous connoîtrez fes malheurs d.ms leur fource~, & vous jugerez s'ils étoient mérités. Toutefois , quelque confiance qu'il ait en vos fentimens intègres & généreux , il n'a rien à demander pour lui-même \ il fait endurer des torts qui ne

feront point réparés : mais il ofc , monfieur , pfcéfçnterà Votre Excellence , un homme de bien , fon ami , & digne de l'être de tous les honnêtes gens. Vous voudrez connoître la vérité , & prêter à fes défendeurs , une oreille impartiale. M. d'Ivernois ell en état de vous la dire , & par lui-même , & par fes amis , tous eftimables par leurs mœurs , par leurs vertus, & par leur bon fens. Ce ne font point des hommes brillans , intrigans , verfés dans l'art de féduire ; mais ce font de dignes citoyens , diftingués autant par une conduite fage & mefurée , que par leur attachement à la conftitution & aux loix.

Daignez , monfieur , leur accorder un accueil lavorable , Se les écouter avec bonté. Ils vous expoferont leurs raifons & leurs, droits avec toute la candeur & la fimplicité de leur caractère ; & je m'aflure que vous trouverez en eux mon exeufe , pour la liberté que je prends de vous les préfente r.

Je fupplie Votre Excellence , d'agréer mon proiond refpcct.

LETTRE

Au Roi de Prusse.

A Wootton f U ^o mars lyGG, Sire.

t| E dois au malheur qui me pourfuit, deux biens qui m'en confolent : la bienveillance de milord Maréchal , & la protection de Votre Majefté. Forcé' de vivre loin de l'état où je fus infcrit parmi vos peuples , je garde l'amour des devoirs que j'y ai contractés. Permettez , Sire , que vos bontés me fuivent avec ma reconnoiflance , & que j'aie toujours l'honneur d'être votre protégé , comme je ferai! toujours votre plus fidèle fujet.

LETTRE

A M. le chevalier d£ ON.

A Wootton, le ji mats i-^GGo

J'ÉTOIS, monfieu'r , à la veille de mon départ pour cette province , lorfque je reçus le paquet que vous m'avez adreffé % & ne l'ayant ouvert qu'ici , je n'ai pu lire plus tôt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je n'ai même encore pu que parcourir rapidement vos mémoires. C'en eft allez pour confirmer l'opinion que j'avois des rares talens de l'auteur , mais non pas pour juger du fond delà querelle entre vous & M. de Guerchï. J'avoue pourtant, monficur, que dans le principe , je crois voir le tort de votre côté ; & il ne me paroît pas jufte que , comme miniftre , vous vouliez en votre nom & à fes frais, faire la même dépenfe t[u'il eût faite lui-même. Mais fur la lecture de vos mémoires , je trouve dans la fuite de cette affaire, des torts beaucoup

plus graves du côté de M. de Guerchi ; & ta violence de fes pourfuites n'aura , je penfe, aucun de fes propres amis pour approbateur. Tout ce que prouve l'avantage qu'il a fur vous à cet égard , eft qu'il eft le plus fort, & que vous êtes leplusfoible. Cela

met contre lui, tout le préjugé de linjuftice; car le pouvoir & l'impunité rendent les forts audacieux : le bon droit feul eft l'arme des foibles , «Se cette arme leur crevé ordinairement dans les mains. J'ai éprouvé tout cela , comme vous , monfieur ; & ma vie eft un tiiTu de preuves erï faits , que la juftice a toujours tort contre îa puiffance. Mon fort eft tel que j'ai dû l'attendre de ce principe. J'en fuis accablé fans en être furpris ; je fais que tel eft l'ordre , pas moral, mais naturel des chofes. Qu'un prêtre huguenot me faffe lapider par la canaille ; qu'un confeil , ou qu'un parlement me décrète; qu'un fénat m'outrage de gaieté de cœur, qu'il me chafTe barbarement, au cœur de ï hiver, moi malade , fans ombre de plainte > de juftice, ni de raifon ; j'qii fouffre fans doute: mais

je ne m'en fâche pas plus que de voir détacher un rocher fur ma tète , au moment que je païïe au-deffous de lui* Moniteur,, Jes vices des hommes font en grande partie l'ouvrage de leur fituation. L'injuftice marche avec le pouvoir: nous qui fommes victimes & perfécutés , fi nous étions à la place de ceux qui nous-pourfuivent, nous ferions peut-être tyrans & perfécuteurs comme eux. Cette réflexion , fi humiliante pour l'humanité , n'ote pas le poids des difgraces , mais elle en ôte l'indignation qui les rend accablantes. On fupporte fon fort avec plus de patience , quand on le fent attaché à notre conftitution.

Je ne puis qu'applaudir , monficur , à l'article qui termine votre lettre. Il cil convenable que vous foyez auiîi content de votre religion que je le fuis de la mienne , & que nous reliions chacun dans la nôtre en fincénté de cœur. La vôtre eil fondée fur la foumiïïron , & vous vous foumettez. La mienne eft fondée fur la di-

feuffion , & je raifonne. Tout cela eft fort bien pour gens qui ne veulent être

jii profilytcs , ni millionnaires , comme je jpenfe que notes ne voulons l'être ni vous ni moi. Si mon principe me parok le plus vrai , le vôtre me paroît le plus commode ; & un grand avantage que vous avez , eft que votre clergé s'y tient bien : au lieu que le nôtre , compofe de petits barbouillons , à qui l'arrogance a tourné la tête, ne fait ni ce qu'il vent, ni ce qu'il dit; & n'ôte l'infaillibilité à Téglife , qu'afm de î'ufurper chacun pour foi. Monfiçur, j'ai éprouvé , comme vous , des tracaflerieî d'ambaïïadeurs : que Dieu vous préferve de celles des prêtres! Je finis par ce vœu falutaire, en vous faluant très -humblement , monfieur, & de tout mon cœur.

LETTRE

A M. Z> ' IV E R N OIS

A Wootton , h 3/ mars ij6o*

J E vous écrivis avant-hier, mon ami, & je reçus le même foir, votre lettre du 15. Elle avoit été ouverte & recachetée* Tome VI. C c

4^£ Lettre s

Elle me vint par M. Hume, très - lié avec le fils deTrpnchin le jongleur, & demeurant dans la même maifon ; très-lié encore à Paris avec mes plus dangereux ennemis, & auquel , s'il n'eft. pas un fourbe , j'aurai intérieurement bien des réparations à faire. Je

lui dois de la reconnoiffance pour tous les foins qu'il a pris de moi , dans un pays dont j'ignore la langue. Il s'occupe beaucoup de mes petits intérêts ; mais ma réputation n'y gagne pas , & je ne fais comment il arrive que les papiers publics , qui parloient beaucoup de moi, & toujours avec honneur , avant notre arrivée, depuis qu'il efc à Londres , n'en parlent plus , ou n'en parlent que défavantageufement.

Toutes mes affaires , toutes mes lettres païïent par fes mains; celles que j'écris, n'arrivent point ; celles que je reçois , ont été ouvertes. Plufieurs autres faits me rendent tout fufpect de fa part , jnfqu'à fon zèle. Je ne puis voir encore quelles fonc fes intentions : mais je ne puis m'empêcher de les croire finiflres ; & je fuis fore -trompé , fi toutes nos lettres ne font évej*

tées par les jongleurs , qui tâcheront in* failli blement d'en tirer parti contre nous. En attendant que je fâche mieux fur quoi, compter , voyez de cacheter plus foigneufementvos lettres, & je verrai, de mon côté , de m'ouvrir avec vos correfpondans, une communication dirccle , fans paffer par ce dangereux entrepôt.

Puifqu'un affocié vous étoit néceflaire, je crois que vous avez bien fait de choifif M. Deluc. Il joint la probité avec les lumières (Se l'activité dans le travail : trouvant tout cela dans votre affociation, & l'y portant vous-même, il y aura bien du malheur , fi vous n'avez lieu tous deux d'en être contens. J'y gagnerai beaucoup moi-même, fi elle vous procure du loilir pour me venir voir. J'imagine que fi vous préveniez de ce deiïein AL du Peyrou, il ne feroit pas impoffible que vous fiffiez •le voyage enfemble , en l'avançant ou retardant, félon qu'il conviendroit à tous deux. J'ai grand befoin d'épancher mon cœur , & de confulter de vrais amis fur ma fituaiion. Je croyois être à la fin d-e mes

.malheurs , & ils ne font que de commet cer. Livré fans reffource à de faux amis , j'ai grand befoin d'en trouver de vrais , qui me confolent & qui me confeillent, Lorfque vous voudrez partir, avertifiezm'en d'avance, & mandez -moi fi vous pafTerez par Paris : j'ai des commifiions pour ce pays là, que des amis feuls peuvent faire. Je ne faurois , quanta préfent, Vous envoyer de procuration , n'ayant point ici aux environs , de notaire , furtout qui parle fiançois, & étant bien éloigné de favoir allez d'anglois, pour dire des chofes auffi compliquées. Comme l'affaire ne preffe pas , elle s'arrangera entre nous , lors de votre voyage. En attendant, veillez à vos affaires particulières & publiques. Songez bien plus aux intérêts de l'état qu'aux miens. Que votre conftitution fe rétabliffe, s'il eft pofiible : oubliez tout autre objet, pour ne fonger qu'à celui-là ; & du refte , pourvoyez-vous de tout ce qui peut rendre votre voyage utile , autant qu'il peut l'être à tous égards. Vous m'obligerez de communiquer h

diverses: '405

■ M. du Peyrou cette lettre , du moins le commencement. Je fuis très en peine pour établir de lui à moi , une correfpondance prompte & fùre. Je ne connois que vous en, qui je me fie, & qui foyez pofté pour cela ; mais un expédient auiïi indiferet ne fe propofe guère , & ne peut avoir que la nécefiité pour exeufe. Au refte , nous fommes fùrs les uns des autres; renonçons à de fréquentes lettres, que l'éloignement expofe à trop de frais & de rifques. N'écrivons que quand la nécefiité le requiert. Examinons bien le cachet avant de l'ouvrir, l'état des lettres, leurs dates, les mains par ou elles paQent. Si on les inter-. cepte encore , il eft impofiible

qu'avec ces précautions , ces abus durent longtemps. Je ne ferois pas étonné que celle-ci fût encore ouverte & même fupprimée, parce que la polie étant loin d'ici , il faut riéceflairement un intermédiaire entre elle & moi : mais avec le temps , je parviendrai à déforienter les curieux ; & quant à préfent , ils n'en apprendront pas plus qu'ils n'en favent. Je vous embrafTe de tout mon coeur.

LETTRE

A milord S TRAF FORT,

A Waotton i le j avril ij66~.

JLj e s témoignages de votre fouvenir , rnilord , & de vos bontés pour moi , me feront toujours autant de plaifir que d'honneur. J'ai regret de n'avoir pu profiter à Chifwick , de la dernière promenade que vous y avez faite. J'efpere réparer bientôt cette perte en ce pays. Je voudrois être plus jeune & mieux portant : j'irois vous rendre quelquefois mes devoirs en Yorcshire ; mais quinze lieues font beaucoup , pour un piéton prefque fexagénaire ; car dès que je fuis une fois en place , je ne voyage plus pour mon plaifir , autrement qu'à pied. Toutefois je ne renonce pas à cette entreprife , & vous pouvez vous attendre à voir quelque jour, un pauvre garçon herborifte, aller vous demander l'hofpitalité. Pour vous , milord , qui avez des chevaux & des équi-

page? , fi vous faites quelque pèlerinage équeftre dans ce canton, & quelque Ration dans la maifon que j'habite , outre l'honneur qu'en recevra Je maître du logis, vous ferez une œuvre pie en faveur d'un exilé de la terre -ferme , prifonnier, mais bien vo-

lontaire, dans le pays de la liberté. Agréez , milord , je vous fnp-plie , mes falutations & mon refpect.

A Mad. la comujfc DE B OU F F LERS,

A Woctton y h c) avril ijGG.

V/ EST à regret , madame , que je vais affliger votre bon cœur; mais il faut abiolument que vous connoiffiez ce David Hume , à qui vous m'avez livré , comptant me procurer un fort tranquille, Depuis notre arrivée en Angleterre , où je ne connois perfonne que lui, quelqu'un qui eft très au fait & fait toutes mes affaires , travaille en fecret , mais fans re« lâche, à m'y deshonorer, & réuf-fit avec

*pS Lettres

un fuccès qui m'étonne. Ton: ce qui vient

de m'arriyer en Sujffe , a été déguifé; mon

dernier yqyage de Paris , & l'accueil que j'y ai reçu , oat été fah:fiés. On a fait entendre que j'étois généralement méprifé & décrié en France, peur ma mativaife co'nduite , & que c'efl pour cela prin lement que je n'ofois m'y montr-r. Qi a rais dans les pa-piers publics , que fans la protection de M. Hume, je n'aurois ofé dernièrement traverfer la France , pour m'embarquer à Calais ; mais qu'il nVavoit obtenu le paiTe -port dont je m'étois fervi. On a traduit «Se imprimé comme authentique , la fauffe lettre du roi de Pruffe , fabriquée par d'Alembert , & répandue à Paris par leur ami commun Walpole. On a pris à tâche de me présenter à Londres avec Mlle, le Vaffeur, dans tous les jours <iui pouvoient jeter fur moi du ridicule. On a fait fupprimer chez un libraire , une édition & traduction qui s'alloit faire, des lettres de M. du

Peyrou. Dans moins de fix fernaines, tous les papiers publics, qui d'abord ne parloient de moi qu'avec hon-

neur , ont change de langage, & n'en ont plus parlé qu'avec mépris.

La cour & le public ont de même rapidement changé fur mon compte ; & les gens fur- tout, avec qui M. Hume a le plus de liaifon , font ceux qui fe diftinguent par le mépris le plus marqué , affe&antpour l'amour de lui , de vouloir me faire la charité plutôt qu'honnêteté, fans le moindre témoignage d'afFeélion ni d'eftime, & comme perfuadés qu'il n'y a que âcs fervices d'argent , qui foient àl'ufage d'un homme comme moi. Durant le voyage , il m'avoit parlé du jongleur Tronçhin , comme d'un homme qui avoit fait près de lui , des avances traîtreffes , & dont il étoit fondé a le défier. 11 fe trouve ce-> pendant qu'il loge à Londres avec le fils dudit jongleur , vit avec lui dans la plus grande intimité, & vient de le placer auprès de M. Mitchel , miniftre à Berlin, où ce jeune homme va, fans doute chargé «rinflructions qui me regardent. J'ai eu le malheur de loger deux jours chcz]M.

I-Iurne, dans cette même nuifon , venanç

4i o Lettres

de la campagne à Londres. Je ne puis vous exprimer à quel point la haine & le dédain fe font manifeftés contre moi , dans les hôtefTes & les fermantes , & de quel accueil infâme on y a régalé Mlle, le Vaflcur. Enfin je fuis prefqu'afiuré de reconnoître, au ton haineux & méprifant, tous les gens avec qui M. Hume vient

d'avoir des conférences ; & je l'ai vu cent fois , même en ma préfence , tenir indirectement les propos qui pouvoient le plus indifpofer contre moi, ceux à qui il parloit. Deviner quel eft fon but , c'eft ce qui m'efl difficile ; d'autant plus qu'étant à fa difcrétion, & dans un pays dont j'ignore la

langue, toutes mes lettres ont paſſé jufqu'ici par fes mains; qu'il a toujours été très-avide de Jes voir & de les avoir; que <le celles que j'ai écrites, peu font parvenues; que prefque toutes celles que j'ai reçues avoient été ouvertes , & celles d'où j'aurois pu tirer quelque éclairciflement , probablement fupprimées. Je ne dois pas oublier deux petites remarques. L'une , que le premier foir depuis notre départ

de Paris , étant couchés tous trois clans la même chambre , j'entendis au milieu de la nuit, David Hume s'écrier plufieur> fois à pleine voix : je tiens J. J. Roujfcau ,• ce que je ne pus alors interpréter que fa» vorablement : cependant il y avoit dans le ton , je ne fais quoi d'effrayant & de finiftre , que je n'oublierai jamais. La féconde remarque vient d'une efpece d'épanchement que j'eus avec lui , après une autre occafion de lettre que je vais vous dire. J'avois écrit le foir fur fa table , à]\ïad. de Chenonceaux. Il étoit très - inquiet de favoir ce que j'écrivois , & ne pouvoit prefque s'abftenir d'y lire. Je ferme ma lettre fans la lui montrer ; il la demande avidement, difant qu'il l'enverra le lendemain par la pofte : il faut bien la donner ; elle refte fur fa table. Lord Newnham arrive ; David fort un moment, je ne fais pourquoi. Je reprends ma lettre, en difant que j'aurai le tenïps de l'envoyer le lendemain. Milord Newnham s'offre de l'envoyer par le paquet de i'ambaffadeur de France. J'accepte ;

David rentre, tandis que lord Newnham fait fon enveloppe ; il tire fon cachet ; Da-r vid offre le fien avec tantd'empreflement, qu'il faut s'en fervir par préférence : on fonne , lord Newnham donne la lettre au domeftique , pour l'envoyer fur-le-champ chez l'ambaffadeur. Je me dis en moimême : je fuis fur que David va fuivre le domeftique. 11 n'y manqua pas , & je parleFois tout au monde que ma lettre n'a pas été rendue, ou qu'elle avoit été décachetée.

A fouper , il fixoit alternativement fur Mlle, le Vafleur &. fur moi , des regards qui m'effrayèrent , & qu'un honnête homme ïi'efr. guère affez malheureux ppur avoir reçus de la nature. Quand elle fut montée pour s'aller coucher dans le chenil qu'on lui avoit deftiné , nous reftâmes quelque temps fans rien duc ; 1] me fixa de nouveau du même air ; je voulus eflayer de]e fixer à mon tour , il me fut impofiible de fontenir fon affreux regard. Je fentis mon ame fe troubler ; j'étois dans une émotion horrible ; enfin , le remords de

in al juger d'un fi grand homme, fur des apparences , prévalut. Je me précipitai dans fes bras , tout en larmes , en m'éeriant : Non , David Hume n'eft pas ufi traître, cela n'eft pas poffible; & s'il n'étoit pas le meilleur des hommes , il faudroit qu'il en fût le plus noir. A cela , mon liomme, au lieu de s'attendrir avec moi, ou de fe mettre en colère , au lieu de me demander des explications t refte tranquille , répond à mes tranfports par quelques careffes froides , en me frappant de petits coups fur le dos , & s'écriant plufleurs fois : Mon cher monfieur , quoi donc , mon cher monfieur *? J'avoue que cette manière de recevoir mon épanchement , me frappa plus que tout le refte. Je partis le lendemain pour

cette province, où j'ai raffemblé de nouveaux faits , réfléchi , combiné & conclu en attendant que je meure.

J'ai toutes mes facultés dans un boulevcrfement qui ne me permet pas de vous parler d'autre chofe. JMadame , ne vous rebutez pas par mes m.iferes , & daignez

m'aimer encore, quoique le plus malheureux des hommes.

J'ai vu le docteur Gatti en grande liai* fon avec notre homme ; & deux feules entrevues m'ont appris certainement que, quoi que vous en puiïïiez dire , le docteur Gatti ne m'aime pas. Je dois vous avertir aufli, que la boite que vous m'avez envoyée par lui , avoit été ouverte , & qu'on y avoit mis un autre cachet que le vôtre. 11 y a prefque de quoi rire , à penfer combien mes curieux ont été punià. ^^— i i —

LETTRE

A MM. Becket & DE Hondt.

A Wootton , le c) avril lyCC,

J'ÉTOIS furpris , meflfieurs , de ne poirit voir paroître la traduction & l'imprefiion des lettres- de M. du Peyrou , que je vous ai remifes , & dont vous me paroiïïiez ù. emprefles : mais en lifant dans les papiers publics , une prétendue lettre du roi de I^ruffe , à moi adrefféc . j'ai d'abord coru-

fris pourquoi celles de AL du Peyrou né* paroiflbient point. A la bonne heure, meffieurs; puifque le public veut être trompé , qu'on le trompe ; j'y prends , quant à moi , fort peu d'intérêt, &

j'efpere que les noires vapeurs qu'on excite à Londres, .ne troubleront pas la férénité de l'air que je refpire ici. Mais il me paroît que, ne faifant aucun ufage de cet exemplaire, vous auriez dû fonger à me le rendre, avant que je vous en fi fie fouvenir. Ayez la bonté , meilleurs , je vous prie , de faire remettre cet exemplaire à mon adreffe, chez M. Davenport , demeurant proche du lord Egremont , en Piccadilly. Je vous fais , meiTieurs , mes très - humbles falu» tarions.

A M, F. H. Rousseau.

A Wootton , U 10 avril t-GG.

E me reprocherais , mon cher coufin, de taveler plus long - temps à vous remer»

cier des vifites & amitiés que vous m'a.ve% fuies pendant mon féjour à Londres & au voifinage. Je n'ai point oublié vos offres obligeantes, & je m'en prévaudrai dans Voccafion avec confiance, fur de trouver toujours en vous un bon parent, comme vous le trouverez toujours en moi. Je n'ai pas oublié non plus, que j'avois compté parler de vos vues à un certain homme, au fujet du voyage d'Italie. Sur la conduite extraordinaire & peu nette de cet homme , il m'eft d'abord venu des foupçons , & enfuite des lumières qui m'ont empêché de lui parler, & qui , je crois, vous en empêcheront de même, quand vous faurez que cet homme, à l'abri d'une amitié traître fTe , a formé avec deux ou trois complices , l'honnête projet de déshonorer votre parent ; qu'il eft en train d'exécuter ce projet , fi on le laiiïe faire. Ce qui me frappe le plus en cette occafion , c'eft la légèreté , & j'ofe dire , l'étourderie

avec laquelle les Anglois, fur la foi de deux ou trois fourbes, dont la conduite double & traitreffe devroit les faifir d'horreur,

jugent

jugent du caractère & des mœurs d'un étranger qu'ils ne connoillent point , & qu'ils favent être eftimé , honoré & refpecté dans les lieux où il a pafle fa vie. Voilà ce fmgulier abrégé de mon hiftoire , où l'on me donne entr'autres, pour fils d'un muficien , courant Londres comme une pièce authentique. Voilà qu'on imprime effrontément dans leurs feuilles , que M. Hume a été mon protecteur en France , & que c'eft lui qui m'a obtenu le pafle-port avec lequel j'ai pafTé dernièrement à Paris. Voilà cette prétendue lettre du roi de Prufle , imprimée dans leurs feuilles; & les voilà eux, ne doutant pas que cette lettre, chef-d'œuvre de galimatias & d'impertinence , n'ait réellement été écrite par ce prince , fans que pas un feul s'avife de penfer qu'il feroit pourtant bon de m'entendre , & de favoir ce que j'ai à. dire à tout cela. En vérité, de fi mauvais juges de la réputation ne méritent pas qu'un homme fenfé fe mette fort en peine , de celle qu'il peut avoir parmi eux. Ainfi je les lailfe dire, en. attendant Tome VI. D d

4i & Lettres

que le moment vienne de les faire rougir. Quoi qu'il en foit , s'il y a des lâches & des traîtres dans ce pays, il y a auffi des gens d'honneur & d'une probité fûre , auxquels un honnête homme peut fans lionte avoir obligation. C'eft à eux que je veux parler de vous , fi l'occafion s'en préfente , & vous pouvez compter que je ne la laifferai pas échapper. Adieu * mon cher coufin ; portez - vous bien, & îoyez toujours gai. Pour moi , je n'ai pas trop de quoi l'être; maisj'efpere que les noires vapeurs de Londres ne trouble-

ront pas la férénité de l'air que je refpire ici. Je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE

Avril \yCG.

J'apprends , monfieur, avec quelque furprife, de quelle manière on me traite à Londres, dans un public plus léger quo

DIVERSES. 4IÇ?

je n'aurois cru. Il me femble qu'il vaudroit beaucoup mieux refufer aux infortunés toutafyle , que de les accueillir pour les infulter;& je vous avoue que l'hofpitalité vendue au prix du déshonneur , me paroît trop chère. Je trouve aufli que pour juger un homme qu'on ne connoît point, il faudroit s'en rapporter à ceux qui le connoifTent ; & il me paroît bizarre qu'emportant de tous les pays où j'ai vécu , l'eftime & la confidération des honnêtes gens & du public, l'Angleterre où j'arrive , foit le feul où Ton me la refufe. C'effc en même temps ce qui me confole ; l'accueil que je viens de recevoir à Paris, où j'ai parlé ma vie, me dédommage de tout ce qu'on dit à Londres. Comme les Anglois , un peu légers à juger , ne font pourtant pas injuftesy fi jamais je vis en Angleterre aufli longtemps qu'en France , j'efpere à la fin n'y £>as être moins eflimé. Je fais que tour. ce qui fe paffe à mon égard n'eft point naturel, qu'une nation toute entière ne éhange pas immédiatement du blanc a°.

Dd ?

noir fans caufe , & que cette caufe fecrette cft d'autant plus dangereufe qu'on s'en défie moins ; c'eft cela même qui devroit ouvrir les yeux du public fur ceux qui]e mènent ; mais ils fe

cachent avec trop d'adrefie , pour qu'il s'avife de les chercher où ils font. Un jour il en faura davantage , & il rougira de fa légèreté.

Pour vous, monfieur, vous avez trop de fens , & vous êtes trop équitable , pour être compté parmi ces juges plus féveres que judicieux. Vous m'avez honoré de votre eftime : je ne mériterai jamais de la perdre ; & comme vous avez toute la mienne , j'y joins la confiance que vous méritez.

LETTRE

A M. D E Malesherbes.

A Wootton , le 10 mai tyGG.

V, E n'efl pas d'aujourd'hui , monfieur . que j'aime à vous ouvrir mon cœur , & que vous le permettez. La confiance que

vous m'avez infpnéc, m'a déjà fait fentiir près de vous , que l'affliction même a quelquefois fes douceurs ; mais ce prix de l'épanchement me devient bien plus fenfible , depuis que mes maux portés à leur comble , ne me laiflent plus dans la vie , d'autre efpoir que des confolations ; & depuis qu'à mon dernier voyage à Paris , j'ai fi bien achevé de vous connoître. Oui , monfieur, avouer un tort, le déclarer , eft un effort de juftice affez rare ; mais s'accufer au malheureux qu'on 2 perdu , quoiqu'innocemment , & ne l'en aimer que davantage, eft un acte de force qui n'appartenoit qu'à vous. Votre ame honore l'humanité, '& la rétablit dans mon eftime. Je favois qu'il y avoit encore de l'amitié parmi les hommes ; mais fans vous , j'ignorerois qu'il y eût de la vertu.

Laiffez-moi donc vous décrire mon état une féconde fois en ma vie. Que mon fort a changé , depuis mon féjour de Montmo-

rency ! Vous m'avez cru malheureux alors ; & vous vous ttompiez.

fi vous me croyez heureux maintenant,

vous vous trompez davantage. Vouç

allez connoître un genre de malheurs .

digne de couronner tous les autres , &

qu'en vérité je n'aurois pas cru fait pour

moi.

Je vivois en SuifTe , en homme doux & paifible , fuyant le monde , ne me mêlant de rien , ne difputant jamais , ne parlant pas même de mes opinions. On m en chaffe par des perfécutions , fans iujet, fans motif, fans prétexte, les plus violentes, les moins méritées qu'il foif pofTible d'imaginer, & qu'on a la barbarie de me reprocher encore, comme fi je me les étois attirées par vanité, Languiflant , malade , affligé , je m'acheminois à l'entrée de l'hiver vers Berlin. A Strafbourg , je reçois de M. Hume , les invitations les plus tendres de me livrer à fn conduite, & de le fuivre en Angleterre, où il fe charge de me procurer une retraite agréable & tranquille. J'avois eu çiéjà le projet de m'y retirer; milord Maréchal me l'avoit toujours confeillé. IYL le

duc d'Àumont avoit , à la prière de Mad. de Verdelin , demandé & obtenu pour moi un patte -port. J'en fais ufage ; je pars le cœur plein du bon David, je cours à Paris me jeter entre fes bras- M. le prince de Conti m'honore d'un accueil plus convenable à fa générolité qu'à ma fituation , & auquel je me prête par devoir , mais avec répugnance , prévoyant combien mes ennemis m'en feroient payer cher l'éclat.

Ce fut un fpectacle bien doux pour moi , que l'augmentation fènfible de bienveillance pour M. Hume , que cette bonne oeuvre produiik dans tout Paris : il devoit en être touché comme moi ; je doute qu'il le fût de la même manière; Quoi qu'il en foit, voilà de ces complimens à la françoife , que j'aime , & que les autres nations ne favent guère imiter.

Mais ce qui me fit une peine extrême," fut de voir que M. le prince de Conti m'accabloit en fa préfence , de fi grandes bontés, qu'elles auroient pu palier pour railleufes > fi j'euiïe été moins à plaindre,

Pd 4

424 Lettres

ou que le prince eût été moins généreux. Toutes les attentions etoient pour moi; M. Hume étoit oublié en quelque forte, ou invité à y concourir. Il étoit clair que cette préférence d'humanité , dont j'étois l'objet, en montroit pour lui une beaucoup plus flatteufe ; c'étoit lui dire: mon ami Hume , aidez -moi à marquer de la com~ miferation à cet infortune. JVlais fon cœur jaloux fut trop bête pour fentir cette distinction là.

Nous partons. Il étoit fi occupé de moi, qu'il en parloit, même durant fon fommeil ; vous faurez ci -après, ce qu'il dit à la première couchée. En débarquant à Douvres , tranfporté de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cet homme illuflrc, je lui fautai au cou, je l'embraffai étroitement fans rien dire , mais en couvrant fon viftge de baifers & de pleurs. Ce n'eit pas la feule fois , ni la plus remarquable , où il ait pu voir en moi, les faififlemens d'un cœur pénétré. Je ne fais pas trop ce qu'il fait de ces fouvenirs, s'ils lui viennent j mais

j'ai dans Tefprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

Nous fommes fêtés arrivant à Londres.

Dans les deux Chambres, à la Cour même, on s'empreffe à me marquer de la bienveillance & de Teflime. M. Hume me préfente de très -bonne grâce à tout le monde ; & il étoit naturel de lui attribuer , comme je faifois, la meilleure partie de ce bon accueil. L'affiuence me fait trouver le féjour de la ville incommode : auffi - tôt les raaifons de campagne fe préfentent en foule ; on m'en offre à choifir dans toutes les provinces. M. Hume fe charge des proportions ; il me les fait , il me conduit même à deux ou trois campagnes voifines ; j'héiite longtemps fur le choix ; je me détermine enfin pour cette province. Aiuïi-tôt M. Hume arrange tout; les embarras s'applaniffent ; je pars ; j'arrive dans une habitation commode , agréable & folitaire : le maître prévoit tout, rieu ne me manque; je fuis tranquille, indépendant. Voilà le moment £1 defiré, où tous mes maux doivent finir •

non , c'eft là qu'ils commencent , plus cruels que je ne les avois encore éprouvés. Peut-être n'ignorez-vous pas, monfieur, qu'avant mon arrivée en Angleterre, elle ctoit un des pays de l'Europe, où j'avois le plus de réputation ; j'oferois prefque dire , de confédération. Les papiers publics étoient pleins de mes éloges, & il n'y avoit qu'un cri d'indignation contre mes perfécuteurs. Ce ton fe foutint à mon arrivée ; les papiers l'annoncèrent en triomphe ; l'Angleterre s'honoroit d'être mon refuge , & elle en glorifioit avec juftice , fes loix & fon gouvernement, Tout- à -coup , & fans aucune caufe aflignable, ce ton change; mais fi fort & fi vite, que dans tous les caprices du public, on n'en vit jamais un

plus éton» nant. Le lignai fut donné dans un certain magafin , auflfi plein d'inepties que de menfonges , & où l'auteur bien inflruit , me donnoit pour fils de muficien. Dès ce moment, tout part avec un accord d'infultes & d'outrages , qui tient du prodige : des foules de livres & d'écrits

m'attaquent perfonnellement , fan3 ménagement, fans difcrétion; & nulle feuille n'oferoit paroître , fi elle ne contenoit quelque mal-honnêteté contre moi. Trop accoutumé aux injures du public , pour m'en affecter encore, je ne laifTois pas d'être furpris de ce changement fi brufque , de ce concert fi parfaitement unanime, que pas un de ceux qui m'avoient tant loué, ne dît un feul mot pour ma défenfe. Je trouvois bizarre que précifément après le retour de M. Hume , quj a tant d'influence ici fur les gens de lettres , & de fi grandes liaifons avec eux , fa préfence eût produit un effet fi contraire à celui que j'en pouvois attendre ; que pas un de fes amis ne fe fût montré ïe mien ; & l'on voyoi.t bien que les gens qui me traitoient fi mal , n'étoient pas fes ennemis , puifqu'en faifant fonner Jiaut fa qualité de miniftre, ils difoient que je n'avois traverfé la France que fous fa protection ; qu'il m'avoit obtenu un paffe-port de la cour de France: & peu s'en failoit qu'ils n'ajoutaffent que

j'avais fait le voyage à fes frais. Une autre chofe m'étonnoit davantage. Tous m'avoient également careffé à mon arrivée ; mais à mefure que notre féjour fe prolongeoit , je voyois de la façon la plus fenfible , changer avec moi les ma* nieres de fes amis. Toujours , je l'avoue , ils ont pris les mêmes foins en ma faveur ; mais loin de me marquer la même eflime , ils accompagnoient leurs fervices , de l'air dédaigneux le plus choquant ; on eût dit qu'ils

ne cherchoient à m'obliger, que pour avoir droit de me marquer du mépris. Malheureufement , ils s'étoient emparés de moi. Que faire , livré à leur merci dans un pays dont je ne favois pas la langue? BaifTer la tête , & ne pas voir les affronts. Si quelques Anglois ont continué à me marquer de l'eftime , ce font uniquement ceux avec qui M. Hume n'a aucune liaifon.

Les flagorneries m'ont toujours été fufpectes. Il m'en a fait des plus baffes & de toutes les façons; mais je n'ai jamais trouvé dans fon langage . rien qui feinit

la vraie amitié. On eût dit même, qu'en voulant me faire des patrons , il cherchoit à m'ôter leur bienveillance; il voulait plutôt que j'en fu(Te alïifté qu'aimé; & cent fois«j'ai été furpris du tour révoltant qu'il donnoit à ma conduite , près des gens qui pouvoient s'en offenfer: Un exemple éclaircira ceci. M. Penneck du Mufieum , ami de milord Maréchal , & pafteur d'une paroide où l'on vouloit m'établir , vient me voir. M,. Hume, moi p.réfent, lui fait mes excufes de ne l'avoir pas prévenu. Le docleur Maty , lui. dit- il, nous avoit invites pour jeudi au Muf&um , oit M. Roujfeau devoit vous voir ; mais il préféra d'aller avec Mad. Garrick à la comédie : on ne peut pas faire tant de. chofes en un jour.

On répand à Paris une faufTe lettre du roi de Prude , qui depuis a été traduite & imprimée ici. J'apprends avec étonnement , que c'efl; un M. Walpole , ami de M. Hume , qui fait courir cette lettre; je lui demande fi cela eft vrai. Au lieu de me répondre, il me demande froide-

ment de qui je Je tiens ; & quelques jours après , il veut que je confie à ce même M. Walpole , des papiers qui m'intére£ fent, &

que je cherche à faire venir en fureté. Je vois cette prétendue lettre du roi de PrufTe , & j'y reconnois à l'inftant le ftyle de M. d'Alembert , autre ami de 2\1. Hume , & mon ennemi d'autant plus dangereux, qu'il a foin de cacher fa haine J'apprends que le fils du jongleur Tronchin , mon plus mortel ennemi % eft nonfeulement un ami de M. Hume , mais qu'il loge avec lui ; & quand M. Hume voit que je fais cela , il m'en fait la confidence , m'afiurant qUe le fils ne refTemble pas au père. J'ai logé deux ou trois nuits avec ma gouvernante dans cette même maifon , chez M. Hume; & à l'accueil que hôuft ont fait fes hôCeffes qui font fes amies, j'ai jugé de la façon dont lui, ou* cet homme qu'il dit ne pas refTembler à fon perc, leur avôit parlé d'elle & de moi. Tous ces faits combinés , & d'autres Semblables que j'obferve , me donnenc ;;ifen.Ob]ement une inquiétude que je Péà

diverses: 43 i

pouffe avec horreur. Cependant, les lettres que j'écris n'arrivent pas , plufieurs de cel« les que je reçois ont été ouvertes , & toutes ont pafl'é par les mains de M. Hume : (1 quelqu'une lui échappe , il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un foir je vois encore chez lui , une manœuvre de lettre dont je fuis frappé. Voici ce que c'eft que cette manœuvre ; car il peut importer de la détailler. Je vous l'ai dit , monfieur; dans un fait, je veux tout dire. Après foupé , gardant tous deux le filence au coin de fon feu , je m'apperçois qu'il me regarde fixement ; ce qui lui arrive fouvent , & d'une manière affez remarquable. Pour cette fois , fon regard ardent & prolongé devint prefque inquiétant, J'effaie de le fixer à mon tour ; mais en arrêtant mes yeux fur les fiens , je fens un frémiffement inexplicable , & je fuis bientôt forcé de les baiflfer. La phyfionomie & le ton du bon David font d'un bon homme

; mais il faut que , pour me fixer dans nos tête-à-tête, ce bon homme ait trouvé d'autres yeux que les fiens.

Lettres

L'impreiïïon de ce regard me refte; mon trouble augmente juf-qu'au faililiement. Bientôt un violent remords me gagne;]e m'indigne de moi-même. Enfin , dans un tranfport que je me rappelle encore avec délices , je me jette à fon cou , je le ferre étroitement, je l'inonde de mes larmes ; je m'écrie : Non , non , David Hume rieji pas uri traître $ s'il net oit le meilleur des hommes , il faudroit qu'il en fut le plus noir. David Hume me rend mes embraflemens , & tout en me frappant de petits coups fur le dos , me répète plu- •uis fois d'un ton tranquille : Quoi.' mon c) -r monjieur r Eh! mon cher monjîcur ! Qiioi donc , mon cher monjîeur ? 11 ne me dit rien de plus; je fens que mon cœurfe refferre; notre explication fini là; nous allons nous coucher , & le lendemain je pars pour la province.

Je reviens maintenant à ce que j'entendis à Roye , la première nuit qui fuivit notre départ. Nous étions couchés dans ia même chambre , & plusieurs fois au milieu de la nuit, je l'entendis s'écrier

avec

n\ ffc une véhémence extrême : je tiens J. J. RoitJJ'eau. Je pus ces mots dans un fens favorable , qu'ailurément Je ton n'indiquoit pas ; c'eft un ton dont il m'efl impomble de donner l'idée, & qui n'a nul rapport à celui qu'il a pendant le jour , & qui corref-

pond très - bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit ces mots, je fentis un treflaillement d'effroi , dont je n'étois pas le maître ; mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre , & rire de ma terreur. Dès le lendemain , tout fut fi parfaitement oublié, que je n'y ai pas même penfé durant tout mon féjour à Londres & au voifmage. Je ne m'en fuis fouvenu que depuis mon arrivée ici , en repayant toutes les obfervations que j'ai faites , & dont le nombre augmente de jour en jour; mais à préfent, je fuis trop fur de ne plus l'oublier. Cet homme , que mon mauvais deftin femble avoir forgé tout exprès pour moi, n'eft pas danslafphere ordinaire de 1 humanité , & vous avez afiurément plus que perfonne, le droit d£ Tome VI, E e

trouver fon caractère incroyable : mûri deffein n'efi; pas aulTi , que vous le jugiez fur mon rapport , mais feulement que vous jugiez de ma fituation.

Seul dans un pays qui m'eft inconnu , parmi des peuples peu doux , dont je ne fais pas l'a langue , & qu'on excite à me haïr, fans appui, fans ami, fans moyeu de parer les atteintes qu'on me porte, je pourrois par cela feul fembler fort à plaindre. Je vous protefte cependant, que ce n'eft ni aux defagrémens que j'effuie, ni aux dangers que je peux courir , que je fuis fenfible: j'ai même fi bien pris mon parti fur ma réputation, que je ne fonge plus à la défendre. Je l'abandonne , fan» peine , au moins durant ma vie , à mes infatigables ennemis. Mais de penfer qu'un homme , avec qui je n'eus jamais aucun démêlé, un homme de mérite, èftimable par fes talens , eftimé par fon caraclere , me tend les bras dans ma détreffe , & m'étouffe quand je m'y fuis jeté, voilà, mon-

fieur, une idée qui m'atterre. Voluirc , d'Alembert , Tïonchin n'ont;

jamais un mitant affecfté mon arae; mais quand je vivrois nulle ans, je fens que jufqu'à ma dernière heure, jamais David Hume ne ce(Tera de m'être préfent

Cependant j'endure mes maux avec aïïez de patience , & je nie félicite furtout de ce que mon naturel n'en eft point aigri: cela me les rend moins infupportables. J'ai repris mes promenades folitaires ; mais au lieu d'y rêver , jTierborlfe ; c'eft une difr.raet.ion dont je fen< le befoin: malhetireufement , elle ne m'eft pas ici d'une grande refïburce; nous avons peu de beaux jours ; j'ai de mauvais yeux , un mauvais microfcope ; je fuis trop ignorant pour herborifer fans livres , & je n'en ai point encore ici. D'ailleurs i mes nuits font cruelles , mon corps fouffre encore plus que mon cœur ; la perte totale du fommeil me livre aux plus trilles idées ; l'air du pays joint à tout cela fa fombre influence , & je commence à fentir fréquemment que j'ai trop vécu. Le pis eft, que je crains la mort encore; nonfeulement pour elle-même, nonfeule«

ment pour n'avoir pas un de mes attife qui puifle adoucir mes dernières heures, mais fur -tout pour l'abandon total où je laifferois ici la compagne de mesmifere , livrée à la barbarie, ou qui pis elt , à î'infultante pitié de ceux dont les foir* ne font qu'un raffinement de cruauté pour faire endurer l'opprobre en filence. Je ne fais pas en vérité quelles reUburces la philofophie offre à un homme dans mon état. Pour moi , je n'en vois que deux qui foient à mon ufage , l'elpérance & la rélWnation.

Le plaifir, monfieur , que j'ai de vous écrire eft fi parfaitement indépendant de l'attente d'une réponfe, que je ne vous envoie pour cela aucune adrefTe , bien fur que vous ne vous fervirez pas de celle de M. Plume , avec qui j'ai rompu toute communication. Vos feritimens me font connus , il ne m'en faut pas davantage ; j'aurai l'équivalent de cent lettres, dans l'affurance où je fuis que vous penfez à moi quelquefois avec intérêt. Je prends le parti de fuppïimer déformai»

diverses.' 437

iont commerce de lettres , hors les cas d'abfolue néceffité ; de ne plus Jire ni journaux ni nouvelles publiques , & de parler dans l'ignorance de ce qui fe dit & fe fait dans le monde , les jours tranquilles qu'on voudra me laifler.

Je fais , monfieur , les vœux les plus vrais & les plus tendres pour votre félicité.

LETTRE

A Mad. La marqulfi DE C RÉ QU I.

A Wootîon , mal iyG6,

IEN loin de vous oublier, madame , je fais un de mes plaifirs dans cette retraite, de me rappeller les heureux temps de ma vie. Us ont été rares & courts , mais leur fouvenir les multiplie ; c'eft le pafle qui me rend le préfent fupportable, &j'ai trop befoin de vous pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, madame, & je renonce à tout commerce de lettres , hors les cas d'abColue néceflJte,

Il effc temps de chercher le repos, & je fensqueje n'en puis avoir, qu'en renonçant à toute correfpondance hors du lien que j'habite. Je prends donc mon parti , trop tard fans doute, mais allez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien melaifler. Adieu, madame; l'amitié dont vous m'avez honoré me fera toujours préfente & chère : daignez aufli vous er\ fouvenir quelquefois.

.Lu ■ i ■ ... ■ . n i . i ;

LETTRE

M. DE LU Z E

A Wootton y U \G mal ijGG,

UOIOUE ma longue lettre à Mad. de Luze foit , monfieur, à votre intention comme a la fienne, je ne puis m'empê- _cher d'y joindre un mot pour vous remercier, & des foins que vous avez bien voulu prendre pour réparer la banqueroute quej'avois faite à Strasbourg , fans en rien favoir, & de votre obligeante lettre du 10 avril. J'ai fenti , à l'extrême

plaifir que m'a fait fa lecture , combien je vous fuis attaché & combien tous vos bons procédés pour moi , ont jeté de j effentiment dans mon ame. Comptez , monfieur, que je vous aimerai toute ma vie, & qu'un des regrets qui me fuivent en Angleterre , eft d'y vivre éloigné de vous. J'ai formé dans votre pays , des attachemens qui me le rendront toujours cher; & le defir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner , n'eft pas moins dans mon cœur que dans je vôtre : mais comment efpérer qu'il

s'accompliffe ? Si j'avois fait quelque faute qui m'eût attiré la haine de vos compatriotes, fije m'étois mal conduit en quelque chofe , fi j'avois quelque tort à me reprocher , j'efpérerois en le réparant , parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance : mais qu'ai -je fait pour la perdre , en quoi me fuis -je mal conduit, à qui ai -je manqué dans la moindre chofe, à qui ai-je pu rendre fervice que je ne l'aie pas fait ? Et vous voyez comme ils m'ont Liai té. Mettez - vous *

L E T T IV E S

ma place, & dites -moi s'il eft pofiibîe de vivre parmi des gens qui Veulent afibm- D un homme fans grief, fans motif, fans plainte contre fa pcrfonne,& uniquement parce qu'il eft malheureux. Je fens qu'il feroit à defner pour l'honneur de ces meilleurs , que je retournaffe finir mes jours au milieu d'eux ; je fens que je le defirerois moi-même: mais je fens aulli que ce feroit une haute folie , à laquelle la prudence ne me permet pas de fonger. Ce qui me refte à efpérer en tout ceci , eft de conferver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire , & d'être toujours aimé d'eux, quoiqu'abfent. Si quelque chofe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce feroit celui du galant homme dont j'habite la maifon , & qui n'épargne rien pour m'en rendre le féjour

able. Tous les gentilshommes des envirpns , tous les miniftres des paroifles voifmés ont la bonté de me marquer des empreffeme/ns qui me touchent , en ce qu'ils me montrent la difpofition <xcn6-

du pays. Le peuple même, malgré

■ v.on équipage, oublie en ma faveur fa dureté ordinaire envers les étrangers; Mad. de Luze vous dira comment efb le pays ; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre, fij'étoïs plus près du foleil & de mes amis. Bon jour , mon* fieur ; je vous embraffe de tout mon cœur.

FIN du Tùt.r; f.xicrr.c,

TABLE

DES l E T T R E S

Contenues dans ce volume.

(ETTRE à M. le maréchal de Luxembourg, page i a M. le prince de Conti. % à Mad. la maréchale de Luxembourg. 5 à M. le maréchal de Luxembourg. C ' à Mlle, le Valeur. \ O cl M. le maréchal de Luxembourg. 1 6 cl M. Moultou* 18 au même. z2 au même. 2$ à M Marcel. 3 1 au Roi de. PruJ/è. 38 à M. Moultou. 39 au même. 41 à Mad. la maréchale de Luxembourg. 46 çl milurd Maréchal^ ■ 47

Table. 443

LETTRE à Mad. la comtejje de Boufflers. page 49

à M. Mou Itou. $-4

à M. Pickt. 5-9

à M. Moultou. 6$

au même. CG

au Roi de Prujfe. 69

à milord Maréchal , en lui envoyant la lettre précédente. 71 à M. Moultou. 74

au même. 7 g

au même. 80

à milord Maréchal. 8 5

à Mad. la comtejfc de Rouflers. 89 à Aï. . . . y curé d1 Amberier en Bugey. 93

au même. 94

au même. 9 S

à M. Moultou, 101

au même. 10g

au même. 1 1 r

à M. Deluc. 114

à M. Beau- Château. 1 1 §

<i A/. Paitpierre > pajleur à Neuchatel. 1 2 f

à M. Moultou. 127

à M. J. Burnand* 130

au même. ijz

0H même, 133

LETTRE à M. de Montmollin , en lui en" voyant ma lettre à M. de Beaumont, page 134 a M. Moultou. i 3 f à M. de la Porte. 138 à M. Moultou. 141 à M le maréchal de Luxembourg. 143 à M. Moultou. 14^ à M. Marc Chapuis, 147 * à M. Moultou. 348 a M. A. A. 1^2. à M. Moultou. \)<Ç au même. 1 sj 6 à M. Deluc. 15-9 à M. de Gaujfecourt, i6f à M. Du clos. 168 au même. 17^ à M. Martinet , che^ lui. 177 à M. Moultou. 178 à M. d'ivernois. 182 à M. le Prince L. E. de Wirtemberg. ^ 184 /} Ai. Regnault , à Lyon. 187 ^ Afrf</. ^ Lu^e Warney. 1 g g {Z A/, le Prince L. E. de Wirtcmberg. 189 à M. d'ivernois. 393 à M. 195

Àilf. 199

<à -M. /e Prince L. E. de Wirtemberg. 20Z

Table. 44,5

LETTRE à Alad. la marquife de Verdelin.

page 207 à Mlle. Julie. Bondeli. 210

à M. Piclet. 2 1 $

à Mad. de Luqe. 2 1 6

à Mad. Rogjiin née Bouquet. 2 1 7 à M le Prince L. E. de Wirtembcrg. 22 E

à Al. le maréchal de Luxembourg. 12% à M. d'Ivernois. 226 à Mad. de Verdelin. 22g à M. de Sauttershaim. 232 à Ai. DeLeyre. 234 à Mad. la maréchale de Luxembourg. 238 à la même. 2-39 à Al. de Sauttershaim. 241 à M. d'Ivernoîs, 24 f au même. 247 au même. 248 à Ai. le Prince de Wirtemberg. 251 à M. d'Ivernois. 2<j % à M. Daniel Roguin. 2^5 à M. le Prince de W irtemberg 2 ,'

6 à M. de La four. zjj t à Al. Marteau. 2f9 à M. Laliaud. 260 à M. Moult ou. 261 à M. DeLeyre. 262 à Ai, Foulquier, 26.4,

LETTRE à M. le comte Charles de Zîaren-

dorffi page 266

àMad.P**. 268

Réponse à Mad. de Lurj. 270

LETTRE à mi lord Maréchal. 271

à M. de Malesherbes, 272 à M. le Prince L. E. de Wirtem-

berg. 276

a M. d'Ivernois, 278 à M. de Montperoux , rijîdent de

France à Genève, 279

a M. Laliaud, 280

à M. d'Ivernois, 2X1

au même. 282

au même, 286

à M. Moultou, 288

à M. d'Ivernois, 290

à M. de Gauffecourt, 296

à M. Duclos. 298

à M. d'Ivernois» 301

à M. Piclet. 306

à mi lord Maréchal, 209

à M. B allier e, 31Z

n M. Séguier de S. BriJJbn. 2. 1 4

à M. SK Bourgeois. 318

à M. Paul Chapuis. 2, 1 9

à Mad. Guyenet, 2 22

à Mad. de Chenonceaux» 223

à M. l'abbé de Mably, 3 24

à M. Moultou, 1 27

à M, LeNiepst 233

Table. 44?

Lettre à M. DeLeyre. page 33g

à M. Daflier. 341

à M. Mou Itou. 34?

à M. le Prince de Wirtemberg. 347 à M. £ Ivernois. 34c)

à Mad. la générale Sando*. 352 à Mad. d 'Ivernois. 355

à M. Laliaud. 354.

à M. et Ivernois. 356

à M. Klupfel. 360

à M. d"1 Ivernois, ^Gz

au même. 3 66

à Mlle, d' Ivernois , à Genève. 368

à M. Moultou.

à M. d" Ivernois.

au même.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/collectioncomple28rous. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.